

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Et pire, si affinités....

Thiéry, Danielle

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

DANIELLE THIÉRY

Et pire, si affinités...

Versilio | Robert Laffont

DANIELLE THIÉRY

Et pire, si affinités...

Versilio | Robert Laffont

DANIELLE THIÉRY

Et pire, si affinités...

Versilio | Robert Laffont

Au Petit Prince...

Julie Rouvres descendit du bus 46 à vingt-trois heures trente-deux. Elle resserra autour de son cou le col de sa veste rouge en jetant un coup d'œil vers le ciel où défilaient de longues caravanes de nuages couleur de plomb. Il avait plu toute la journée et, à présent, le vent occupait le terrain. Après quatre heures passées à servir des pizzas, Julie se sentait sale et ses cheveux traînaient des odeurs d'huile chaude, de parmesan et de tabac qui formaient autour d'elle un halo écœurant. Jusqu'à ses vêtements qui en étaient imprégnés. Elle pressa le pas pour avoir le temps de laver tout ça avant l'arrivée de Johan, son fiancé. Fiancé ! Elle avait encore du mal à se mettre dans la tête qu'elle était fiancée, mais c'était un fait. Quand elle avait rencontré Johan à la « vogue » de la Croix-Rousse en janvier, elle avait pensé qu'il ferait, comme les autres, un bref passage dans sa vie. Julie était jolie pourtant et intelligente, elle étudiait la médecine depuis trois ans et n'avait pas de gros défauts. Mais les garçons ne restaient pas avec elle plus de quelques jours, quelques semaines pour les plus résistants. Peut-être à cause de son manque d'enthousiasme au lit. Elle avait tout essayé, tout tenté, pour éprouver le sacro-saint orgasme que des femmes moins jolies prétendaient atteindre sans rien faire d'autre que s'allonger, ouvrir les jambes et se trémousser en cadence. Elle avait écouté des médecins supposés compétents et même, un jour, appelé un psy de comptoir qui sévissait sur une radio. Tout cela en pure perte. Il ne se passait rien et, finalement, ces ébats qui l'ennuyaient finissaient aussi par la dégoûter. Si, après quatre mois, ça marchait toujours entre Johan et elle, le sexe n'y était pour rien.

« Ça viendra tout seul, affirmait sa meilleure amie, tu verras. Il y a forcément, quelque part sur cette terre, un mec qui te fera décoller. »

Julie ne voulait pas y penser. Johan serait son mari, même si l'image d'un autre, troublante, venait la hanter parfois...

Elle la refoula dans un petit tiroir secret de son cœur et se mit à courir en s'engageant sur le pont qui enjambait l'autoroute. Le vent s'engouffra sous sa jupe courte et un courant d'air lui glaça les cuisses.

« Cet arrêt de bus est de plus en plus loin. »

Le souffle coupé, elle râla une fois de plus contre les transports en commun, inconfortables, trop lents, bondés, malodorants, quand ils

n'étaient pas en grève. Une association d'idées qui la propulsa une semaine en arrière, un soir où un arrêt de travail intempestif des bus lyonnais l'avait plantée sur le bord du trottoir et sous la pluie. Pas de taxi, personne pour la raccompagner. La providence avait surgi à bord d'une voiture de police dont le conducteur, son air tourmenté et ses dents de loup l'avaient sauvée, in extremis, d'une marche de sept ou huit kilomètres au moins.

Elle frissonna au souvenir de ce voyage magique. Le flic roulait trop vite, la radio de bord crachait ses messages incessants et, pour franchir un attroupement de voitures et de taxis en train de se battre à l'entrée de la presqu'île, il avait branché la sirène. Les jambes tremblantes et les mains moites, Julie avait entendu dans son ventre une drôle de petite musique scandée par le deux tons...

En jetant un regard sous ses pieds, elle constata que la circulation était importante malgré l'heure. Un gros camion, apercevant sa silhouette pressée à travers les barreaux de la rampe métallique, fit mugir sa sirène et lança un appel de ses phares blancs. Au sortir du pont, elle devrait encore traverser un groupe d'immeubles en construction, un vaste programme de logements sociaux qui ressembleraient au sien : propres et banals. L'entreprise immobilière couvrirait un hectare au moins et il y en aurait pour des mois à longer des palissades aveugles couvertes de graffiti, à enjamber des flaques boueuses, à épier les ombres placides des gros engins tapis dans l'obscurité. Et à serrer les dents pour éviter de les entendre claquer de froid ou de peur.

C'est au moment où elle arrivait à la dernière épreuve — contourner le parking désert du supermarché Atac avant de traverser l'avenue et retrouver les lumières — que cela se produisit.

L'homme la saisit par-derrière et se colla à elle sans qu'elle l'ait même entendu arriver. Il enferma d'un geste énergique son corps mince entre des bras impérieux et forts en serrant juste ce qu'il fallait pour lui couper le souffle. Prisonnière, Julie se sentit devenir molle. Elle crut défaillir tandis que la bouche de l'homme se posait sur sa nuque, indifférente aux relents grasseyés qui se mêlaient à l'odeur de son corps, celle du soir, de la transpiration et de l'effort. La bouche imprima la peau délicate de Julie d'une morsure légère, sensuelle, qui lui arracha un frisson. L'idée de crier lui vint, mais qui l'aurait entendue ? Il ne passait personne ici à cette heure et le fracas puissant de l'autoroute à quelques mètres rendait futile toute tentative.

Puis les mains de l'homme se mirent en mouvement, parcoururent son corps comme s'il avait été l'objet le plus rare, le plus précieux, qu'elles aient jamais rencontré. Elles s'emparèrent de ses seins pleins et souples, les triturerent à gestes presque mécaniques mais passionnés, convaincus, ardents. Julie se sentit chanceler, elle

plia les genoux, l'homme la soutint en affirmant sa prise sur sa poitrine. Elle voulait hurler, appeler au secours, s'enfuir, frapper l'homme dont elle sentait le corps se durcir derrière elle et les inspirations devenir plus brèves à chaque seconde. Au lieu de cela, elle restait figée, les jambes incertaines, le cœur sur les lèvres. D'étranges perceptions se télescopaient en elle, brouillaient son entendement. Le parfum de l'homme, un mélange de tabac, de senteurs fleuries et piquantes, son souffle, ses mains... Elle connaissait ces mains.

— Julie... Julie...

Dieu du ciel ! Il murmurait son nom, il savait son nom ! Et cette voix, maintenue dans un registre bas, ses intonations mâles, suaves, sensuelles... Elle connaissait cette voix...

Alors son propre corps se mit à réagir, la petite musique lui entonna qu'elle avait envie que cet homme continue, qu'il poursuive son entreprise et qu'il aille jusqu'au bout. Dans le silence du chantier assoupi, Julie sentit son cœur battre plus vite, elle s'entendit gémir comme un petit chien affamé. L'homme, toujours collé derrière elle, incrusté dans son corps à travers ses vêtements, la ploya en avant sans violence. Impérieux, urgent. Une de ses mains quitta le sein gauche de la jeune fille, s'immisça entre ses jambes. La jupe plissée rouge de la pizzeria remonta sur ses reins et Julie perçut la fraîcheur de l'air sur sa peau nue. Lorsque la main de l'homme effleura son sexe, la jeune fille crut s'évanouir. En état second, elle sentit son slip glisser le long de ses cuisses. Elle se pencha en avant et, prenant appui des coudes sur un bout de mur inachevé, s'offrit à la main qui la fouillait, la bouche asséchée par la révolution inconnue qui se formait au fond de son ventre. L'homme ne dit pas un mot. Il s'empara d'elle comme s'il n'y avait pas eu d'autre issue possible. Pour la première fois de sa vie, Julie perdit la tête. Elle subit l'assaut, offerte et consentante, submergée par une vague sans précédent, sans équivalent connu d'elle jusqu'alors. Au moment où elle s'abandonnait en gémissant, l'homme ralentit son rythme, jusqu'à presque s'arrêter. Il tira ses cheveux en arrière, sans brutalité. Julie poussa un léger cri.

— Dis : « je t'aime » ! intima-t-il contre son oreille.

Julie secoua la tête, des larmes plein les yeux.

— Dis-le, dis : « je t'aime » ! répéta l'homme d'une voix plus forte. Dis-le et je m'en irai.

Le cœur de Julie fit un bond et des milliers de lucioles éclaboussèrent le ciel. Elle eut envie de crier : « Non, ne t'en va pas, pas maintenant, pas encore. »

Pétrifiée, elle s'entendit balbutier :

— Je t'aime !

Sa voix tremblait. Une larme roula sur sa joue, se perdit dans les commissures de ses lèvres agitées de spasmes nerveux.

Derrière elle, sans la lâcher, l'homme reprit son va-et-vient, lui intimant le même message, scandé au rythme qu'il infligeait à son corps, de plus en plus ample, de plus en plus urgent :

— Dis-le ! Dis-le, dis : « je t'aime » !

Un plaisir âpre la cueillit tandis qu'elle répétait en haletant ce qu'il voulait entendre. Elle sentit l'homme se tendre à son tour derrière elle sur un gémissement bref, puis il se retira en douceur. Tandis qu'il la maintenait toujours d'une main ferme, il glissa son autre main entre ses cuisses, comme pour une ultime caresse. Paralysée, incapable de remuer un cil, elle sursauta quand la main de l'homme, pleine de sa semence, se posa sur son visage pour l'en barbouiller en y dessinant d'étranges figures.

Puis ce fut tout. Il dut s'éloigner d'elle, car elle eut froid tout à coup, le vent frappa ses reins offerts, ses cuisses mouillées. Quand elle se redressa, le corps agité de tremblements, elle n'osa pas se retourner. Qui allait-elle découvrir derrière elle ? Qui se cachait derrière ces mots, ces gestes ? Elle hoqueta longuement avant de retrouver son souffle et un peu de calme.

Alors, seulement, elle osa bouger la tête pour constater que la rue était vide. L'homme était parti, aussi léger et silencieux que le courant d'air qui agitait des détritres au milieu des gravats du chantier. La seule trace bien réelle de lui, c'était ce liquide chaud qui coulait entre ses cuisses et que, pas plus que celui qui se figeait sur son visage, elle n'osait toucher ni essuyer.

« Mon Dieu, aidez-moi ! » supplia-t-elle en regardant autour d'elle, désespérée, des mèches de cheveux plaquées contre ses joues.

Son sac était tombé dans la flaque. Elle se baissa pour le ramasser et cela lui coûta un effort important. Tout son corps était douloureux, moulu, comme passé entre les rouleaux d'uneessoreuse. Plantée au bord du chantier désert et noir, les jambes écartées, les genoux écorchés, elle se demanda ce qu'elle devait faire. Se rendre au commissariat et porter plainte ? Pour dire quoi ? Par ses études, Julie savait exactement comment se déroulait un examen médico-légal faisant suite à un rapport sexuel de ce type. Un calvaire entre les mains de gens persifleurs. Elle crut les entendre : « Un acte sexuel accompli sans précaution, vous connaissez les conséquences : maladie, grossesse, hépatite, sida. » C'était hors de question. Et puis comment raconter avec les mots de la procédure pénale le plaisir qu'elle venait d'éprouver ? Et la honte ?

Et si c'était pour ne rien dire, pourquoi y aller ?

Rentrer, se laver, s'étriller au sang jusqu'à effacer, anéantir, les traces de la révélation honteuse.

La pensée de Johan en train de l'attendre la cloua sur place. Comment lui dire une chose pareille ? Comment avouer ce qu'elle

avait ressenti ? Une jouissance que jamais, sans doute, elle ne connaîtrait avec lui qui ne prendrait pas la peine de comprendre et s'enfuirait en courant. Et comment ne pas avouer ? Julie savait qu'elle serait incapable de taire cette aventure, de vivre avec son secret et de passer toute sa vie avec un homme comme si de rien n'était. Et même si elle l'avait pu, il fallait bien qu'elle protège Johan, qu'elle lui interdise de la toucher et qu'elle lui dise pourquoi. Alors, c'est sûr, il la quitterait.

Ses projets, son avenir, sa vie même semblaient d'un seul coup, s'engloutissaient avec les formes des engins de chantier de l'autre côté de ses yeux noyés de larmes.

Tournant le dos à l'avenue et aux lumières, elle se mit en marche, les épaules voûtées, indécise et lessivée, son sac au bout du bras. Elle pleurait sans bruit, la poitrine serrée par une douleur qui ressemblait à celle d'un grand malade du cœur.

Elle s'arrêta au milieu du pont sous lequel la circulation continuait à rugir, étirant un double ruban, lumineux et blanc sur la voie montante, rouge sur la voie descendante. Les mains agrippées à la rambarde, malgré elle, elle évoqua l'homme et, à ce bref souvenir, son ventre se contracta.

D'un doigt, elle traça sur la lisse métallique quelques signes tandis qu'une nouvelle vague de larmes faisait danser la nuit. Puis elle se mit à les imprimer avec la pointe du stylo qui ne quittait jamais la poche de sa veste et lui servait à prendre les commandes à la pizzeria. La peinture rouge se zébrait de noir, elle en arracha même quelques écailles qui sautèrent dans le vide, emportées par la brise acide d'un printemps qui tardait à s'imposer. Julie s'acharna dans la nuit en songeant qu'elle ne pourrait plus passer sur ce pont sans penser à ce que cet homme sans visage lui avait révélé. C'est avec désespoir qu'elle finit par admettre non seulement qu'elle y penserait, mais qu'elle l'attendrait et, pis encore, qu'elle ne pourrait plus vivre sans l'attendre.

Cette perspective lui parut inacceptable et une grande détresse effaça jusqu'au souvenir d'un avenir de bonheur.

Dans un sanglot, elle arracha de son cou la chaîne et la médaille en or offertes par Johan pour son anniversaire et les jeta sur les voitures qui, en dessous d'elle, se hâtaient vers des bonheurs simples. Pour elle, il n'y aurait plus de bonheur simple.

Aveuglée par les vagues tièdes qui sortaient de son cerveau, elle retira ses chaussures et chacun de ses vêtements et les envoya rejoindre le cadeau d'amour de Johan. Sa minijupe plissée s'envola la dernière. Elle voltigea un moment dans les vapeurs de carburant, soulevée par l'air que déplaçaient les véhicules énervés, et se posa finalement sous les roues d'un autobus anglais où elle fut aussitôt

déchiquetée, enroulée autour du moyeu tel un chiffon sale.

Une seconde et demie plus tard, Julie Rouvres s'écrasait à son tour, nue, sur le capot d'un gros camion en route vers Paris. Elle rebondit une fois contre le métal surchauffé, puis le poids lourd l'éjecta comme une plume soulevée par le vent. Elle finit sa trajectoire, les reins brisés sur la glissière métallique.

Marion dévala les marches du palais de justice, son cartable de cuir au bout du bras, mécontente et fatiguée. Pour une fois, elle avait délaissé son habituelle tenue de travail — jean-blouson-paraboots — pour revêtir un tailleur pantalon de lin beige sur lequel elle avait jeté un imper noir, à cause des averses intempestives qui s'abattaient sur la ville depuis le début de la semaine. Deux heures aux assises où la session battait son plein, deux heures à témoigner dans un procès de meurtre à l'origine net et sans équivoque. Pourtant, elle s'était fait mettre en pièces par une défense habile, involontairement secourue par un avocat général en dessous de tout et sous le regard goguenard de l'accusé qui avait perdu l'air de chien battu sur lequel elle s'était presque apitoyée lors de son interpellation et de sa garde à vue. Elle respira un grand coup et frappa à la vitre de la voiture qui l'avait amenée jusqu'aux 24 Colonnes. Le chauffeur lisait *L'Équipe* en surveillant la radio.

« J'ai besoin d'air, dit-elle en jetant son cartable sur le siège arrière. Reprenez-moi place des Terreaux, devant l'Opéra, dans une heure. »

Marcher, flâner, une heure d'école buissonnière. Remonter lentement les rues animées du centre, respirer la ville et l'entendre gronder comme un ventre trop plein avant de retrouver le train-train, le commissariat agité, encore neuf et déjà sale, les gars fidèles mais compliqués comme le sont les hommes, plus encore quand ils sont flics. Et puis Nina, Léo, son petit monde, la vie...

Léo vient dîner ce soir... Qu'est-ce que je vais faire à manger ?

Passer chez Rougelet, le boucher qui vend une viande à tomber à la renverse. Léo aime la viande, elle le poisson et les légumes, Nina les pâtes et les frites. Ce soir, ce sera veau-spaghettis-champignons, tout le monde sera content. Et puis faire un tour devant les boutiques. Même maussade, le printemps s'annonçait, et il était grand temps de songer chiffons, de raviver les couleurs.

Marion traversa la Saône, longea la place Bellecour où le cheval de Louis XIV exhibait son postérieur aux passants et s'engagea dans les rues piétonnes qui reliaient le deuxième arrondissement au premier. Malgré le temps médiocre, il y avait foule, surtout devant les cinémas

où des grappes de jeunes gens en vacances faisaient la queue bruyamment. Au centre d'une terrasse de café encore peu peuplée, un cracheur de feu lançait des gerbes de flammes au ciel, le torse nu ruisselant, le visage aussi parcheminé que celui d'un Peau-Rouge. Marion, momentanément, oublia les assises, les voyous narquois et les piêtres magistrats. Juste en face d'un marchand de vaisselle de luxe, « Tarte Julie » et ses merveilles étalées, sucrées, salées, dorées à souhait lui rappelèrent qu'elle avait sauté le déjeuner. Bizarrement, le prénom de Julie sollicita sa mémoire, la replongeant dans un dossier qui n'avait rien d'exceptionnel mais pour lequel Marion, qui connaissait Julie Rouvres, n'arrêtait pas de s'interroger. Inexplicablement, son estomac se contracta, son appétit s'envola, et elle continua son chemin.

Une halte chez les commerçants pour les achats du dîner, une promenade entre les rayons du Printemps pour les petites bricoles qui manquaient encore à Nina avant son départ en vacances, un passage au ralenti devant les propositions affolantes, surtout leurs prix, des boutiques de fringues et déjà l'hôtel de ville apparut. Marion savait que le chauffeur l'attendait cent mètres plus loin, elle ralentit le rythme et s'arrêta au feu tricolore, juste en face de la station de métro. Ici aussi, la foule se pressait sur les trottoirs, et c'est là, pile en face de la mairie, que la chose arriva.

À quelques mètres d'elle, un couple attendait que le feu passe au rouge. Un couple anodin, ordinaire, au milieu d'une masse de gens tout aussi incolores. Pour surveiller la circulation, Marion dut tourner la tête vers eux. L'homme, la trentaine dépassée, des cheveux bruns un peu longs bouclant sur le col d'un blouson de cuir, tenait contre lui une femme plus petite, aux formes avachies, sans doute pas très jolie bien que l'on ne pût voir son visage caché dans la poitrine de son compagnon. D'une main distraite, l'homme caressait les cheveux de la femme, de maigres mèches châains striées de gris réunies en un catogan relâché. Marion nota qu'elle était vêtue sans recherche et paraissait plus âgée que lui. Sans le vouloir, elle accrocha le regard de l'homme. Il la fixait d'un air attentif, perplexe. Le regard d'un homme sur une femme qui lui plaît mais avec quelque chose d'autre. Comme une évidence, la certitude de l'avoir toujours connue ou attendue. Marion ne le trouva pas très beau, pas laid non plus, mais elle n'aurait pas dit pour autant qu'il était sans intérêt. Son allure générale lui rappela vaguement quelque chose et, en fouillant sa mémoire, elle conclut qu'elle avait déjà croisé ce couple, le jour même, la veille peut-être ou un autre jour. Ici ou ailleurs... Songeuse, elle se mit à fixer la façade de la mairie en jetant un coup d'œil à sa montre, se demandant quand les voitures arrêteraient de frôler ses pieds pour la laisser traverser.

C'est alors que la situation évolua. Un mouvement suspect de l'homme lui fit de nouveau tourner la tête. Le couple n'avait pourtant pas changé de position, figé dans l'air léger comme les statues abritées derrière les murs blonds du musée Saint-Pierre. L'homme aimait Marion de son regard ardent posé sur elle. Elle y lut une quête violente, un désir dont la puissance l'ébranla. Il tenait toujours la tête de sa compagne appuyée contre lui, mais son autre main s'était posée sur la braguette de son jean, à présent déformée par une bosse dont elle ne pouvait ignorer la cause. Concentré et tendu, à gestes précis mais presque imperceptibles, il se mit à activer ses doigts. Hypnotisée, elle le vit accélérer le mouvement sans que le reste de son corps s'agite le moins du monde. Et personne ne semblait se rendre compte de ce qui se passait, ni la femme serrée contre lui, ni les passants. Ce geste incroyablement culotté, à l'évidence destiné à Marion, ne devait être perçu que par elle. Le feu passa enfin au rouge et les voitures s'arrêtèrent. Sans se presser, l'homme avança sur la chaussée, entraînant la femme qui le suivit docilement. Paralysée, Marion le vit de dos traverser la rue avec nonchalance, les doigts toujours à la même place, éviter des piétons avant de s'arrêter en haut des marches de la station de métro. Il marqua un temps, se tourna vers Marion qui n'avait pas bougé. Tandis que sa compagne, indifférente, déconnectée, droguée peut-être, continuait d'ignorer son manège, l'homme précipita les choses en quelques gestes rapides. Il se cabra, les yeux dans ceux de Marion, pétrifiée au bord du trottoir. Puis il se jeta dans l'escalier, entraînant sa docile accompagnatrice.

La tête en ébullition, elle mit plusieurs secondes à réagir, laissant le feu repasser au vert avant de s'élancer au milieu des voitures, s'attirant des coups d'avertisseur furieux. Quand elle dévala à son tour les marches de la station, le quai était vide. Elle ne vit que les lumières rouges d'une rame qui plongeait dans le tunnel.

Le commissaire Edwige Marion, que tous, à commencer par elle-même, n'appelaient jamais que Marion tout court, ne croyait pas au destin. Même si le hasard jouait parfois le jeu des flics, elle ne put croire un instant qu'il était pour quoi que ce soit dans cette mésaventure. Par conséquent, et bien qu'un incident comme celui-ci relevât du fait divers si l'on considérait le nombre d'exhibitionnistes et de frappés sexuels qui croisaient sa route, elle en fut inconsidérément troublée.

Marion remit en marche la télévision pour suivre le journal du soir sur TF1. Elle avait rejoint son domicile vers dix-neuf heures et commencé à préparer la valise de Nina en compagnie de la fillette, très excitée par la proximité de son départ en vacances, tout en suivant l'édition régionale des informations télévisées où il avait encore une fois été question de la « mort atroce » de Julie Rouvres. Suicide, crime ? s'interrogeait le journaliste. L'enquête engagée par le groupe criminel de la PJ dirigé par le commissaire Marion...

— Il parle de toi, Marion ! s'était écriée Nina en se figeant, une paire de chaussettes dans chaque main, l'air sérieux, grave même. Tu vas le mettre en prison celui qui l'a tuée ?

— Je ne sais pas si quelqu'un l'a tuée, mais si c'est le cas, alors, oui, je l'arrêterai quand je l'aurai trouvé... Allez, viens, on va prendre le bain !

Il fallait couper court, éteindre la télé, protéger Nina. Les nouvelles pouvaient attendre et Marion détestait par-dessus tout le petit air chagrin qui ombrail encore trop souvent le visage de l'enfant quand elle entendait parler de police, de crimes et des méchants qui les commettaient. Mais déjà la fillette retrouvait sa gaieté.

— Toutes les deux, le bain ?

— Oui, ma puce... La première arrivée à la baignoire !

Nina était partie en courant, se cognant dans les murs pour aller plus vite, dérapant sur le carrelage avec ses pantoufles rouges ornées d'une tête de lapin — un de ces cadeaux de Léo dont elle raffolait. Après un virage sur les chapeaux de roue à l'entrée de la salle de bains, elle avait atteint la baignoire la première, avançant d'une tête Marion essoufflée qui s'était effondrée à son tour sur elle.

L'enfant riait aux éclats, ses peurs vaincues par le jeu devenu un rite.

— Je t'ai eue, Marion, j'ai gagné !

Marion sursauta au coup de sonnette alors que le présentateur commençait à annoncer les résultats du championnat de football. Elle avait beau s'y attendre, elle n'arrivait pas à s'habituer à ce carillon ridicule.

Il faudra le changer, je ne m'y ferai jamais. Je déteste les sonnettes,

les sonneries, les réveils...

Plus qu'à cet accessoire anodin, c'était à la maison elle-même qu'elle avait du mal à se faire. Pour accueillir Nina, elle avait dû se résoudre à changer de logement. Quitter son studio sous les toits anciens des bords de Saône n'avait pas été une décision facile ni une mince affaire. Marion aimait cet endroit qui sentait la poussière et la vieille cire, et s'installer dans une maison récente avec jardin à la périphérie de la ville indiquait qu'en prenant des responsabilités elle changeait de statut. Sur sa requête, l'administration lui avait confié Nina, la plus jeune des trois orphelines de l'inspecteur Joual, assassiné avec son épouse. Pour une période d'essai, en attendant que le dossier soit complet, agréée la demande d'adoption et les bureaucrates de la DDASS convaincus que Marion serait une mère de substitution acceptable. La première condition, c'était la maison, gage d'une stabilité et d'un confort conformes aux besoins d'une fillette de six ans.

Le deuxième élément de sa standardisation sociale se tenait appuyé au chambranle de la porte d'entrée, mal rasé, l'air harassé dans son blouson de cuir qui avait subi des années de mauvais traitements, un bout d'allumette mâchouillé coincé entre ses dents bien rangées.

Marion sourit en se hissant sur la pointe des pieds pour effleurer ses lèvres. Elle remua les siennes chatouillées par les poils d'une moustache naissante qui assombrissait un peu plus la peau mate de Léo Lunis, trente-trois ans, capitaine de police, son amoureux, son amant, son homme, depuis cinq mois.

— Si l'assistante sociale de la DDASS te voyait, dit-elle en riant, elle me reprendrait Nina sur-le-champ. T'as pas dormi depuis combien de temps, Léo ?

Il saisit Marion par la taille, la souleva de terre, enfouit son visage dans son cou. Il la respira avidement, promenant ses lèvres sur les boucles blondes désordonnées, la reposa, l'embrassa sur le front, le nez, les oreilles, à petits coups de petits baisers tendres, impatients. Puis il l'entoura de ses bras en la serrant fort. Marion exhala un soupir, écarta le blouson et posa son front contre la laine grise du pull de Léo, les yeux clos.

Il jeta un coup d'œil rapide autour de lui.

— Ça sent bon ! remarqua-t-il en refermant du pied la porte par laquelle pénétrait l'air frais du soir.

— J'ai préparé un petit dîner, fit Marion, ravie. Escalopes à la crème, champignons...

— Ah non, pas ça, gémit Léo, une main sur l'estomac. Pas les champignons ! Ça me fait vomir...

Devant l'air déçu de Marion, il éclata de rire.

— Mais non, je blague, j'adore les champignons de Paris... en boîte !

La jeune femme rit à son tour, surprise de sa puérité inattendue, de sa bonne humeur qui contrastait avec son apparence exténuée. Elle leva la tête vers lui pour le contempler en se disant qu'elle avait à cet instant tout ce qu'elle aimait. Nina qui jouait dans sa chambre, Léo contre elle, heureux d'y être. Elle aimait être là quand il rentrait, et elle savait qu'il aimait cela aussi. La maison, bien qu'encore en désordre, était chaude, habitée. Ils étaient une famille. Léo tourna brièvement les yeux en direction de la volée de marches en bois qui conduisaient à l'étage, le temps d'apercevoir le museau de Nina, embusquée derrière la rambarde du palier.

— Où est Nina ? Déjà au lit ?

Marion surprit son clin d'œil et le contourna pour se placer derrière lui.

— Elle se lève tôt demain, dit-elle, et il faut qu'elle soit en forme pour les vacances. Sa grand-mère lui a préparé un de ces programmes... Un vrai marathon !

Marion saisit le col décoloré du blouson qu'elle fit glisser en arrière, dévoilant un dos athlétique barré par les lanières du holster. Avec dextérité, elle détacha la boucle qui maintenait les brides, s'empara du revolver 357 Magnum qu'elle tira de son étui et posa au-dessus d'un meuble vitrine.

Ce geste réflexe d'un policier chargé d'enfant, Marion avait vu son père le faire cent fois quand elle était gamine. Sauf que lui, le plus souvent, c'était sous son oreiller qu'il le planquait. À cause de l'Algérie, lui avait dit sa mère, longtemps après sa mort. Elle n'avait pas très bien compris ni réellement perçu les dangers qui menaçaient son père, mais elle savait que les armes à feu fascinent les enfants, pas seulement les petits garçons.

— C'est dommage, j'avais un cadeau pour elle, soupira Léo en se dirigeant vers le salon où quelques cartons en attente de rangement étaient encore empilés.

Dans son dos, un petit bruit, pas plus fort que le grattement d'une souris, lui fit écho.

— Tiens, j'entends quelque chose, là-haut ! Je parie qu'il y a encore une bestiole qui traîne.

— Tu es sûr ? s'alarma Marion, qui était entrée dans le jeu. Qu'est-ce qu'il faut faire, tu crois ? Poser des pièges ?

— Pas ce soir, je suis trop crevé ! D'ailleurs, je vais faire un petit somme avant le dîner.

Il s'affala dans le canapé. Les grattements reprirent de plus belle et Nina en rajouta en grognant et en claquant de la langue, comme un petit cochon facétieux.

Léo jaillit du salon, fonça vers l'escalier.

— Ah, cette fois, c'en est trop ! J'y vais ! Tu vas voir ! Attention à toi, sale bestiole !

Un hurlement strident de Nina lui répondit. Suivirent une cavalcade, des exclamations, des cris, des bruits de chute, un vacarme, des rires. Rires de Nina et de Léo mêlés. Marion hocha la tête en souriant de ces rites qui ravissaient Nina et donnaient de la joie à Léo, si sombre parfois, si torturé même. Elle finit de mettre le couvert dans la cuisine, posa sur la table un grand verre à bière dans lequel s'épanouissait une rose blanche et alluma une bougie tandis que l'eau destinée aux spaghettis commençait à bouillir. Elle y jeta les pâtes, réchauffa la sauce aux champignons, déballa les escalopes et ouvrit une bouteille de vin.

Là-haut le vacarme avait cessé.

— C'est prêt, lança Marion quelques minutes plus tard. À table !

Comme elle n'obtenait aucune réaction, elle monta doucement les douze marches, en s'appuyant à la rampe pour éviter de faire du bruit. À l'étage, la première porte était celle de sa chambre. En face, une pièce destinée un jour à devenir un bureau servait encore de débarras et de lingerie. Au fond, la chambre de Nina, séparée de la sienne par une deuxième salle de bains, était éclairée par une petite lampe rose posée sur une commode en pin. Marion s'arrêta sur le seuil, et les contempla tous les deux, Nina assise par terre, le dos appuyé au lit à barreaux en bois clair, Léo à genoux en face d'elle en train d'essayer, de ses doigts d'homme malhabiles, de vêtir une des poupées Barbie dont Nina ne se lassait pas. Là, visiblement, il en bavait pour enfiler au mannequin de celluloïd longiligne un minuscule soutien-gorge en lamé rose. Pourtant il se concentrait, un pli vertical creusé entre les sourcils, et Nina le regardait faire en le guidant de quelques brefs conseils, le plus sérieusement du monde.

Une grosse boule de bonheur, de tendresse, d'émotion se forma dans la gorge de Marion, qui dut prendre sur elle pour jouer les mères Fouettard et rompre le charme.

— Ça va brûler en bas, dit-elle d'une voix contenue.

— On arrive.

Léo tourna la tête vers elle, la caressa de son regard bleu d'où toute trace de fatigue avait disparu. Marion y vit de l'amour mais aussi quelque chose qui ressemblait à de la reconnaissance.

Il se redressa en grimaçant à cause des fourmis qui avaient investi ses jambes et saisit Nina par sa taille de moineau, la plaqua contre son torse, les jambes de chaque côté de sa taille. L'enfant enfouit sa tête blonde dans son épaule, les bras autour de son cou, en chantonnant, à moitié endormie. Léo glissa une main sous la veste de pyjama de Nina,

caressa son dos, son cou.

— Allez, bonhomme, on y va, sinon...

— Marion va pas être contente, conclut Nina d'une voix étouffée.

Marion ! Elle m'appelle Marion, comme les autres, comme tous les autres... Est-ce qu'un jour elle m'appellera maman ?

Nina n'était pas prête encore. Elle n'était là que depuis deux mois et quand Marion avait posé la question : « Comment veux-tu m'appeler, chérie ? », l'enfant l'avait regardée, étonnée : « Mais Marion, tu t'appelles bien Marion. » Une évidence ! Les souvenirs de sa mère décédée étaient encore trop lourds en elle et il lui faudrait effacer les dix-huit mois passés à l'orphelinat de la police, apprendre Marion, la vie avec elle, être sûre que leur vie commune durerait toujours. Nina lui dirait « maman » un jour, quand elle serait prête.

— Elle est géniale, affirma Léo alors que Marion revenait de la chambre de Nina après l'histoire obligatoire — depuis une semaine c'était *Blanche-Neige* tous les soirs —, le câlin, les baisers. Deux semaines, elle va me manquer...

Marion s'assit près de lui. Il avait pris le temps d'une douche après le dîner et en avait profité pour se changer. Vêtu d'un pantalon de jogging et d'un tee-shirt blanc, les pieds nus posés sur la table basse, il avait cette attitude abandonnée qui émouvait Marion par-dessus tout.

Elle laissa son regard errer sur le beau visage mangé d'une barbe drue, éclairé par des yeux d'un bleu intense. Quelques rides marquaient un front haut surmonté d'une tignasse coupée court, poivre et sel, avec plus de poivre que de sel, mais on voyait bien que la tendance était sur le point de s'inverser. Léo était un mec qui, pour tout un tas de raisons, vieillirait plus vite que les autres. Marion l'avait aimé au premier coup d'œil. Son apparition dans sa vie avait réveillé en elle des émotions enfouies, des vibrations fortes qu'elle n'avait encore jamais éprouvées, même avec Benjamin, le beau Canadien reparti dans son pays glacé. Pourtant, une relation amoureuse avec un de ses hommes était bien la dernière chose à faire, elle avait souvent entendu le refrain au cours de sa formation de commissaire à Saint-Cyr-au-Mont-d'Or.

Jamais dans le diocèse, ni dans la paroisse, encore moins dans le service. La règle était stricte et elle l'enfreignait chaque jour, parfaitement au fait cependant des conséquences prévisibles d'un tel mélange des genres. Cette réflexion la ramena dans la réalité.

— Au fait ? Cette planque ?

Léo contint avec peine un sourire. Marion était une femme, une amante, une mère — de fraîche date, adoptive, néanmoins une mère —, mais elle était aussi un flic qui avait le chic pour revenir aux

affaires courantes, sans préavis, au risque de rompre la magie d'instants rares.

— Ils ne sont pas venus au rancard. Ce sera pour demain. Ou jamais.

— Qui est sur le coup, ce soir ? Lavot ? interrogea Marion d'un ton changé.

Léo se redressa.

— Affirmatif. Mais tu sais, je n'y crois pas beaucoup, ce tuyau miracle sur un braquage vieux d'un an, c'est pas net. Enfin, c'est le boulot et, si les mecs se pointent, Lavot m'appellera et j'y retournerai. C'est la vie.

Il soupira en attrapant la bouteille de vin qu'il avait apportée de la cuisine et dont il se servit un verre.

— Tu en veux ? demanda-t-il en se tournant vers Marion.

Elle fit non de la tête et le contempla, pensive.

Léo montra son Pager posé sur la table.

— Il me joindra avec ça, n'aie pas peur.

— Je n'ai pas peur ! Mais, un jour ou l'autre, ils finiront par savoir...

Sa voix était tendue et son visage avait pris une expression troublée.

Léo se mit à rire.

— Un jour ou l'autre, je rêve ! Tout le monde le sait, depuis le début. Ne te voile pas la face... mon amour !

— Tu es sûr ?

— Tu as honte de moi ?

— Ne dis pas de bêtises.

Elle haussa les épaules pour évacuer la question qu'elle savait bien ne pas pouvoir éluder éternellement. Elle se demanda comment dire à Léo qu'à court terme il devrait changer de service, que la situation ne serait pas tenable très longtemps, quelle qu'en soit l'issue. Et que cette décision, si elle-même ne la prenait pas, d'autres, dans la haute hiérarchie, la contraindraient à le faire. Il la devança, perspicace :

— Non, Marion, pas question ! C'est avec toi que je veux bosser. On forme une bonne équipe, non ?

Marion répondit à l'ambiguïté de sa question par un sourire crispé. Elle croisa et décroisa les jambes, s'assit finalement en tailleur sur le canapé.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu n'es pas d'accord ?

Déjà la voix de Léo s'inquiétait, son regard changeait et Marion renonça à entrer dans une discussion qui ne manquerait pas de leur faire du mal.

— Mais si, dit-elle en caressant sa joue et son cou avec tendresse.

— Viens ! murmura Léo en la prenant dans ses bras.

Ils finirent par se retrouver à moitié nus sur le canapé, membres emmêlés, bouches soudées. Léo caressait Marion, elle lui rendait ses baisers, le temps ne comptait plus, les soucis, les questions étaient relégués loin, derrière la porte. Les lampes allumées les exposaient aux regards extérieurs par la grande baie vitrée encore dépourvue de rideaux, et c'était comme s'ils avaient fait l'amour dehors, en pleine rue. Léo ne semblait pas s'en soucier, mais Marion, qui, d'habitude, n'y prenait pas garde non plus, n'arrêtait pas d'y penser. Avec la sensation détestable d'être observée.

— Qu'est-ce que tu as ? s'inquiéta Léo alors qu'il semblait vouloir mettre fin aux préliminaires et que Marion se contractait.

— Rien, affirma-t-elle avec un regard bref vers la fenêtre derrière laquelle régnait le calme le plus absolu, c'est juste que Nina pourrait se réveiller...

— Alors, on va au lit...

Le charme était provisoirement rompu et d'ailleurs, comme par hasard, Marion entendit Nina qui l'appelait pour réclamer à boire.

Je le sentais, qu'elle ne dormait pas. Ça ne m'étonne pas qu'elle ait soif, les pâtes étaient trop salées.

Elle fila vers la cuisine en rajustant ses vêtements. Léo se leva, remit son tee-shirt, passa la main dans ses cheveux et marcha jusqu'à la chaîne hi-fi. Quand Marion commença à grimper les marches, la voix rauque de Sade entonna les premières mesures de *Is it a crime...*

Elle ne put s'empêcher de penser à ce qu'était sa vie seulement quelques mois plus tôt. Des soirées solitaires, vides et angoissantes la plupart du temps mais qui avaient aussi leurs bons côtés : la liberté de choisir son programme, de sortir, de travailler les dossiers apportés du service. Elle eut un fugitif remords à propos de celui qu'elle avait traîné ce soir et qui reposait encore, tranquille et intouché, dans son cartable de cuir. Telle que la soirée était partie, il resterait dans le même état jusqu'au lendemain. Elle chassa le remords en pénétrant dans la chambre de Nina qui, assise sur son lit, l'accueillit de son regard confiant, gros de sommeil. Le visage étroit et le sourire fragile de Nina levèrent le dernier doute quant au chemin qu'elle avait choisi : avant de trouver l'homme qui lui ferait un enfant — si les affaires de police lui en laissaient le temps, mais alors elle serait sûrement trop vieille —, il lui avait fallu donner un sens à sa vie et, si possible, du bonheur à quelqu'un qui en avait besoin. Avec la lucidité que l'expérience apporte et sans ignorer la vanité d'une telle ambition, elle avait demandé à Nina d'être sa fille, solennellement. L'enfant avait hésité. Bouleversée, Marion l'avait entendue dire qu'elle avait

déjà eu un policier dans sa famille, qu'il était mort et qu'il valait mieux ne pas refaire l'histoire.

« Ton papa n'est pas mort à cause du métier qu'il faisait, avait expliqué Marion en choisissant ses mots. Il a, comme ta maman, rencontré un fou, et cela peut arriver à n'importe qui. »

Au milieu des grands arbres du parc du château d'Osmoy qui abritait les orphelins de policiers victimes du devoir, elle avait parlé de la tragédie de ses parents à l'enfant qui découvrait ce jour-là ce qui avait détruit sa famille. Marion avait promis de rester en vie longtemps, le plus longtemps qu'elle pourrait, jusqu'à ce que Nina soit elle-même une très vieille dame. Nina avait mis sa petite main dans la sienne et en dépit des nuages tristes dans ses yeux trop sérieux, Marion avait bien vu qu'elle acceptait de vivre avec elle, la tendresse, et plus... La fillette l'avait entraînée dans les bureaux de l'orphelinat pour annoncer au directeur qu'elle voulait « déménager ». Elle avait alors énuméré les griefs qu'elle nourrissait à l'encontre de l'établissement et exprimé le vœu que Marion fît mieux.

« Je vous préviens, avait dit l'homme, amusé, elle a un sacré carafon. »

Sade acheva sa troisième chanson, *Love is a king*. Léo abaissa le magazine qu'il feuilletait et bâilla tout en observant Marion, assise par terre, adossée au canapé, la mine éclatante, les yeux au plafond, éclairés de l'intérieur. Elle lui sembla loin pourtant et il ne douta pas un instant de ce qui pouvait la tracasser. Le boulot, les affaires, les malfaisants, les flics.

— Et toi, au fait, fit-il soudain comme s'il se souvenait brusquement d'une affaire capitale, tu ne m'as pas raconté... Les assises ?

— J'ai passé un sale quart d'heure au palais de justice... Je suis sûre que ce salaud de Breton va s'en tirer cette fois. L'accusation est nulle et il a un excellent défenseur.

— Ça veut dire qu'on a travaillé pour rien, déplora Léo. C'est quand même...

Marion le coupa dans son élan :

— Breton, je m'en fous, c'est la mort de Julie qui me chiffonne.

Léo hocha la tête en reprenant son magazine.

— Ah oui ! La pauvre, c'est bien triste ! J'ai vu un jeune type avec Talon ce soir, avant de quitter le service...

— C'est son « fiancé ». Enfin, celui de Julie, pas celui de Talon...

Léo leva un regard étonné et Marion gloussa, comme pour s'excuser de sa plaisanterie lourde.

— Johan Laplante, dit-elle. Il devait se marier avec elle d'ici la fin de l'année. Ils avaient rendez-vous le soir où elle est morte et il n'a

aucun emploi du temps vérifiable pour les heures qui précèdent. Je l'ai placé en garde à vue.

— Tu crois qu'il aurait pu faire ça ?

— Faire quoi ?

— Je ne sais pas ! La violer, puisque c'est apparemment ce qui s'est passé.

— La tuer aussi.

— Tu penses sérieusement qu'elle a été tuée ?

Marion rejeta la tête en arrière.

— Oui, mais je n'ai pas beaucoup d'éléments. Je cherche, j'explore... d'où l'interpellation du fiancé. Il n'est encore que témoin, et une nuit en geôle peut l'amener à changer de statut... ou à nous dire des choses importantes. De son côté, Talon recense et convoque tous les ouvriers du chantier voisin, les gens qui ont pris le bus avec elle, le chauffeur, les riverains... Tous les suspects vont être soumis au prélèvement de salive pour examiner leur ADN et le comparer avec celui du sperme qu'on a trouvé sur elle. Après...

Elle eut un geste las signifiant que les recherches pourraient durer des mois. Et pour rien, peut-être.

Léo bâilla encore, si fort que des larmes montèrent à ses yeux. Marion esquissa le geste de se relever et tendit la main vers lui pour solliciter son aide.

La sonnerie du téléphone la décolla du plancher. Un coup d'œil rapide à sa montre lui apprit qu'il était minuit dix et elle fut aussitôt en alerte. Passé minuit, les nouvelles qu'apportait le téléphone étaient toujours des coups tordus ou des catastrophes. Elle se précipita sur l'appareil posé lui aussi à même le sol et décrocha. D'abord, il ne se passa rien.

— Commissaire Marion, qui est à l'appareil ? insista-t-elle, sur ses gardes.

Elle ne perçut en retour qu'un souffle régulier et un vague ronflement aux sonorités inconstantes qu'elle n'identifia pas sur-le-champ.

— Allô ! Je ne vous entends pas ! Allô ?

Le bruit de fond se fit plus présent. C'était celui de véhicules lancés à grande vitesse sur une voie rapide. Il n'était pas continu, ce qui indiquait que la circulation y était clairsemée.

— Léo, dit enfin une voix d'homme un peu étouffée, comme gênée par un objet qu'il aurait eu dans la bouche ou entre les lèvres, une cigarette, par exemple.

Marion resta interdite. C'était la première fois que cela se produisait. Quelqu'un, un homme de son service, pensa-t-elle spontanément, appelait chez elle pour demander Léo. Cela devait arriver un jour ou l'autre.

— Qui le demande ? fit-elle, pincée.

Mais la communication fut interrompue. L'inconnu, de l'autre côté, avait raccroché.

— C'était pour toi ! Je suis sûre que c'était Lavot. Tu lui as dit que tu venais ici, ce soir ?

Léo ne répondit pas. Un pli de contrariété apparut entre ses sourcils.

— Tu vois, je te l'avais dit, poursuivit Marion. On ne peut pas continuer comme ça ! Je parie qu'il l'a fait exprès, il doit être jaloux comme un pou.

Léo observa sa nervosité soudaine, ses bras serrés contre sa poitrine.

— Tu ne penses pas que c'est encore un de ces coups de fil ?

Il faisait allusion à des appels anonymes qui de façon épisodique émaillaient les soirées et les nuits de Marion depuis quelques semaines. Le harcèlement téléphonique avait beau n'être que la manifestation d'une lâcheté, il n'en était pas moins irritant, pour ne pas dire inquiétant.

— J'ai fait changer le numéro, et je suis sur liste rouge. C'est quelqu'un qui « te » touche de près, qui sait que tu passes le plus clair de ton temps libre ici et qui a un accès naturel à mon numéro.

— Ce n'est pas Lavot, affirma Léo. S'il avait voulu être à ma place, il aurait tenté sa chance. Les coups de fil anonymes, ce n'est pas son genre. C'est si important, tout à coup ?

Marion s'emporta :

— Mais oui, c'est important ! Pas pour toi, bien sûr... Toi, tu es là, tu passes, tu viens, tu repars. C'est moi qui suis dérangée par ce taré...

Léo esquissa un mouvement pour répondre, mais il connaissait Marion. Le coup de fil l'avait contrariée et la rendrait belliqueuse pour le reste de la soirée. Il regarda autour de lui et finit par repérer son blouson accroché à un lampadaire halogène pas encore branché. Il s'en saisit, fit de même avec son arme de service demeurée au-dessus du placard vitré.

Marion croisa les bras en penchant la tête avec un sourire crispé.

— Je peux savoir ce que tu fais ?

— Je rentre chez moi. Je vois bien que notre histoire te pose un problème et il vaut peut-être mieux...

Marion sentit la panique la gagner. En une seconde, une soirée commencée comme dans un rêve allait se terminer en cauchemar. Elle ne pouvait pas le laisser partir pour une bêtise, un ridicule coup de fil anonyme. Elle se planta devant Léo qui se tenait dans l'embrasement de la porte, le blouson sur l'épaule, le revolver au bout du bras. Elle glissa ses bras sous les siens, entourait sa taille, sentit les muscles de son

dos se contracter au contact de ses mains. Elle le serra en imprimant à son corps une ondulation forte et sensuelle. Il frémit.

— Reste, Léo, s'il te plaît. Je voudrais...

Elle leva la tête vers lui. L'expression de son visage la bouleversa.

— Je voudrais que tu t'installés ici.

— Tu es sûre de toi, Marion ? Tu sais que je ne suis pas un cadeau...

— Je sais ! Mais je suis maso, sûrement...

Elle rit doucement, le front appuyé contre son pull.

— Et les autres ? insista Léo comme s'il voulait lui donner encore des arguments.

— Demain, je leur dirai qu'on vit ensemble. Et le premier qui bronche...

— Je lui explose la tronche, dirent-ils en chœur avant d'éclater de rire.

Léo prit dans ses mains le visage de Marion, repoussant en arrière ses boucles blondes.

— Tu ressembles à un chat, murmura-t-il.

Il marqua un temps.

— Je t'aime, Marion.

Marion vit dans son regard clair et grave ce que cet aveu engageait. Pour Léo, dire « je t'aime » c'était dire : je veux partager ta vie pour la vie, tous les jours, et plus, si affinités. Elle en eut la tête tournée et se demanda si c'était vraiment ce qu'elle devait faire dans l'immédiat, avant de savoir, d'être sûre... Elle avait vécu le couple avec Jean-Baptiste, son mari, qui avait fini par la quitter pour une autre, échangeant « son courant d'air contre un boulet ». Elle en avait conçu une aversion coriace pour toute forme de vie à deux.

Puis Léo la reprit dans ses bras, laissant ses mains et sa bouche la rassurer bien mieux que les mots, et Marion oublia ses peurs. Il la souleva sans effort et la porta dans son lit. Ils firent l'amour, enfin. Malgré l'importance du moment et l'intensité qui aurait dû en résulter, Léo conserva cette retenue que Marion comprenait d'autant moins qu'elle la trouvait sans objet, irritante. C'était ainsi : Léo était un bon amant, attentif et studieux, mais il y avait dans ses gestes, dans ses attitudes et jusque dans ses mots, une forme de rituel terriblement conventionnel. En y réfléchissant, Marion songeait à un bon élève qui connaissait bien son poème et le récitait sans se tromper mais sans la ponctuation ou la petite flamme qui aurait tout changé, ou à un cavalier bien entraîné et techniquement impeccable, qui restait raide sur sa monture. Il arrivait bien classé, parfois premier, jamais avec la foule debout pour l'ovation... Toute à sa passion pour lui, Marion ne voulait y voir qu'une pudeur d'éducation qui, à la longue, s'estomperait. Parfois cependant, elle craignait qu'il ne soit tout

simplement pas aussi passionné qu'elle et que cette tiédeur qui la déroutait ne finisse, à la longue, par la lasser.

Ce soir-là, sans qu'elle y trouvât la moindre explication, elle eut une pensée spontanée pour l'homme de l'Opéra, un retour sur image qui l'excita terriblement. Après, quand elle eut retrouvé son calme et son cœur un rythme plus serein, elle faillit raconter à son amant sa mésaventure de l'après-midi mais elle y renonça. Le soir où ils venaient de décider de vivre ensemble n'était pas le mieux choisi pour lui expliquer que le seul souvenir d'un inconnu, de son regard sur elle et de sa main caressant son sexe à travers son jean venait de lui donner un plaisir plus fort que jamais.

À huit heures pile, Lisette Lemaire, la soixantaine menue et blanche, vêtue de noir, un petit air chiffonné sur son visage triste, sonna à la porte. Après la mort de sa fille unique et de son gendre, deux ans auparavant, elle avait confié ses trois petits-enfants à l'orphelinat de la police, sous prétexte qu'elle était trop fatiguée, trop âgée pour s'occuper d'eux. Ils en avaient été d'autant plus perturbés que Lisette était la seule famille qui leur restait. Mais elle ne voulait — ou ne pouvait — pas assumer trois enfants dont l'aîné était déjà un adolescent pas facile. Pourtant, quand Marion avait souhaité adopter Nina, elle avait trouvé à redire, comme choquée à l'idée que l'un de ses petits-enfants pût se trouver bien dans une nouvelle famille. C'était une femme complexe et incertaine, fragile et égocentrique et, à vrai dire, très malheureuse.

De la même manière contradictoire et déroutante, elle avait demandé à prendre Nina chez elle pour les vacances de printemps. Marion avait accepté d'emblée : c'était le signe qu'elle revenait à la vie, et ses petits-enfants avaient besoin d'elle pour se reconstruire. Toutefois, curieusement, c'est la plus jeune, celle qui avait déjà retrouvé un foyer, qu'elle avait réclamée en premier.

Nina sauta au cou de sa grand-mère et Marion sentit son cœur se serrer. L'enfant rayonnait, excitée comme une puce depuis six heures du matin, campée sur son trente et un, tournant autour de sa valise comme si cette sarabande pouvait faire passer le temps plus vite. Heureuse de partir.

De partir ? Déjà ! Elle me quitte, elle est heureuse...

Léo finissait de se préparer dans la salle de bains et Nina, qui voulait lui dire au revoir, s'impatientait.

— Le compteur du taxi tourne, dit Lisette Lemaire avec une pointe d'agacement. Et nous avons un train à prendre.

— Allez-y, fit Marion. Léo t'appellera ce soir, chérie, ne t'inquiète pas. Je lui ferai un bisou pour toi.

Nina sortit, traversa le jardinet où les dernières jonquilles tranchaient au milieu de splendides tulipes rouges. La main dans celle de Lisette, elle courait presque et Marion dut prendre sur elle pour éviter de la tirer en arrière et la ramener à la maison. Elle n'allait

quand même pas partir sans se retourner, si ?

Je suis trop attachée à elle. Il faut que je la laisse vivre. Je ne suis que sa mère adoptive, une copine pour elle. Sa famille, son sang, c'est elle, c'est Lisette.

Elle les suivit jusqu'au taxi, une Peugeot grise flambant neuve qui attendait au coin de la rue après avoir fait demi-tour.

Avant d'y monter, Nina lâcha brusquement la main de sa grand-mère et, se tournant vers Marion, la gratifia d'un regard grave. Puis elle s'élança et se jeta contre elle, les bras autour de son cou.

— Ça sera pas long, tu sais, Marion, lui dit-elle très vite dans l'oreille. Je te téléphonerai tous les jours, promis ! Et toi aussi, d'accord ? Et tu fais bien attention...

C'est la petite qui console la grande. Elle est trop raisonnable, trop sérieuse. Seigneur, faites qu'elle ne sente pas ma peine, mon angoisse. Ça y est, je suis une mère abusive !

L'enfant desserra son étreinte et Marion en profita pour couvrir de baisers sa frimousse et son cou de moineau en la serrant fort. Puis elle l'installa à l'arrière du taxi en la chatouillant pour la faire rire. La petite bouche de Nina découvrit ses dents minuscules qui bougeaient déjà sur le devant et, sur un dernier baiser, Marion claqua la portière. Le taxi démarra et elle agita la main jusqu'à ce que le véhicule disparaisse.

— Qu'est-ce que je suis bête, dit-elle à mi-voix, au bord des larmes.

— Mais non, dit Léo en l'entourant de ses bras, tu n'es pas bête... Et arrête de faire de grands gestes, elles sont parties.

Elle ne l'avait pas entendu arriver. Elle frissonna longuement en se laissant aller contre lui sans se retourner. L'odeur de son eau de toilette lui parvint, fraîche, agréable, rassurante.

Le temps s'était encore détérioré, le vent agitait des nuées prometteuses et le quartier semi-résidentiel était vide des habituels bruissements d'enfants en route pour l'école et de leurs parents pressés. Léo prit la main de Marion pour l'entraîner vers la maison. Elle resta un moment indécise, à regarder autour d'elle, à humer les effluves d'humus et de terre mouillée charriés par l'air froid. Quelque chose se serra dans sa poitrine qui n'avait rien à voir avec le départ de Nina. Une sensation d'étouffement, l'impression d'une menace lointaine et proche à la fois. Comme la veille, elle se sentit épiée.

Marion effectua plusieurs allées et venues sur le pont de l'autoroute, les mains dans les poches de son blouson de cuir noir. Les véhicules grondaient sous ses pieds tandis qu'au-dessus de sa tête le ciel charriait des nuages pâles et longs, effilochés par un vent d'est glacé. Adossé à la Peugeot noire, le lieutenant Talon, impassible quoique perplexe, la regardait déambuler.

La jeune femme s'aventura jusqu'aux abords du chantier. Des engins de terrassement circulaient entre des hordes d'hommes casqués de blanc qui réceptionnaient des blocs de béton hérissés de piques métalliques déposés sans relâche par deux grues énormes agitées par le vent. Marion observa leurs gestes que le mauvais temps rendait saccadés et elle se demanda si Julie Rouvres n'avait pas croisé l'un d'entre eux avant de tomber quinze mètres plus bas sur le capot d'un camion rouge. L'heure de sa mort avait fait écarter cette hypothèse, mais qui pouvait en être sûr à cent pour cent ? Il suffisait qu'un de ces hommes ait repéré Julie quand elle allait prendre son bus, qu'il soit revenu le soir pour l'attendre, la guetter...

Elle retourna vers Talon, l'air préoccupé.

— Où en êtes-vous de l'inventaire des hommes qui travaillaient sur le chantier avant la mort de Julie ?

Talon était pâle comme s'il avait peu ou mal dormi. Les mains dans les poches de son imper beige, il semblait frigorifié.

— J'ai fini, dit-il en desserrant à peine les dents. Il y en a une vingtaine, plus quelques dizaines d'interimaires. Je les ai convoqués pour les interroger, mais je persiste à ne pas comprendre ce que vous en espérez. Les témoins qui l'ont vue sauter sont unanimes : ils n'ont vu qu'une personne sur le pont.

— Des témoins qui roulent à cent trente kilomètres à l'heure, ce n'est pas fiable. Et si quelqu'un l'a balancée par-dessus bord, il n'allait pas attendre ici comme un con, à faire coucou aux automobilistes.

Mais Talon s'entêta :

— Julie Rouvres a eu un rapport sexuel peu de temps avant sa mort. Elle n'était pas vierge et il n'y a pas eu de violences.

Marion leva les yeux au ciel. Depuis le début, elle n'était pas d'accord avec Talon sur l'analyse des circonstances de la mort de Julie

Rouvres. Sur le dernier point, il n'avait pas tort : elle revit à l'institut médico-légal le corps brisé de la jeune serveuse de pizzas, son buste rompu à hauteur des reins, à angle droit, miraculeusement préservé de l'écrasement ou de la mise en pièces. Sur les parties du corps où habituellement les violeurs s'acharnent : le cou, les seins, le sexe et sa périphérie, l'intérieur des cuisses et des genoux, le docteur Marsal n'avait effectivement pas relevé de traces de violences produites par une arme blanche, un objet contondant ou, plus simplement, les mains ou les ongles d'un agresseur.

Les bras et les mains du cadavre ne portaient aucune blessure de défense et ses ongles n'avaient pas conservé de traces arrachées à un partenaire qu'elle n'aurait pas spontanément accueilli. En revanche, des débris de ciment et des fragments minéraux recueillis sur les paumes de ses mains et les manches de sa veste et comparés avec l'environnement du pont, avaient laissé penser qu'elle avait pris appui sur un muret en construction d'une façon qui avait été jugée naturelle. En d'autres termes, Julie Rouvres ne s'était pas débattue et tout donnait à penser qu'elle avait eu un rapport sexuel consenti.

Johan Laplante, son fiancé anéanti, prétendait n'avoir pas eu de relation intime avec elle depuis au moins une semaine et ce n'était pas son sperme qui souillait le corps de Julie. Après prélèvement de ses cellules épithéliales, son profil ADN avait été établi. La formule génétique obtenue à partir du sperme récolté dans le vagin et sur le visage de la morte ne correspondait pas à la sienne, et, bien sûr, lui qui pensait être le seul amant d'une jeune fille sans vrai désir n'avait aucune explication à sa mort terrifiante.

— Quelque chose ne colle pas, s'acharna Marion. Même si elle avait rencontré un autre homme, pourquoi se tuer ? Par remords ? Honte ?

— Aucune idée, dit Talon. Mais elle avait sûrement une raison.

Marion ne trouvait pas laquelle. Julie avait une vie sans mystère. Pas de drogue, pas d'alcool, pas de boîtes de nuit, pas d'intérêt malsain pour le sexe. Une famille modeste et, selon la formule rituelle, irréprochable. À la pizzeria où elle était employée, un restaurant proche de l'hôtel de police et une de ses cantines, Marion l'avait surprise une fois ou deux à plaisanter avec Léo ou avec d'autres flics qui hantaient les lieux, mais c'était une fille réservée, presque craintive, au physique banal, ni sexy ni provocant. Ses quelques relations de la faculté de médecine n'avaient pas mentionné de problème psychologique, de difficultés scolaires, de déprime ou de velléités de suicide. Quelques jours avant sa mort, Johan l'avait demandée en mariage et elle avait accepté.

— Ça m'énerve !

Marion s'approcha de la rambarde du pont, se pencha par-dessus

et frémit en essayant de se représenter Julie basculant dans le vide. À la place, c'est son propre corps qu'elle vit tourner et elle en ressentit une violente contraction dans les reins.

Talon la rejoignit, dérouter par son obstination. D'abord, il avait mal admis qu'elle veuille revenir sur les lieux. Les constatations avaient été faites par l'équipe de permanence de nuit et, dès que le groupe criminel de la PJ avait été saisi — à cause des traces de sperme sur le corps —, Talon et deux autres officiers avaient repris les investigations pour visualiser les lieux et commencer l'enquête de voisinage. Celle-ci se déroulait normalement, mais Marion, depuis que cette fille était morte, ne désarmait pas, mobilisée par une intuition que l'officier réfutait, lui qui ne raisonnait qu'à partir de faits. Et les faits ne montraient, à ce stade, aucun élément susceptible d'étayer l'hypothèse d'un meurtre. Julie Rouvres s'était suicidée et, quand bien même on aurait cherché pendant des siècles et rabâché qu'elle n'avait aucune raison de le faire, elle l'avait fait.

Marion posa sa main sur le métal peint en rouge brique et, pensivement, se mit en marche, ses doigts suivant sur la rampe le mouvement lent de son déplacement. À l'aplomb de la voie montante où Julie était tombée, elle perçut des excroissances rugueuses et un éclat de peinture durcie se piqua dans son index.

— Aïe ! s'exclama-t-elle en retirant son doigt sur lequel, déjà, perlait une minuscule goutte de sang.

Dans le même temps, son regard se posa sur la partie de la rampe responsable de cette microblessure. Soudain intéressée, elle se pencha, tentant de déchiffrer des signes tracés d'une main malhabile sur le métal. Des traits sommaires, des lignes entrecroisées, une forme plus arrondie.

Elle se concentra, penchant la tête de côté pour disposer d'un autre angle de vue.

— Talon ! Vous avez vu ça ?

L'officier s'avança, regarda à son tour puis, prestement, fit glisser les sangles du cartable en cuir qu'il portait sur le dos, comme les écoliers. Il en extirpa une loupe à manche articulé qu'il déplia tandis qu'une expression penaude s'inscrivait sur son visage lisse.

— Je n'arrive pas à lire ce qui est écrit, dit-il avec difficulté. Pour moi, ce sont des gribouillages de gosses. Des « tags ». Les collègues de la voie publique m'ont dit que depuis quelque temps, la mode est aux graffiti par rayage. Avec un diamant à vitre, c'est plus marrant et ça laisse des traces indélébiles, irréparables. Ces méthodes prolifèrent dans le métro et ils s'attaquent même aux voitures particulières.

Marion le regarda opérer, pas dupe de ce qu'il ressentait.

— Assez, Talon ! Vous ne les aviez pas vus, ces tags, avouez-le !

— Ça n'a peut-être rien à voir !

— Peut-être pas, mais ce n'est pas une raison. De votre part, ce genre d'omission me surprend. Bien ! Faites venir l'IJ pour des photos, un relevé précis et des agrandissements de ces signes. Et j'espère que vous n'avez rien oublié d'autre.

Talon poursuivit l'exploration de la rambarde jusqu'au bout puis revint sur ses pas, s'abîma de nouveau dans la contemplation des signes en les effleurant, à peine, de l'index.

— Je ne pense pas que l'instrument utilisé soit un diamant de vitrier, les traits seraient plus nets. Ce serait plutôt une pointe moins dure et une encre grasse et délébile qui ont laissé ces traces sombres.

Il examina son index.

— Un stylo bille, je suppose.

Talon reprit l'examen de la zone, le nez par terre, les yeux au ras du sol. Armé d'un manche en bois qui ressemblait à un porte-plume terminé par une pointe effilée, il souleva les morceaux de terre et les cailloux, résidus du chantier traînés par le vent ou les pieds des passants. Après quelques instants de recherches méticuleuses, il se redressa et, muni d'une grosse pince à épiler, se pencha de nouveau. Marion, curieuse, s'accroupit près de lui. C'était un stylo bille blanc, rouge et vert, coincé entre la plaque de bitume du trottoir et la base métallique de la rampe.

— Nom de Dieu ! lâcha Talon. Regardez-moi ça !

Il ne jurait jamais et son exclamation inattendue mit Marion sur le qui-vive. Elle faillit lui arracher le stylo, mais il l'en empêcha, l'objet serré entre les branches de la pince.

Il lut à haute voix :

— « Pizzeria Ponti, 4, rue Marius-Berliet — Lyon ».

La loupe servit de nouveau pour examiner la pointe du stylo. On y distinguait des traces d'écrasement et l'empreinte rouge foncé de la peinture du pont.

— C'est avec ça qu'elle a écrit, dit Marion, la voix blanche. Je veux qu'on passe ce pont et ce stylo au scanner. Talon ?

— Oui, patron...

— Non, rien !

Marion remonta son col, repartit d'un pas décidé vers la voiture sous le regard de l'officier pas fier. Elle avait failli lui dire son mécontentement et sa colère pour ce manque de professionnalisme consternant chez lui, rarement, jamais, pris en faute. Elle s'exhorta au calme.

Quand Talon s'installa à côté d'elle, elle releva la tête et tourna la clef de contact.

— Pour la peine, vous resterez ici en attendant l'identité judiciaire. Et procurez-vous un modèle de l'écriture de Julie, pour la comparaison... Moi, je vais aller dire deux mots à son fiancé, Johan.

- Et les personnes convoquées ? risqua Talon.
- Elles attendront.

Marion et Léo venaient de terminer leur déjeuner, attablés face à face à l'un des guéridons de la pizzeria Ponti, au coude à coude avec une foule dense composée en grande partie de policiers et d'employés de France Telecom qui possédait un central à côté. La jeune femme fit signe à une serveuse, une nouvelle qui remplaçait Julie Rouvres, et lui commanda un café très serré. Léo refusa l'offre d'un léger signe de tête et, à la place, demanda l'addition.

— Ça me fait drôle de ne plus voir Julie, ici, dit Marion. C'était toujours elle qui nous servait.

Léo se rejeta en arrière en levant au plafond son regard bleu, clair et vif comme une eau de montagne. Il soupira :

— C'est une sale histoire, mais on ne va pas discuter de cette fille chaque fois qu'on passe un moment ensemble. Déjà qu'on ne parle que de ça au service !

— Tu n'as pas de cœur ! reprocha Marion avec un petit sourire indulgent.

Léo feignit la surprise :

— Il me semblait, pourtant, tu n'as pas dû bien écouter ! Et de là à jouer la grande scène du deuil ! D'ailleurs, je te signale que tout le monde a l'air normal ici.

Il désigna d'un geste les consommateurs, les autres serveuses, le barman et même Gino Ponti, le patron, pour qui la vie paraissait continuer sans accroc. Marion souffla sur son café si serré qu'il remplissait à peine le fond de sa tasse.

— Je deviens sentimentale, alors...

Léo jeta un coup d'œil à sa montre et se leva.

— Il faut que je parte... Désolé, mais Lavot passe me prendre. Il doit déjà être devant la porte.

— Vous allez où ?

— Voir la femme d'un braqueur. Elle a demandé à nous parler. Garcia nous accompagne.

Marion posa sa tasse en claquant de la langue. Marie Garcia était un officier récemment arrivé dans le service, jolie, jeune. Très jeune et très jolie.

— Attention avec elle...

Léo se pencha et posa sur son front un baiser léger.

— Tu me prends pour qui ?

— Je voulais juste te faire remarquer qu'elle est jeune et inexpérimentée...

— Mon œil !

Marion esquissa le geste de se lever à son tour, mais Léo, d'une pression tendre sur l'épaule, la fit se rasseoir.

— Tu as le temps de prendre un deuxième café. Ne t'occupe de rien, je paie.

L'argent, tiens, on n'en parle jamais avec Léo. Pourtant, il va bien falloir aborder la question.

Cette réflexion assombrit momentanément son moral. Toujours fauchée, Marion répugnait à s'occuper de ces problèmes, sauf nécessité absolue. Elle admit qu'elle n'avait pas la moindre idée de la façon dont Léo gérait ses sous. À première vue, il était comme elle : il dépensait au jour le jour et s'arrêtait quand il n'avait plus rien.

Pour éloigner le spectre des fins de mois catastrophiques, elle commanda son deuxième café. Talon fit son apparition alors qu'elle suivait des yeux la silhouette nonchalante de Léo se dirigeant vers la sortie et que quelque chose d'intense remuait en elle. Les deux hommes se croisèrent en échangeant à peine un regard.

— Toujours aussi aimable, marmonna Talon juste avant d'éternuer.

Il sortit son grand mouchoir blanc et se moucha bruyamment. Il avait l'air transi et le nez rouge. Marion l'invita à s'installer et il se laissa choir sur une chaise en dénouant l'écharpe noire qui ne l'avait pas quitté depuis le début de l'hiver. Il renifla.

— Je suis sûr que j'ai attrapé la mort sur ce pont. J'ai attendu l'IJ une heure et demie.

— Vous pourriez au moins lui dire bonjour ! Ne soyez pas surpris s'il vous fait la gueule ! Vous êtes pires que des gamins ! Vous voulez manger quelque chose ?

Talon fit non de la tête.

— Pas le temps. Mes « clients » m'attendent. Un toutes les demi-heures, j'en ai pour une semaine si personne ne m'aide. Mais je prendrais bien un thé au lait très chaud.

Comme Marion touillait son café sans réagir, il héla la serveuse.

— Je me suis gelé la couenne pendant que l'IJ faisait les photos et les prélèvements, fit-il, renfrogné, mais je n'ai pas pu aller au domicile de Julie, il paraît que c'est vous qui avez les clefs...

Marion fronça les sourcils.

— Pas du tout, elles sont dans la fouille de Johan, avec sa ceinture, ses lacets... Et, au fait, pourquoi voulez-vous retourner chez elle ?

— L'écriture... Je dois récupérer un modèle de son...

— Ah oui, pardon...

Talon fit une moue qui en disait long.

Elle but une gorgée en réfléchissant et, tandis que Gino Ponti en personne posait une théière en métal argenté devant Talon, une lueur aiguë traversa ses yeux noirs.

— Vous avez peut-être ça, vous ! s'exclama-t-elle en se tournant vers le restaurateur. Un échantillon de l'écriture de Julie ? Ça nous éviterait de retourner là-bas... au fin fond de Saint-Priest.

Gino Ponti prit appui des deux mains sur le bord du guéridon, son visage basané marqué par l'effort.

— Un échantillon de son écriture..., répéta-t-il avec son fort accent italien.

Son regard s'éclaira.

— Ah, mais oui, je pense bien !

Il se faufila jusqu'au bar, étrangement vif malgré un embonpoint chaque jour plus épanoui. Il revint avec un menu en carton orné d'une tour de Pise, l'ouvrit et décolla avec précaution un rectangle de papier qu'il tendit à Marion. Elle lut :

LUNDI : CALAMARS FRITS, MARDI : LASAGNES BOLOGNAISE, MERCREDI...

— Comprends pas, fit-elle en se demandant s'il avait bien intégré ce qu'elle voulait.

— Joulie, c'est Joulie qui a écrit le menou pour la semaine... Moi, tou sais, le français...

Après avoir laissé Talon rejoindre sa colonie de convoqués, Marion se rendit au premier étage de la PJ, dans ce qu'elle appelait « la salle des machines ». Une grande pièce partagée en deux parties principales : la salle des transmissions radio et celle des ordinateurs. Dans celle-ci, plusieurs terminaux couplés à des imprimantes donnaient accès à diverses applications informatiques destinées aux recherches criminelles. Elle s'assit devant une machine dont l'écran s'ornait de jolis poissons bleus sur lesquels se détachaient des lettres en relief : FRIC. Fichier de recherches et d'investigations criminelles. Elle savait que le terminal voisin était celui des personnes recherchées et que, si elle avait actionné la touche de lancement, c'est sa photo qui serait apparue en fond d'écran... Hommage d'un informaticien anonyme ou clin d'œil d'un officier facétieux.

Elle appuya sur la touche FI et la machine lui demanda son code. Quand elle eut entré les trois lettres et les deux chiffres qui le composaient, l'application fut accessible et la première question clignota : objet de la recherche.

Marion introduisit le mot « viol ». Puis l'espace-temps dans lequel elle souhaitait obtenir les informations : les deux dernières années.

« Recherche en cours » s'afficha en rouge. Une minute plus tard, le nombre 17 000 s'inscrivit dans la fenêtre. Marion soupira : 17 000 viols répertoriés sur le territoire national pendant les deux dernières années...

« Voulez-vous les réponses ? » demanda l'ordinateur.

Elle haussa les épaules.

J'en ai pour un mois si je dois consulter 17 000 fiches...

Elle revint au menu principal pour d'autres propositions. Elle conserva *viol* en mémoire et tapa : « victime décédée », pour affiner la recherche. Il y en avait deux, qui apparurent dans la fenêtre.

« Voulez-vous les réponses ? »

Oui. Deux fiches laconiques s'affichèrent successivement dont Marion commanda l'impression.

La première concernait une femme de soixante ans décédée d'un accident de la route et qui avait porté plainte pour viol deux semaines avant sa mort, à Bourges. *Rien à voir*, songea Marion en jetant la fiche dans la corbeille.

La seconde retint son attention : elle évoquait une fille de vingt ans décédée après une chute d'un pont de l'autoroute A63, Bordeaux-Bayonne, à la sortie de la capitale aquitaine. Décès faisant suite à viol en réunion. Suivaient un numéro de dossier et les coordonnées du service ayant traité l'affaire. Intéressée par sa découverte, Marion s'empressa d'en demander la consultation par téléphone au service des archives criminelles de Bordeaux. En attendant la communication, elle poursuivit ses recherches dans FRIC.

Elle revint à la case départ et introduisit plusieurs mots clefs : âge des victimes, sperme, visage, etc. L'indication « Recherche en cours » revint à l'écran et l'attente recommença. Cette fois ce fut un peu plus long, car les questions étaient nombreuses et semblaient embarrasser FRIC. Le chiffre 1 finit par apparaître dans la fenêtre, suivi de la question rituelle : « Voulez-vous les réponses ? », à laquelle Marion répondit oui.

La fiche qui sortit de l'imprimante était celle d'une jeune femme de nationalité polonaise, Barbara Wincenski, trente ans. Elle avait été violée à Paris six mois plus tôt et son agresseur lui avait enduit le visage de son sperme. Plainte contre X déposée trois jours après les faits. Pas d'empreinte génétique établie. Pas de signalement de l'agresseur. Pas de suite, ce qui signifiait que l'auteur n'avait pas été interpellé et que la seule démarche à entreprendre était de rencontrer la victime pour essayer d'en savoir plus, à condition qu'elle ait encore quelque chose à dire. *Pas urgent, on verra par la suite.*

Marion se demanda si elle devait continuer. Visiblement, la machine avait craché tout ce qu'elle avait dans le ventre et, à moins d'interroger directement tous les services, un à un, il n'y avait rien de

plus à espérer.

Talon avait demandé une comparaison de l'empreinte génétique établie à partir du sperme qui maculait le corps de Julie Rouvres avec celles des agresseurs sexuels répertoriés dans un fichier spécifique, mais aucun d'entre eux n'était le bon.

Marion traversa la salle des applications informatiques où s'activait un officier qu'elle n'avait pas entendu entrer et pénétra dans la salle radio.

— J'attends un coup de fil de Bordeaux, dit-elle à un opérateur momentanément désœuvré, je monte au labo, vous me le passerez là-haut...

L'officier de l'Identité judiciaire écarquilla les yeux quand elle lui tendit le menu de la pizzeria Ponti. MERCREDI : OSSO-BUCO à la tomate ; JEUDI : TAGLIATELLES CARBONARA... Il était occupé à rechercher des empreintes digitales sur un couteau encore maculé de sang, et les mots que Marion lui mettait sous le nez, complètement décalés, semblaient avoir du mal à se frayer un chemin dans les méandres de son cortex. Marion s'offrit une petite récréation.

— ESCALOPE MILANAISE ou GNOCCHI à la crème de poivrons, Favre ?

— Personnellement, je préfère un bon couscous, mais je ne comprends pas... De quoi s'agit-il ?

Marion eut pitié de son air désesparé.

— C'est un spécimen de l'écriture de Julie Rouvres. Je veux que vous le fassiez comparer avec les caractères relevés sur le pont de l'autoroute de Saint-Priest. Il faut que nous soyons sûrs que c'est bien elle qui a écrit. Ça donne quoi, l'analyse des encres ?

Favre entraîna Marion au fond de la pièce où des graphiques étaient posés près d'une machine imposante.

— Analyse optique positive, dit sobrement le technicien de scène de crime. Même comportement des encres aux UV et aux infrarouges. Je ne vois pas l'intérêt d'une recherche chromatographique, mais...

— Si vous êtes sûr de vous...

— Oui, le stylo contient la même encre que celle prélevée sur la lisse du pont. Test de viscosité et spectres des pigments de coloration positifs. C'est moi qui ai fait les photos aussi, affirma l'officier, soudain détendu. Mais elles ne sont pas encore développées, par exemple... Et je ne suis pas sûr que le graphologue pourra donner une réponse avant un jour ou deux...

— Talon va lui porter la réquisition dès que les photos seront prêtes. Ça presse, Favre. Faites un miracle !

Alors qu'elle allait franchir la porte, la sonnerie du téléphone égreña les premières mesures de la *Lettre à Élise*.

— C'est pour moi, affirma-t-elle en revenant sur ses pas.

Quand la conversation avec la PJ de Bordeaux fut terminée, elle resta un moment debout à fixer l'officier qui tenait toujours le menu entre ses doigts, indécis quant à la conduite à tenir. Marion agita sous ses yeux la fiche de la jeune Bordelaise morte sur l'autoroute A63, en fit une boulette et la jeta dans la corbeille la plus proche.

— Un cul-de-sac : les auteurs étaient trois, mais ils sont en taule, ils ne pouvaient donc pas être à Saint-Priest pour violer Julie Rouvres et la balancer sur le camion anglais. Vous comprenez, Favre ?

— Bien sûr, patron, murmura le technicien de scène de crime tandis que Marion faisait demi-tour.

Il la suivit des yeux, complètement éberlué.

Marion s'engagea à petites foulées sur le chemin de halage. Elle y allait avec précaution, car elle n'avait pas couru depuis au moins deux semaines. Nina chamboulait sa vie, le déménagement avait dévoré le temps et l'installation de Léo avec elles allait encore rétrécir son espace de liberté. Se passer de son footing matinal n'était pas envisageable, c'était tout son équilibre qui en serait menacé.

Je dois m'organiser... Trouver une baby-sitter pour Nina, une jeune fille au pair qui serait à la maison tout le temps, c'est ça qu'il me faut... À moins que je puisse compter sur Léo. Mais là, j'avoue ne pas savoir encore.

Elle râla tout haut contre son souffle qu'elle n'arrivait plus à dompter, contre ses muscles qui, dès qu'elle les abandonnait à leur sort, devenaient durs et douloureux, pour éviter de laisser sa mauvaise conscience s'en mêler. Était-ce la vie qu'elle avait rêvée pour Nina, celle, en tout cas, qui lui conviendrait ?

Elle traversa le pont qui conduisait à l'endroit qu'elle avait surnommé « l'île aux cocus », une bande de terre posée au milieu de la rivière, squattée dès l'aube par des couples illégitimes, soucieux de discrétion.

Ce matin, l'île aux cocus était déserte malgré le temps radieux. Le soleil de mai irisait la rosée, il faisait frais pourtant et Marion augmenta son rythme, impatiente de sentir son corps se réchauffer. À l'autre bout de l'île, elle ralentit pour contempler les vieux chênes du parcours de golf qui, sur la rive opposée, émergeaient à peine d'une sempiternelle chape de brume. Elle revint sur ses pas, retraversa l'île et le pont, en peinant pour trouver le second souffle qui donnait le signal de la montée des endorphines et du bien-être, et attaqua le deuxième tour en songeant à Talon. Pour se faire pardonner, il avait passé la moitié de la nuit dehors, sur un meurtre survenu en ville vers deux heures du matin. Il avait tout pris en main et Marion savait que, cette fois-ci, il n'y aurait rien à redire. Ses pensées vagabondèrent un moment encore puis s'arrêtèrent sur le visage de Johan Laplante qu'elle avait interrogé la veille, une bonne partie de l'après-midi. Ce souvenir propulsa un jet d'adrénaline dans ses artères et tout à coup elle se mit à courir plus vite. Elle avait eu raison de coller le fiancé de Julie en garde à vue, ça l'avait rendu bavard, mais ce qu'il lui avait

dit, elle aurait préféré ne pas l'entendre. Du moins, pas de sa bouche.

Tu ne perds rien pour attendre, Léo !

Aussitôt elle se mit en garde contre toute interprétation hâtive. Johan avait fait allusion à une pseudo-intimité entre Léo et Julie et jusque-là personne ne la confirmait. Léo avait une explication, forcément. Et s'il n'avait pas encore eu le temps de la formuler, c'était parce que, cette nuit, il n'était pas rentré. Deux jours de vie commune, et il avait déjà découché.

Le deuxième tour s'achevait et elle se demanda si elle aurait le courage d'en faire un troisième. Elle n'était vraiment pas en forme et, quand elle aperçut sa voiture de l'autre côté de la passerelle, elle sut qu'elle allait flancher. Elle se dirigea vers la Peugeot noire à foulées prudentes et s'insurgea : quelqu'un était appuyé contre la carrosserie. Un homme calme et tranquille, les mains dans les poches.

Il est culotté, celui-là ! Où est-ce qu'il se croit ? Au Salon de l'auto ?

Elle jeta alentour un coup d'œil rapide et ne vit aucun véhicule proche du sien. L'homme avait dû laisser sa voiture plus loin, ou alors il était en panne quelque part. Ou venu à pied, à vélo, à cheval...

Agacée, Marion effectua un large cercle et des mouvements respiratoires pour prendre le temps d'examiner l'intrus à son insu. Ce n'était pas qu'elle eût peur, mais l'endroit pullulait de tarés sexuels, d'innocents voyeurs la plupart du temps, qu'elle préférait éviter d'avoir à affronter en tenue de jogging et sans les outils de sa fonction.

L'homme était de dos et sa silhouette mince et nerveuse, ses cheveux bruns un peu longs sur le col de son blouson de cuir, remua en elle une vague réminiscence, un souvenir volatile. Il semblait attendre quelqu'un, un souffle léger agita sa chevelure et figea sur Marion la sueur qui refroidissait sa peau. Elle fit trois pas en direction de sa voiture et quelque chose l'empêcha d'aller plus loin. Une force étrange la poussait à ne pas aller au contact de cet inconnu pourtant inoffensif en apparence. Elle fit demi-tour et repartit en sautillant du côté du ponton vermoulu qui ponctuait l'extrémité de l'île. Elle franchit les cinq mètres de bois qui séparaient la terre des eaux jaunes de la rivière, se pencha pour apercevoir son reflet dans l'eau.

Quand elle se décida enfin à rejoindre son véhicule, bien résolue cette fois à chasser le squatter, celui-ci avait disparu. Elle n'avait entendu aucun bruit de moteur et, de peur qu'il ne soit encore planqué quelque part, elle se hâta de démarrer et de quitter les lieux.

Elle revint de l'île à toute allure, irritée de ne pouvoir se débarrasser d'une tenace impression de déjà-vu. Marion aimait l'île, lieu abandonné, sacrifié, mais elle admit qu'il était peut-être temps qu'elle se cherche un autre terrain d'entraînement, plus proche de chez elle.

Quand elle arriva en vue de sa maison, elle constata que la

voiture de Léo stationnait juste devant le portail et, comme par magie, la réalité reprit ses droits.

Léo était déjà prêt à repartir, habillé comme à son habitude. L'uniforme des flics en civil — jean-blouson de cuir-polo-lunettes noires — était fait pour lui et Marion l'admira malgré sa nonchalance qui confinait parfois au négligé, surtout à cause de la barbe jamais coupée de près. Deux gros sacs de toile kaki, un étui à guitare et un carton étaient venus s'ajouter au bric-à-brac de Marion.

— Je rangerai ça ce soir, dit Léo en l'entourant de ses bras. Tu me diras où ?

— Ce n'est pas la place qui manque, marmonna-t-elle.
Elle se dégagea.

— Je suis en sueur et en retard.

— Et de mauvais poil. C'est à cause de moi ?

Marion haussa les épaules et dit sèchement :

— Je ne pensais pas que tu découcherais si vite...

— J'ai planqué tard. Pour rien, entre parenthèses. Ensuite je suis allé chercher mes affaires et je me suis dit que j'allais te réveiller en arrivant avec mon barda... J'ai préféré attendre une heure décente, mais...

— Ça n'a pas d'importance, Léo. Ce sont des choses qui se reproduiront. Essaie de me prévenir la prochaine fois. Un coup de fil, si ce n'est pas trop demander.

Il promit et Marion vit, en l'examinant l'air de rien, qu'il avait son visage des mauvais jours. De ceux qui suivent les mauvaises nuits. Elle se mordit la lèvre pour retenir une remarque sur ce qu'elle supposait de ses activités nocturnes et se demanda comment elle allait engager la conversation à propos de ses relations avec Julie Rouvres.

Si Léo n'était pas ton mec, tu ne te poserais pas la question.

Mais Léo lui coupa l'herbe sous le pied :

— Tu as bonne mine. Tu ne prendrais pas un petit café après ce long footing ?...

Il avait appuyé sur l'adjectif qui qualifiait un exercice auquel pourtant elle ne renonçait que rarement et elle se demanda s'il n'était pas en train de remettre en question ce starter matinal indispensable à son équilibre.

Il n'en est pas question ! Tu es capable de te défendre, quand même !

Ce n'est pas lui qui va décider à ta place de ce qui est bon pour toi. Alors, pourquoi cette impression d'avoir une enclume sur l'estomac ?

— Non, vas-y, tu vas faire attendre Lavot, dit-elle d'un ton forcé. Je me douche et je rejoins Talon à l'IML. On a une autopsie ce matin.

Marion ôta son tee-shirt trempé de sueur et se retrouva vêtue de son seul soutien-gorge Dim spécial sport. Le vêtement atterrit dans la corbeille de linge sale. Léo, sur le point de partir, s'arrêta pour la contempler. Troublé, il tâta sa poche à la recherche d'une cigarette et elle feignit d'ignorer ce geste débattu entre eux une fois pour toutes : Léo était fumeur, mais il ne consommait pas dans la maison, afin de préserver Nina. Nina absente, il dérogeait aussitôt à la règle.

— Un homme a été abattu devant la Chambre rouge, dit-elle en entrant dans la cabine de douche, tu sais, cette boîte pour couples échangistes dans la presqu'île... Talon était d'astreinte à domicile, il m'a appelée cette nuit avant de se rendre sur les lieux avec une équipe technique pour les constatations et l'enquête de voisinage.

— Et tu n'y es pas allée toi-même ? demanda Léo sur un ton qui se voulait badin mais que démentait l'éclat concentré de son regard.

Marion capta cette lueur étrange et comme une frayeur diffuse dans l'attitude de son amant. Une petite alarme se mit en marche loin au fond de son cerveau tandis qu'elle tournait les robinets et faisait jaillir l'eau brûlante. Elle haussa le ton :

— Talon est tout à fait capable de se débrouiller seul. Je ne peux pas être sur le pont tout le temps, surtout maintenant, avec Nina. Il faut qu'ils s'habituent, que vous... Enfin, tu comprends ce que je veux dire ! Je suis devenue une femme normale... Et puis c'est une affaire assez simple, je crois. Un militaire qui devait traîner avec des putes et des jultots.

Léo crispa la main sur la poignée de la porte. Marion, qui tâtait la température de l'eau en agitant les doigts sous le jet de la douche, vit ses jointures blanchir.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit-elle d'une voix sourde.

— Mais rien ! Je t'écoute...

Il fronça les sourcils en éteignant sa cigarette à moitié consommée sous le robinet du lavabo.

— Tu sais, reprit-il pour changer de sujet, j'ai demandé à Lavot s'il avait cherché à me joindre au téléphone l'autre soir. Il m'a juré que non.

— Tu penses, s'exclama Marion, si c'était un test, il n'allait pas te l'avouer !

— Je pense que c'est la vérité.

— Ah oui ?

— Oui. Il m'a dit qu'il est au courant pour toi et moi depuis le début et qu'il s'en fout. Les autres aussi, selon lui, mais il serait peut-

être temps de leur parler... Je veux dire, officiellement.

— Je vais organiser un pot, se décida-t-elle brusquement, je vais leur dire que tu vis ici.

Une bouffée d'angoisse lui serra les tempes.

— C'était qui, alors, au téléphone ? Quelqu'un du service, tu crois ?

Léo secoua la tête lentement pour se donner le temps d'une réponse qui ne vint pas. Il hésita, planté sur le seuil de la salle de bains, tandis que Marion se savonnait sous le jet fumant. Elle le distinguait à travers les gouttes qui s'écrasaient sur son visage, la forçant à cligner des yeux. Elle vit son air gauche et son embarras. Il avança d'un pas et prononça des mots qu'elle ne comprit pas.

— Qu'est-ce que tu dis ? J'entends rien !

— Fais attention à toi !

Puis il tourna les talons et sortit comme s'il s'enfuyait.

— Léo, cria Marion, attends, j'ai encore quelque chose à te dire !

Interloquée par ce départ précipité, elle resta un long moment immobile sous l'eau qui lui fouettait les épaules et les reins, indifférente aux coulées de shampoing qui lui piquaient les yeux.

Qu'est-ce qui lui prend ? Pourquoi cette fuite ? Pourquoi cette peur ? Pourquoi me dire de faire attention ? À quoi ?

Marion ne trouva pas d'explication à la peur qu'elle sentait chez Léo, sinon qu'en apportant ses affaires chez elle il concrétisait une décision, officialisait leur vie commune. Elle avait deviné, au début de leur histoire d'amour, qu'il s'imaginait victime d'une malédiction et, même si elle ne croyait à aucune forme de fatalité, elle pouvait le comprendre. Quand elle l'avait connu, il ne se remettait pas de la perte de sa femme, morte quelques mois seulement après leur mariage. Cet épisode noir de sa vie avait alors moins de deux ans et il n'était pas question d'aborder le sujet. Toute évocation, même fugace, lointaine ou involontaire de ce drame, mettait Léo en transe. Tout ce qu'il savait dire, c'est qu'elle avait été victime d'un accident.

Le bip annonçant un message en cours de transmission sur son Pager lui remit la tête à l'endroit. Ce n'était plus le moment de s'attendrir sur Léo et ses meurtrissures. Raison ou pas, les phobies de son compagnon ne pouvaient à elles seules expliquer tout le reste. Elle s'étrilla sans ménagement pendant une bonne minute, puis son regard tomba sur le mégot abandonné par Léo sur le bord du lavabo. Une négligence qui la chagrina.

Je ne suis pas une fée du logis, qu'il ne s'imagine pas que je vais passer derrière lui pour ramasser ses chaussettes sales et ses mégots... Songeuse, elle garda le regard braqué sur le mégot mouillé sans y toucher, puis extirpa son Pager de la poche de son blouson accroché à la porte de la salle de bains pour y lire le message : Talon et son

cadavre s'impatientaient. Elle s'habilla en toute hâte.

— Je voudrais savoir une chose, madame le commissaire.

Marion, absente, contemplait l'abdomen ouvert du corps allongé sur la table d'autopsie. Elle capta les mots du docteur Marsal comme dans un rêve.

— Pardon ? sursauta-t-elle, ramenée brutalement à l'environnement glauque de la morgue.

— C'est bien ce que je pensais, ce que je fais ne vous intéresse pas. Ce que je dis, encore moins.

Le médecin légiste se redressa, un objet gris foncé, ensanglanté au bout d'une pince.

— Qu'est-ce que vous pensez du calibre ? 8 mm ? Regardez-moi cette bouillie.

Marion se pencha.

— La balle n'est pas ressortie, haute vitesse initiale ?

— Si vous le dites. Je ne suis pas expert. En plein cœur, en tout cas. C'est un bon tireur, celui — ou celle — qui l'a buté.

Il fit demi-tour, revint au thorax écartelé que Marcel avait ouvert à l'aide d'une cisaille suffisamment forte pour venir à bout du sternum et des côtes. Il découpa et écarta les parois du muscle cardiaque, suivant une trajectoire qui le conduisit à un centimètre au-dessus de la crosse aortique.

— Ah... en voilà une autre ! s'exclama-t-il. Je les envoie à votre labo pour l'expertise balistique ?

Marion ne jugea pas utile d'apporter à cette question une réponse qui coulait de source. Un peu à l'écart, Talon tapait sur son micro-ordinateur portable sans perdre un mot de ce que Marsal dictait à son enregistreur et qu'il transcrivait dans un rapport avant de l'expédier au groupe criminel.

Marion observa brièvement les dégâts causés par le bon tireur. L'assistance aux autopsies était un passage obligé dont, très franchement, elle se serait passée. Aussi, quand le docteur Marsal annonça que la mort avait été instantanée, se rendit-elle sans discuter à sa conclusion.

L'homme allongé sur la paillasse s'appelait Patrick Longe. Les constatations de Talon et de l'équipe de nuit avaient établi qu'il était

adjudant dans l'armée de terre, en garnison à Landau (Allemagne) et de passage à Lyon, chez son père. Marsal fit savoir que l'homme avait eu des rapports sexuels peu de temps avant sa mort, ce qui n'étonna personne compte tenu de l'endroit d'où il sortait avant d'être abattu : la Chambre rouge, un établissement chaud de la presqu'île. Le meurtre avait été commis dans une rue déserte et le seul témoin partiel des faits était un petit vieux qui passait son temps à mater les clients de la Chambre rouge et, de façon occasionnelle, à renseigner la police.

Marion prononça à voix haute les indications inscrites sur la fiche accrochée au gros orteil droit du cadavre.

— « Patrick Longe, 32 ans, sexe masculin ».

— Oui, et ça se voit ! acquiesça Marsal en désignant d'un geste nonchalant l'appareil génital du mort sur lequel il s'affairait précisément.

— Vous m'avez dit qu'il était seul, reprit Marion, s'adressant à Talon. Pourtant cet établissement ne reçoit que des couples...

— En principe, oui, dit Talon, mais je ne suis pas encore allé à la Chambre rouge qui était fermée quand je suis arrivé sur les lieux cette nuit. Il a peut-être quitté la maison de rendez-vous en y laissant sa femme...

— Femme, femme..., scanda Marsal en hochant sa tête couverte de cheveux hirsutes. Je vous indique que ce monsieur devait aussi consommer de l'homme. En tout cas, il était coutumier des rapports anaux. J'ai terminé.

Il claqua des doigts en direction de son aide au regard sournois.

— Tu peux le refermer, Marcel !

Marion dit à l'adresse de Talon :

— C'est une affaire de mœurs. Pour le groupe du proxénétisme..

L'officier protesta que les « mœurs » allaient saccager cette enquête, qu'il y avait crime de sang et que cela justifiait que le groupe criminel gardât l'affaire. Le ton maussade du lieutenant sentait la réprobation, ce que Marion ne put ignorer.

— Qu'est-ce qui vous prend ? Vous trouvez qu'on n'a pas assez de travail ? Je refuse de labourer le champ du voisin.

Talon rengaina un commentaire déplaisant.

— Allez-y, insista Marion, hargneuse, dites-moi une fois encore que je ne me gêne pas pour perdre mon temps avec l'affaire Julie Rouvres, un banal suicide. Et un viol qui n'en est pas un.

Talon hocha la tête, l'air désolé. Puis il se leva, ferma son Mac et salua Marsal d'une tape dans le dos. Tandis qu'ils se dirigeaient vers la sortie, le docteur Marsal, affairé à se laver les mains à grande eau, héla Marcel :

— Apporte-moi le désinfectant, espèce d'idiot.

— Y en a plus, faut que j'aille à la réserve.

— Pauvre taré ! marmonna Marsal. Si je chope un tétanos, ce sera ta faute !

Marion s'arrêta un bref instant, le temps de savourer ces échanges rituels entre les deux hommes liés par une fréquentation assidue des cadavres et qui, tous deux célibataires, finissaient presque par former un couple avec tous les travers du genre.

Elle rattrapa Talon sur les marches de l'IML. Il s'était mis à bruiner au cours de la matinée et le ciel engorgé de nuages bas n'engageait pas à la bonne humeur.

Elle s'installa d'autorité au volant de la Peugeot noire et démarra avec un spectaculaire dérapage qui effraya une troupe de pigeons occupés à roucouler et à se faire la cour sur les fenêtres de la morgue. Talon ne réagit pas et Marion interpréta son inertie comme un nouveau reproche.

— Écoutez, Talon, ce que vous pensez m'indiffère. Le procureur décidera si on garde cette affaire ou pas. Ce militaire...

— Je me fiche de ce militaire, répliqua-t-il avec irritation.

Marion marqua un temps, interloquée.

— Alors, pourquoi faites-vous cette tête ?

— Ma grand-mère.

— Je vous demande pardon ?

— Ma grand-mère est hospitalisée depuis hier. Col du fémur plus troubles nerveux. Et quatre-vingt-dix ans.

— Hélas, mon pauvre Talon, soupira Marion. Il n'y a pas de miracles, vous le savez bien.

— Hélas, comme vous dites. Il se peut que j'aie besoin de partir précipitamment.

— Bien sûr, Talon, bien sûr.

Talon se frappa le front soudain.

— Ah, patron, j'ai oublié de vous dire. Une jeune femme, une certaine Diane Menu, a appelé hier, elle voudrait vous voir au sujet d'une de ses amies qui aurait été violée.

Marion coula un regard hypocrite à son voisin.

— Et pourquoi serais-je concernée par un viol ?

— Elle dit qu'elle a lu dans le journal les articles sur l'affaire Julie Rouvres et qu'après elle a décidé de vous appeler. Je n'en sais pas plus.

Il marqua une pause, toujours maussade et renfrogné. Marion le scruta rapidement, alertée.

— Il y a autre chose ?

— Oui. J'ai récupéré les agrandissements photographiques de la rambarde du pont et les conclusions du labo.

Il suivit des yeux un camion militaire qui passait près d'eux, bourré de petits soldats au crâne pelé.

Marion pressentit un mauvais retour de bâton.

— Alors ?

— C'est bien le stylo de la pizzeria qui a servi.

— Oui, je le savais, merci. Mais encore ?

— Le graphologue n'a pas encore remis son rapport, mais il estime qu'à quatre-vingt-dix pour cent c'est bien l'écriture de Julie. Quant au « tag », selon le labo, c'est trois lettres.

Comme il se taisait de nouveau, Marion s'impatienta. La masse grisâtre de l'hôtel de police apparut au bout de la rue, elle s'écria :

— Mais bon sang, Talon, accouchez ! Qu'est-ce que vous avez ce matin ? C'est quoi ces lettres ?

— L. E. O.

— L. E. O., répéta stupidement Marion. Ça veut dire quoi, ça ?

— Léo, ça veut dire Léo.

Avant de regagner son bureau, Marion prit le temps d'une pause-café à la machine du couloir qui, pour une fois, fonctionnait sauf que le compartiment thé était vide, ce qui mécontenta encore un peu plus Talon dont les traits tirés disaient les mauvaises minutes qu'il était en train de passer.

— Ce n'est pas ma faute, plaida-t-il alors que Marion le regardait de travers. Je dis ce qui est, c'est tout !

— Évidemment, gronda Marion, je sais bien que vous n'y êtes pour rien.

Il était inutile d'attendre un commentaire de l'officier ni d'espérer un réconfort de sa part : il avait la tête ailleurs. Marion avala un café amer et bouillant avec une grimace.

— OK, dit-elle en s'éloignant d'un pas nerveux après avoir jeté le gobelet vide dans une corbeille. Apportez-moi les photos et le rapport du labo. Convoquez la nommée... Diane Menu pour cet après-midi et dites au capitaine Lunis que je l'attends dans mon bureau.

— Mais, patron, protesta Talon, ce n'est pas un peu précipité ?

— Y a pas de mais ! affirma Marion sans se retourner. Exécution !

Marion feuilleta rapidement le courrier « arrivée » qu'Yvette, la secrétaire, avait posé sur son bureau à côté d'un parapheur vert qui contenait le courrier « sortie » à viser ou à signer. Chaque feuillet ou presque était orné d'un « post-it » jaune, rose ou bleu selon l'humeur d'Yvette qui en collait partout : « signer là », « copie, document déjà transmis », « pour info » ...

— La reine du post-it, râla à voix haute Marion qui ne parvenait pas à éradiquer chez sa secrétaire cette manie qu'elle considérait comme une attitude régressive à son égard.

Elle finissait d'apposer son paraphe nerveux sur des pièces destinées au parquet quand Léo s'annonça sans frapper.

— Tu m'as demandé ? Tu as de la chance, j'allais sortir !

C'est la meilleure ! C'est lui le subordonné, c'est moi qui ai de la chance de le trouver là...

— Léo, dit Marion sur un ton qu'elle s'efforça de maintenir calme et posé, je voudrais que tu fasses comme tout le monde ici.

— C'est-à-dire ?

— Que tu frappes avant d'entrer et que tu...

Elle s'interrompit. Sa mauvaise humeur transparaissait, le malaise qui lui fouillait les tripes depuis une heure la rendait maussade, presque agressive. Léo acheva la phrase à sa place :

— Que je me comporte comme un de tes hommes, pas comme ton homme... Je dois aussi te vouvoyer, comme les autres ?

— Toi et les nuances ! gronda Marion en l'examinant avec attention.

— Qu'est-ce que j'ai ? Un bouton sur le nez ?

Marion n'avait pas envie de rire, pas même de sourire. Elle se pencha en avant et désigna une des deux chaises recouvertes de skaï noir.

— Assieds-toi, Léo !

— Oh ! oh ! l'heure est grave ! C'est une rencontre officielle, si je comprends bien.

— Mais, nom d'un chien, s'écria Marion, je suis ton chef de service et j'ai quand même le droit... !

Léo leva la main en signe de reddition.

— Excusez-moi, patron !

Il affectait un ton détaché, mais Marion le sentit tendu, mal dans sa peau.

C'est intenable, cette situation ! Qu'est-ce que ce sera le jour où je devrai lui passer un savon pour de bon, ou le sanctionner... ? Et cette façon épidermique qu'il a de prendre les choses !

Le malaise qui la persécutait depuis deux jours reprit de la vigueur. Il était urgent d'évacuer le stress et de dire à Léo... Elle s'aperçut qu'il attendait, raide sur sa chaise, les bras croisés dans une attitude quasi militaire, et, malgré la tension palpable entre eux, elle faillit pouffer de rire. Elle se lança :

— Tu aurais dû me dire que tu la connaissais personnellement.

— Qui ?

— Voyons, Léo ! Julie Rouvres, la serveuse...

Léo eut l'air sincèrement surpris.

— Qu'est-ce que c'est que cette fable ?

Attention, il commence à mentir.

Elle attendit sans rien dire, détaillant intensément le bleu de ses yeux qui virait au gris. Il fronça les sourcils.

— Pourquoi me regardes-tu comme ça ? J'ai l'impression que tu m'interroges ou je me trompe ?

— Léo, je t'ai posé une question précise.

— Tu n'as pas posé une question, tu as affirmé quelque chose. Une absurdité.

— Écoute, Léo, j'ai interrogé Johan Laplante pendant trois heures hier. C'est elle qui lui en avait parlé.

— Mais de quoi ? Marion, vraiment, je ne comprends rien à ce que tu racontes. Tu pourrais être claire ?

— Elle était amoureuse de toi.

Léo ouvrit grands les yeux et la bouche comme s'il cherchait de l'air.

— C'est ridicule, murmura-t-il enfin.

Puis son expression se modifia et, en observant Marion, il comprit enfin ce qu'impliquaient ses propos, les sous-entendus, les soupçons. Julie avait peut-être été assassinée... Il pâlit.

— Je t'en prie, Marion, dit-il d'une voix sourde, explique-toi !

Elle poussa un soupir venu de très loin et se mit à jouer avec un crayon qui traînait sur le bureau. Dehors, le jour n'arrivait pas à se lever et la pièce, planquée derrière ses vitres sales et ses grillages noirs de crasse, était plongée dans une pénombre glauque. Marion actionna d'un coup sec la tirette de la lampe de bureau. La lumière brutale fit ciller Léo.

— Johan Laplante est démarcheur pour une compagnie d'assurances. Il est absent plusieurs jours par semaine. Julie était donc souvent seule. C'était une fille sans histoires et surtout, c'est lui qui le dit, sans passion, genre « robinet d'eau tiède ». Leur vie commune s'annonçait calme et sereine, surtout que, toujours selon lui, elle n'était pas portée sur la bagatelle. Et comme il ne l'est pas beaucoup non plus... Or, depuis quelques semaines, il la trouvait différente, plus exaltée, plus lointaine avec lui. Il a fini par se poser des questions et par l'interroger. Elle lui a parlé de toi.

— De moi ? s'exclama Léo.

— De toi, oui. Et il a compris qu'elle était tombée amoureuse de toi.

— C'est insensé ! Marion, tu es sûre qu'il n'y a pas confusion ? Il a mal compris, elle a dû lui parler de Lavot, il la draguait, lui, je l'ai vu !

Marion secoua de nouveau la tête.

— Lavot drague toutes les filles... Mais Johan est formel. Il te connaît, il t'a vu à la pizzeria. Et puis excuse-moi, mais entre Lavot et toi la confusion n'est pas possible..

— OK, OK ! admettons ! Et alors ?

— Alors, rien, c'est à toi de me raconter le reste !

— Le reste ? Quel reste ?

— Tu es allé chez elle !

— Jamais de la vie !

— Tu n'es jamais allé chez elle ?

— Mais non, enfin, Marion ! D'où tiens-tu cette info bidon ? Qui a bien pu te dire une telle connerie ?

— Elle !

— Comprends pas.

— Julie. C'est elle qui l'a dit à Johan. Tu es allé chez elle, un soir. une semaine avant sa mort.

Léo tressaillit, décroisa les bras et posa les mains sur le rebord du bureau comme pour s'y cramponner. Un éclair, une illumination, traversa ses yeux clairs.

— Bon Dieu, ça y est ! J'ai compris. Je sais de quoi tu parles !

— Super ! Je t'écoute.

Marion s'était rejetée en arrière et, malgré son calme apparent, son cœur se mit à cogner comme un fou.

— C'était un soir, je sortais d'ici... Tiens, je peux même te dire qu'il était un peu plus de minuit et que je venais de finir de mettre en forme la procédure de la mort du vigile. Tu sais, celui du centre commercial de la Part-Dieu. Je n'avais pas mangé, j'avais faim et soif, j'ai eu l'idée d'aller jusque chez Gino Ponti avant de rentrer chez moi...

Dans ta piaule de rêve... C'est vrai qu'on ne se voyait pas encore tous les soirs à cette époque...

— En sortant de là, je tombe sur Julie qui attendait sur le trottoir. Il pleuvait des cordes, elle était trempée, crevée, en larmes. Je lui demande ce qu'elle fait là... Elle me dit qu'il y a une grève surprise des bus à cause de l'agression d'un conducteur et pas moyen de trouver un taxi. Elle poireautait depuis une demi-heure et elle était prête à partir à pied. Tu te rends compte, huit bornes jusqu'à Saint-Priest... Je l'ai ramenée chez elle.

— Et elle t'a invité à monter boire un verre.

— Oui, mais j'ai refusé. Je l'ai laissée en bas de chez elle.

— Et ?

— Et rien, dit Léo qui commençait à perdre son calme. Je ne suis pas monté. Je n'ai rien fait du tout, je suis rentré me coucher.

— Donc personne ne peut témoigner...

— Mais témoigner de quoi ? s'exclama Léo. J'ai raccompagné cette fille chez elle, tu aurais fait la même chose d'ailleurs, ce n'est quand même pas un crime.

— Tu as mis le gyro et le deux tons ?

— Quoi ?

— Pour la draguer. Lavot prétend que ça marche avec les filles.

— Je ne suis pas Lavot, fit Léo, glacial. Et je n'ai aucune raison de l'imiter. Je ne suis pas un dragueur.

— Je plaisantais. Ça s'est reproduit par la suite ?

— Non, Marion, je t'ai donné la raison. Merde, si j'avais su, elle les aurait faits à pied ces huit...

— Léo, le coupa Marion, est-ce que Julie t'a par la suite fait des avances, invité chez elle ?

— Non, pas une fois...

— Elle en avait envie. Selon Johan, tu lui plaisais.

— Je ne m'en suis pas rendu compte.

— Pourquoi tu ne m'as pas expliqué ça tout de suite, dès que tu as eu connaissance des circonstances de sa mort ?

— Mais je ne m'en suis pas souvenu. C'était un épisode banal qui n'avait à mes yeux aucune importance. J'aurais raccompagné un autre serveur, une autre serveuse, Gino et qui tu veux, si je les avais trouvés à sa place sur le trottoir. Je ne pouvais pas supposer qu'elle allait fantasmer sur moi. Tu es sûre de ça, d'ailleurs ? Tu ne crois pas que Johan est bêtement jaloux, qu'il s'est monté la tête ? C'est peut-être le chagrin qui lui travaille les neurones ! Tu sais, dans ces cas-là, on cherche des responsables partout et de préférence pas trop loin.

Marion passa une main sur ses yeux, pressa fortement ses globes oculaires entre le pouce et l'index pour chasser la migraine qui avait insidieusement pris le maquis dans ses tempes. Quand elle rouvrit les paupières, des milliers de lucioles dansaient entre Léo et elle.

— Elle a écrit ton prénom sur la lisse du pont, dit-elle enfin.

— Je te demande pardon ?

D'un geste las, Marion ouvrit la chemise bulle posée devant elle. Elle en sortit un cliché format 21 × 29,7 en noir en blanc. Des repères en rouge étaient matérialisés sous forme de flèches et indiquaient les dimensions réelles des signes photographiés et agrandis. Les trois lettres étaient parfaitement identifiables. Marion poussa le document devant Léo, qui le saisit avec un mélange d'avidité et de répulsion. Il l'examina et releva la tête. Il y avait de l'incompréhension et de l'incrédulité dans ses yeux. Marion laissa s'installer entre eux un silence épais. Une porte claqua dans le couloir, des pas s'éloignèrent, bruyants, incongrus.

— Qu'est-ce que tu dis de ça, Léo ?

— Je dis que je ne dois pas être le seul mec à m'appeler Léo dans une agglomération de deux millions d'habitants... Et d'abord, tu es sûre que c'est elle qui a écrit ?

Marion hésita. Lui révéler tout ce qu'elle savait pouvait lui faire perdre l'avantage. En même temps, elle n'imaginait pas jouer un autre jeu avec lui, quelles que soient les conséquences. Elle décida de mettre cartes sur table :

— Les tests de comparaison d'écriture sont positifs avec une marge d'erreur de dix pour cent. Tu connais la prudence des experts en matière de graphologie. Mais on a trouvé aussi sur les lieux un stylo publicitaire de la pizzeria qui a servi pour tracer les lettres. Je pense qu'il n'y a pas de doute quant au fait que c'est bien elle qui a « tagué » ton prénom sur le pont. Les autres questions sont : quand l'a-t-elle fait ? et de quel Léo s'agit-il ?

À la première je dirais que je n'en sais rien encore, ni même si le labo pourra le préciser. À la seconde, malgré ton objection, je ne crois pas que Julie ait pu connaître une foule d'hommes répondant au prénom de Léo qui n'est pas aussi courant que Michel, Gérard ou même Pierre, Paul, Jacques, ou Dieu sait quoi. Toutes ces petites réponses mises l'une au bout de l'autre me font dire que Julie en pinçait pour toi. Vraiment et sérieusement. Et que cette... passion pourrait avoir un lien avec son suicide ou... son homicide.

— Ce qui, dit Léo très lentement, t'amène à la question suivante : qu'est-ce que je faisais le soir de sa mort ?

Marion se leva et fit quelques pas jusqu'à la fenêtre. Les mains dans le dos, elle contempla un moment les toits hérissés d'antennes et le ciel gris bousculé par le vent.

Je ne peux pas lui demander ça. C'est impossible. Je ne peux pas penser qu'il aurait couché avec cette fille et qu'il aurait ensuite été dépassé par l'ampleur de ses sentiments à elle. Il ne peut pas être impliqué dans cette histoire. Dieu du ciel, fais un miracle. Fais qu'il me donne la bonne réponse...

Elle se rendit compte que Léo lui parlait et sa voix lui sembla toute proche. Elle sursauta quand ses mains se posèrent sur ses épaules, la forçant à faire demi-tour. Il plongea son regard bleu, si limpide de nouveau, dans ses yeux noirs.

— Je ne me souviens pas de ce que je faisais ce soir-là, mais, si tu le veux vraiment, je le retrouverai. En attendant, Marion, il faut que tu me croies sur parole : je te jure, sur la tête de Nina, que je t'ai dit tout ce qu'il y avait à dire. Il n'y a rien d'autre...

Par pitié, laissons Nina en dehors de nos violences...

Marion secoua ses boucles désordonnées. Elle ne demandait qu'à être convaincue, même si Léo n'avait, pour tout argument, que les protestations énergiques de son amour pour elle et Nina, brandi comme un bouclier. Il se rapprocha encore, la prit dans ses bras avec une retenue timide comme s'il craignait qu'elle ne le repousse ou ne le renvoie chez lui, dans sa piaule de rêve.

Il prit un ton solennel, la voix cassée par une émotion à l'évidence sincère :

— Marion, tu es la femme que j'aime et tu es aussi mon chef de service. Je n'ai envie de mentir ni à l'une ni à l'autre. J'aime la femme que tu es et je te respecte comme patron. Je ne sais pas ce qui s'est passé dans la tête de cette malheureuse fille, mais...

— Je te crois, Léo. Moi aussi je t'aime et je n'envisage pas que tu puisses me mentir sur un sujet aussi grave. Je ne te demande pas un compte rendu de tout ce que tu fais, mais évite ce genre d'omission dorénavant. Chut, fit-elle comme il ouvrait la bouche pour protester, c'est bon, je te crois, je te l'ai dit. Pour l'enquête, il faudra peut-être

que tu répondes à ces questions par écrit. Johan est susceptible de parler de toi au juge et les photos du pont avec ton prénom vont être versées au dossier.

— Je comprends, souffla Léo dont le visage s'était assombri. Ça me désole, mais je comprends...

— J'expliquerai la situation au juge, ne t'inquiète pas...

Il se détacha d'elle lentement et elle le regarda se diriger vers la porte, l'entendit lui dire « à ce soir ». Elle reprit la contemplation des antennes et des toits, des questions plein la tête. Bien sûr qu'elle croyait Léo, même si elle ne le connaissait pas encore assez pour déterminer s'il disait ou non la vérité.

On ne connaît jamais les gens, même après trente ou quarante ans de vie commune. Alors, deux jours, c'est un peu court...

Bien sûr qu'elle croyait en son amour et qu'elle l'aimait assez pour lui faire confiance.

Tu fais confiance, t'es marron ! Qui disait ça, déjà ? Martin, mon premier patron ! Il en connaissait un bout, lui, sur la confiance, surtout en amour, avec sa femme et sa demi-douzaine de maîtresses toutes plus folles les unes que les autres.

Elle rangea ses sentiments et ses doutes dans un tiroir secret, calfeutré, tendre et doux, et revint à sa table de travail.

Amour ou pas, confiance ou pas, il restait une certitude : Julie Rouvres avait eu un échange sexuel avec un inconnu et, tout de suite après, elle s'était jetée sous un camion.

Marion se dit en observant Diane Menu qu'en matière de patronymes les facéties de l'état civil étaient inépuisables. La femme n'avait pas plus de trente ans, elle était quasiment obèse et d'une laideur à faire peur.

Diane Menu avait répondu à l'appel de Marion avec empressement et à présent elle était assise face à elle, ses jambes épaisses croisées en une posture presque grotesque. Marion avait toujours été fascinée par le spectacle des grosses personnes, et, comme si son amplitude ne suffisait pas à la faire remarquer, celle-ci s'était affublée d'une jupe trop courte et d'un débardeur rouge qui la boudinait afin que nul n'ignore qu'elle aimait jusqu'à la déraison le chocolat et les gâteaux à la crème. La jeune femme se taisait, en proie à une surprenante hésitation.

Marion s'impatiente :

— Je vous écoute, mademoiselle.

La jeune femme tritura l'anse de son sac de cuir brun posé sur ses genoux. Ses doigts potelés étaient couverts de bagues et Marion se demanda si c'était pour les dissimuler ou pour essayer d'en faire oublier la disgrâce. Un peu comme on planquerait derrière un parfum de luxe un corps mal lavé.

— J'ai pris une initiative, l'avertit Diane Menu avec une grimace. À l'insu de mon amie. Je ne souhaite pas qu'elle sache que je vous ai appelée. Si elle l'apprend...

— Je dirai que c'est moi qui vous ai convoquée, assura Marion pour apaiser chez la fille un remords qu'elle ne s'expliquait pas encore tout à fait. Suite à un renseignement anonyme, on a l'habitude de ces petits arrangements.

Diane Menu sourit, un peu crispée malgré les encouragements de Marion.

Celle-ci posa un coude sur son bureau encombré et son menton sur la paume de sa main en s'efforçant de garder l'air le plus neutre qui fût.

— C'est quand vous voulez, mademoiselle Menu !

— Voilà. Il s'agit de mon amie, Carole Véron. Elle a été... violée, enfin, d'une certaine manière, il y a un mois. Elle ne veut pas déposer

plainte, bien que j'aie insisté et tout fait pour la convaincre.

— Et vous pensez que c'est votre devoir de le faire à sa place.

Diane Menu approuva de la tête avec une lueur de satisfaction malsaine dans ses petits yeux.

— Vous vous rendez compte si elle était enceinte ou... pire. Elle ne veut même pas faire le test HIV. Moi, à sa place...

Oui, mais tu n'es pas à sa place...

— Qu'est-ce qui vous a décidée à venir ? On m'a parlé d'un article de presse...

— Oui, approuva Diane Menu d'un vigoureux coup de tête. Elle ouvrit son sac et en sortit un exemplaire du *Progrès* de Lyon plié à la page 8 et qui relatait le « suicide » de Julie Rouvres. Elle le tendit à Marion.

— La fin...

Marion lut à haute voix :

— « L'enquête a été confiée au groupe criminel de la PJ... »

— Non, juste avant...

Dans sa relation de l'affaire, le journaliste avait été d'une précision d'orfèvre, preuve qu'il était bien renseigné. Comme Marion ne l'avait pas reçu en personne, seuls le légiste ou le procureur avaient pu indiquer que Julie avait été sexuellement abusée avant son décès et que du sperme recouvrait jusqu'à son visage. La bouche sèche, elle interrogea du regard Diane Menu qui, d'une mimique éloquente, confirma que c'était bien de cela qu'elle voulait parler.

Une bonne minute s'écoula avant que Marion se décidât à reprendre la parole. Diane Menu avait parlé et répondu à ses questions pendant une heure, et elle arborait l'air inquiet de quelqu'un qui se demande s'il a bien fait de venir et se dit que mettre les pieds dans un commissariat, même de son plein gré, représente parfois un risque majeur dont on devrait tenir compte avant de s'y aventurer.

— Je peux partir maintenant ? demanda-t-elle, soudain pressée.

Marion, perdue dans ses pensées, la fixa comme si elle la découvrait.

— Où est votre amie ?

— Ah non ! se récria la grosse fille. Vous m'aviez promis...

Marion se leva brusquement, les oreilles bourdonnantes. Elle ferma les yeux pour combattre le vertige qui menaçait de faire remonter le sol à son visage.

— Je n'ai rien promis, dit-elle froidement. Et c'est vous qui êtes venue me voir.

Diane Menu se leva à son tour. Sa jupe s'était relevée et, dans l'émotion, elle ne songea pas à tirer dessus, laissant apparaître des jarretelles noires qui tranchaient sur le haut dénudé de ses cuisses

énormes et pâles. Elle se saisit de son sac et se dirigea vers la porte, outrée.

Marion la retint en lui barrant le passage :

— Je suis désolée, dit-elle d'une voix calme. Vous êtes venue témoigner de votre plein gré, à l'insu de votre amie qui ne semble pas accorder à ce qui lui est arrivé la même importance que vous. Mais, qu'elle le veuille ou non, il s'agit d'une affaire criminelle. Vous m'avez donné aujourd'hui des détails qui pourraient m'aider à identifier l'auteur de faits s'apparentant à des actes de même nature commis sur d'autres personnes. Savez-vous ce que cela signifie ?

Diane Menu haussa les épaules.

— Bien sûr que je le sais... *Il* est encore dans la nature.

— Exactement, approuva Marion. Il peut récidiver, ce soir, demain. Et moi, tant qu'il sera dans la nature, je ne peux pas laisser tomber.

— Mais ce n'est pas la peine d'aller voir Carole, elle m'a tout raconté et...

— Vous croyez qu'elle vous a tout dit... Mais les éléments que vous m'avez donnés sont trop graves pour que je fasse l'économie d'une vérification auprès d'elle. Et c'est elle qui doit porter plainte, le cas échéant.

La grosse fille sembla se perdre dans un fatras de réflexions qui imprimèrent des rides sévères autour de sa bouche, minuscule virgule rouge au milieu de son visage lunaire.

— Pas chez elle, alors ! murmura-t-elle enfin. À cause de ses parents. Ils ne sont au courant de rien.

Le petit caniche blond se dressa sur ses pattes arrière et se mit en devoir de lécher avec application le visage de Marion qui recula, s'éloignant de la table de soins autour de laquelle s'affairait Carole Véron, vêtue d'une blouse bleu ciel, ses cheveux auburn coupés au carré surmontés d'un bibi du même bleu ridicule. Marion se surprit à la détailler. Elle la trouva vraiment jolie avec son nez délicat, son teint hâlé et ses yeux clairs, sa taille mince et ses jambes fines, et aussi ses gestes aisés quand elle manipulait le caniche avec une douceur assurée, sa façon très posée de s'exprimer. À son corps défendant, Marion l'imagina dans le parking de son immeuble, son joli corps ployé sous un homme qui lui donnait du plaisir. Une bouffée de chaleur embrasa son cou et jusqu'à la racine de ses cheveux et un sentiment curieux l'envahit, mélange de dégoût et de fascination.

— Topaze, reste tranquille ! intima Carole au petit chien que la présence de Marion perturbait et qui se tordait le cou pour l'apercevoir. Sinon, je vais te faire mal.

Le regard de la jeune fille glissa jusqu'à Marion qui avait reflué vers la porte de la cabine de soins dont l'équipement, la propreté et l'élégance auraient fait blêmir de jalousie l'institut de beauté le plus performant. Carole Véron était pâle en dépit de l'éclairage avantageux, ses traits tirés et son air fermé, de mauvais augure.

— Si vous avez quelque chose à me dire, il va falloir faire vite, la patronne interdit qu'on nous dérange pendant les heures de travail, dit-elle d'un ton rogue.

— Vous n'avez pas droit à une pause... ? On pourrait aller ailleurs.

— On a bien trop à faire...

Marion avança d'un pas en faisant en sorte de rester hors du champ de vision de Topaze sur lequel Carole entamait une délicate opération de manucure : taille des ongles, limage, vernissage.

— J'ignorais qu'on pouvait faire tout ça à un chien, murmura-t-elle pour essayer de déridier la jeune Carole.

Celle-ci poussa un soupir excédé, que Marion interpréta comme une mise en demeure d'en arriver au fait. Elle s'appliqua à garder une attitude décontractée, mais, au fond d'elle, ses tripes nouées lui

faisaient un mal de chien.

— Je voudrais que vous essayiez de décrire votre... agresseur.

La manucure pour toutous de luxe interrompit son geste sans relever la tête, la respiration bloquée. Elle souffla :

— De quoi parlez-vous ?

— Voyons, mademoiselle Véron, vous pouvez vous confier à moi, je suis au courant...

Carole se dressa, une lueur de colère véhémence dans le regard.

— *Elle* est venue vous voir, hein ! Cette grosse peste de Diane... Seigneur, si j'avais su ! Mais qu'est-ce qui m'a pris de lui faire des confidences !

— En effet, c'est à moi, enfin à la police, que vous auriez dû vous confesser. On n'en serait pas là aujourd'hui.

— C'est mon problème...

— Il a peut-être fait d'autres victimes depuis, dit Marion sans élever le ton. Vous n'avez pas lu les journaux ?

Carole Véron fit non de la tête en se saisissant de petits ciseaux à bout rond avec lesquels elle se mit à tailler les poils des pattes de Topaze à petits coups secs et nerveux.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que c'est... le même ? fit-elle après un temps de silence.

Marion balaya l'air de la main.

— Des indices et des témoins.

Carole releva la tête, respira profondément, l'air pathétique. Puis elle se décida très vite :

— Je vois... Mais puisque Diane vous a parlé, vous savez tout : je ne l'ai pas vu arriver ni repartir et il est resté dans mon dos tout le temps. C'est tout. Y a rien d'autre à dire ni à décrire. Je ne veux plus y penser, moi, je n'y pense plus...

Elle ment... Elle ne pense qu'à ça... elle ne peut penser qu'à ça...

— Bien, bien, la calma Marion, alors on va faire autrement.

Marion se tut. Elle fixait la nuque de Carole comme si elle avait pu, par la seule force de son regard, lui faire comprendre ce qu'elle voulait. Carole tourna légèrement la tête sans cesser de s'activer sur les pattes de Topaze, en attente de la suite.

— Vous allez me raconter tout, depuis le début.

— N'y comptez pas ! J'ai déjà fait ça une fois, si j'avais su...

— Dans les moindres détails, insista Marion à voix contenue. Et si vous refusez, je vous ferai poursuivre pour refus de témoigner et entrave à l'action de la justice, voire même non-assistance à personne en danger et mise en danger de la vie d'autrui !

— Qu'est-ce que vous racontez ? murmura Carole Véron en laissant tomber sa pince.

— Je vous ai dit qu'il y a eu d'autres victimes. Si vous refusez de

témoigner, d'autres suivront. C'est ce que vous voulez ?

Carole s'agrippa au rebord de la table, serrant avec force ses paupières et Topaze en profita pour glisser au sol et se jeter sur Marion avec des petits couinements ravis. Elle le repoussa.

— Et tenez ce chien, par pitié !

Carole Véron reprit en main l'animal et en quelques caresses le fit tenir tranquille.

Puis d'une voix sourde, à peine audible, elle raconta son aventure. Un mois plus tôt, par une belle soirée de printemps, elle venait de quitter son travail et rentrait chez ses parents à bord de sa voiture. Dans le parking, au moment où elle fermait la portière à clef, un homme avait surgi derrière elle. Après l'avoir caressée sur les seins, le cou, le ventre, il avait soulevé sa jupe et...

Elle s'interrompit, les larmes aux yeux.

— Continuez ! l'encouragea Marion avec douceur. Je vais vous aider. Vous avez dit à Diane que vous y aviez pris du plaisir. C'est exact ?

Carole baissa la tête sans cesser de caresser Topaze, à gestes mécaniques.

— J'ai honte... Depuis je n'ai pas... enfin, je n'ai plus...

— Vous n'avez plus fait l'amour ? Je comprends. Mais c'est la suite que je veux entendre.

— La suite ? Quelle suite ? Il a fait ce qu'il voulait et il est parti...

— Non, non, mademoiselle Véron. Souvenez-vous mieux !

Elle regarda sa montre.

— On a déjà perdu beaucoup de temps. Un mois, vous vous rendez compte ? Je vais vous aider encore. L'homme a fait l'amour avec vous, il vous a fait jouir et lui aussi. Ensuite, il a passé sa main entre vos cuisses et vous a barbouillé le visage avec son sperme. C'est bien ça ?

— Arrêtez ! s'écria Carole Véron, livide, les mains collées sur les oreilles. Arrêtez ! Je ne veux plus entendre ça. Vous êtes ignoble !

— Je vous demande pardon, souffla Marion. Mais il faut en finir. Je veux des détails. Ses mains ?

Carole la fixa, incertaine de ce qu'elle devait dire.

« Comment décrire ses mains ? semblait-elle se demander. Comment raconter à cette femme flic des mains fines et fortes à la fois, savantes et douces, expertes, précises, électriques, magnifiques ? »

— J'ai aperçu sa main, dit-elle au bord des larmes, quand il a... quand il m'a... (Elle déglutit avec effort.) Il avait des ongles courts, des doigts au bout arrondi. En manucure, on les appelle en spatule. Pas de bague, mais j'ai senti le contact d'un bracelet de montre, froid, sûrement en métal, c'est tout.

Des pas se firent entendre dans le couloir. La porte fut entrebâillée et une voix de femme autoritaire demanda à Carole où elle en était. La jeune femme remit fébrilement sur ses pattes le caniche couleur de miel qui avait fini par s'endormir en attendant le bon vouloir de sa manucure.

— J'ai presque terminé, s'empressa Carole, tandis que la femme — la patronne des lieux selon toute vraisemblance —, couverte de bijoux de pacotille et maquillée comme la reine de Saba, jetait un œil assassin à Marion.

— Vous devriez la laisser travailler, reprocha-t-elle.

— J'ai bientôt fini, dit Marion qui, sitôt la porte refermée, reprit son interrogatoire. Vous vous souvenez d'une odeur ?

— Qu'est-ce qu'on peut sentir dans un parking ? À part l'essence, l'huile de vidange...

— Bon. Parlez-moi de sa voix.

— Sa voix ?

De nouveau celle de Carole flanchait. Elle posa sur Marion un regard vacillant, arrêtant net le va-et-vient du pinceau avec lequel elle enduisait de vernis les griffes du caniche.

— Il vous a parlé, affirma Marion dont le cœur se mit à battre plus vite.

Elle jouait un coup de poker, une martingale incertaine. Diane Menu avait signalé comme une éventualité le fait que l'homme du parking avait pu parler à son amie pendant leur échange sexuel. Mais elle n'en était pas vraiment sûre, car elle, ce qui l'avait marquée, c'était que son amie avait pris son pied et le coup du sperme sur la figure...

— Il vous a parlé, répéta Marion en s'approchant très près pour la forcer à soutenir son regard.

Carole cessa de lutter. Elle s'effondra sur un tabouret recouvert de tissu-éponge immaculé et laissa les larmes couler de ses jolis yeux.

— Oui, il m'a parlé, dit-elle comme on expire. Il n'a pas arrêté de me parler. Tout le temps que...

— Qu'est-ce qu'il disait ?

— Il... il chuchotait, puis il parlait fort. Il voulait que je lui dise : « je t'aime » ...

— C'est-à-dire ? Répétez exactement ce qu'il disait...

Carole ferma les yeux.

— Il disait : « Dis-moi « je t'aime », dis « je t'aime », n'arrête pas, dis-le, dis-le... »

— Et vous l'avez fait ?

— Au début, non ! Après, oui... Parce que c'était... Enfin, je ne sais comment vous dire. C'était...

— Excitant ?

Carole Véron approuva de la tête, à la torture.

— Et puis ?

— Son nom.

— Quoi, son nom ?

— Il voulait que je dise son nom.

Marion crut que l'air allait lui manquer. Elle éprouva un vertige à l'idée qu'à cause du silence de cette gamine d'autres filles avaient subi la même chose, qu'une d'entre elles au moins en était morte.

— Son nom, émit-elle sans brusquerie de peur de casser ce moment fragile où tout devient facile. Quel était son nom ?

Le pot prévu par Marion eut lieu à dix-huit heures dans la salle des archives. Comme elle n'avait pas l'air dans son assiette et qu'elle gardait un silence têtue, tous les hommes conviés se demandèrent bien en quel honneur ces réjouissances étaient organisées. Deux jeunes femmes fraîchement affectées dans le service se tenaient un peu à l'écart. La période de latence, disait Marion, celle au cours de laquelle les mâles évaluent leurs proies. Ensuite viendrait la période de cour, les éliminations successives de ceux qui n'avaient aucune chance a priori, puis des autres qui renonceraient d'eux-mêmes. Peut-être pour la plus jolie, un rush final entre deux ou trois prétendants. La suite était sans surprise : aventure, rupture, jalousie, bagarre. Puis nouvelle aventure, le cycle était connu. En tout cas, la présence des filles émaillait l'air d'un parfum nouveau. Les hommes se tenaient plus droits, leurs yeux brillaient, leurs voix se faisaient plus aiguës. Le docteur Marsal aurait prétendu que ce n'était qu'une histoire de chimie et d'hormones. Les mâles sentaient les phéromones femelles à distance et vice versa. Les comportements orientés vers la reproduction instinctive de l'espèce se modifiaient dès que le paysage sexué devenait hétérogène. Lors de son arrivée à la tête du groupe, Marion avait ressenti les effets de sa présence sur les hommes, puis, doucement, les choses étaient rentrées dans l'ordre. Jusqu'à l'arrivée de Léo Lunis qui était, se souvint-elle avec humeur, la raison de cette réunion amicale.

Il fallait qu'elle leur parle de lui, d'eux, de leur vie commune et de ce qui pourrait en découler. À présent qu'elle se trouvait au pied du mur, elle mesurait pleinement la difficulté de l'exercice. Il n'avait déjà pas été facile de raconter sa vie personnelle à Paul Quercy, le directeur de la PJ, qui, en homme affable mais plein de bon sens, avait modérément goûté la nouvelle. Il pressentait des difficultés que Marion refusait d'aborder, suggérait avec insistance des décisions qu'elle ne voulait pas prendre encore. Elle songea à l'exécrable journée qu'elle venait de passer, à son entrevue avec Carole Véron et à la nouvelle confrontation qui se préparait avec Léo, et elle n'eut tout à coup pas la force d'affronter ses hommes et leurs sourires sarcastiques qui indiqueraient, mieux que de longs discours, leur réprobation. On

ne mélange pas les chefs et les exécutants, surtout quand c'est la femme qui est le chef. Dans ce sens-là, expliquait le prof de Saint-Cyr-au-Mont-d'Or, les chances de réussite d'un couple sont encore plus infimes. Le mâle reste le mâle, et, dans une relation où les rôles s'inversent constamment entre le jour et la nuit, c'est soit l'autorité du chef qui est mise en péril, soit la domination naturelle du mâle dans le rapport sexuel qui ne peut s'exprimer. Une catastrophe dans tous les cas et un risque à ne jamais prendre.

Sombre et tendue, elle expliqua en quelques mots qu'elle avait voulu fêter ses trois ans de présence à la tête du groupe criminel de la PJ. Elle manquait tellement de conviction que personne ne la crut. Finalement, comme elle affectionnait ces petites sauteries improvisées et n'avait nul besoin de prétexte pour en déclencher une, ils se contentèrent de boire sans en demander davantage. Léo, dans son coin, ne desserrait pas les dents, préoccupé par le visage fermé de Marion et son air de nouveau à l'envers. Malgré les efforts des uns et des autres pour le déridier, il restait sourd à tout, y compris aux plaisanteries grasses de Lavot qui avait troqué son jean-blouson de cuir contre un costume gris anthracite plutôt seyant mais tellement inhabituel qu'ainsi il paraissait déguisé. Son accoutrement lui attirait les remarques de l'assistance et notamment celle des deux nouvelles auxquelles il faisait, l'air de rien, un numéro pas inédit. Talon, sérieux comme un évêque, lui demanda s'il se rendait à une noce en Normandie, région d'où Lavot était originaire.

— J'ai rancard avec une « dame », rétorqua celui-ci en rougissant. Un truc qui peut pas t'arriver.

Talon avala sa salive avec un regard rapide sur ses collègues les plus proches. Son attirance pour les garçons était jusque-là restée discrète. Il le voulait ainsi et Marion avait veillé à la protection de ce petit secret que seul Lavot connaissait pour l'avoir deviné un jour où Talon avait craqué. Mais tous étaient occupés à refaire le monde et la police, et il en fut soulagé. Lavot eut droit à un regard lourd de rancœur.

— Ça doit être une personnalité pour que tu sortes le costume..., dit Talon avec effort. Et ton artillerie, ne me dis pas que tu l'as laissée à l'armurerie ?

— Jamais, c'est les trois quarts de la séduction ! À peine elles ont vu le calibre, les pinces et la brème, elles tombent en pâmoison.

— Ta femme aussi ?

Le visage de Lavot s'empourpra de nouveau. Il s'imposa un temps de silence pour digérer l'allusion à la vie conjugale avec laquelle il avait renoué quelques mois plus tôt, juste après le retour inattendu de son épouse, Mathilde, flanquée de deux bébés adoptés au Venezuela.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? grinça-t-il entre ses dents.

Talon le fixa, heureux de son effet.

— Je disais ça comme ça...

— Ouais, ben, change de disque. Elle m'énerve !

— Qui ? Ta femme ?

Lavot lui coula un regard hargneux.

— Lâche-moi avec ma femme. Je parle de Marion... Pourquoi elle fait ça ?

— Fait quoi ?

— Ce pince-fesses !

Talon désigna le grand Léo d'un coup de menton méprisant.

— C'est pour lui.

— Je pige pas.

— Arrête de faire semblant d'être obtus. Ils vivent ensemble depuis deux jours et il se la fait depuis six mois.

— Tu parles d'un scoop. Tout le monde le sait. Ça mérite pas une sauterie, à moins qu'elle ait du fric à perdre.

— Je ne trouve pas ça très sain, réprouva Talon. On ne mélange pas le boulot et le privé.

— T'es qualifié pour faire la morale au patron, toi ? Ou bien t'es jaloux ?

Talon haussa les épaules.

— Je trouve qu'elle a perdu à son contact. Elle n'a plus la même pêche. Elle refuse des affaires de notre compétence, elle est obsédée par des faits secondaires.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, observa Marion qui faisait des efforts visibles pour paraître enjouée, tandis que Léo Lunis, plus impénétrable que jamais, boudait dans son coin.

— Et si tu veux mon avis, ajouta-t-il d'un air presque satisfait, il y a déjà de l'eau dans le gaz.

Marion n'eut pas le courage d'affronter un tête-à-tête chez elle avec Léo. Elle dut aussi faire un violent travail mental pour ne pas l'envoyer séance tenante au diable, le temps de réfléchir posément à la nouvelle donne de l'après-midi. Elle finit par lui proposer du bout des lèvres un dîner au restaurant après avoir pris congé du reste de l'équipe qui allait continuer la soirée ailleurs. Il lui arrivait de suivre le mouvement et même de finir la nuit en boîte, mais ce soir n'était pas un soir où elle avait la tête à la fête. Du reste, elle n'avait pas faim non plus.

Je dois lui parler. Je dois lui parler absolument...

Mais sa gorge serrée la brûlait, comme abrasée par du papier de verre.

Ils se dirigèrent en silence vers le garage de la PJ déserté à cette heure et Léo proposa de n'utiliser qu'une voiture, pour une fois.

— On va prendre les deux, dit-elle sèchement. Je te suis.

Il lui lança un regard inquiet.

— Comme tu veux.

Il commença à s'éloigner, la démarche raide. Elle le héla :

— Eh, mais ne le prends pas mal...

Il fit un geste désabusé.

— Ça va ! N'insiste pas... De toute façon, je vais aller planquer sur cette connerie de braquage bidon, ce sera mieux pour tout le monde...

— Je t'en prie, Léo, murmura Marion, ce soir, tu pourrais laisser Lavot se débrouiller.

Léo effectua un demi-tour brusque et revint sur ses pas, se planta devant Marion qui n'avait pas bougé, les clefs de sa Peugeot à la main. Son regard bleu intense fouilla celui de la jeune femme.

— Il faudrait savoir... Je n'ai pas l'impression que tu as vraiment envie de passer cette soirée avec moi. Je me trompe ?

Elle secoua lentement ses boucles, l'estomac sur les lèvres.

Je dois lui dire ce que j'ai sur le cœur, comme ce matin. Mais, bon sang, je ne peux pas...

— Alors, tu m'expliques à quoi on joue ?

Léo avait légèrement élevé la voix. Son expression se fit plus aigüe à travers ses cils, comme un trait d'acier. Marion frémit.

— Je t'écoute ! s'impatiente Léo.

Marion lui sourit avec effort, décontenancée, perdue. Son visage s'ombrait de cernes mauve pâle, et ses lèvres d'habitude plus promptes à l'ironie paraissaient soudées. Il fit quelques pas, ils se retrouvèrent de part et d'autre du véhicule. À un niveau inférieur du parking, une voiture démarra en faisant gémir ses pneus. Léo prit appui des deux mains sur le capot et inclina la tête en contemplant Marion.

— Qu'est-ce que tu veux me dire ? Tu as peur d'avoir fait une bêtise en décidant de vivre avec moi ? Tu n'es plus sûre de toi ? C'est pour cette raison que tu n'as rien dit ce soir ?

Marion restait convaincue au fond d'elle-même que vivre avec quelqu'un, surtout quelqu'un comme Léo, représentait un exercice hautement acrobatique avec un risque important de chute en cours de route, mais elle se garda bien de le lui dire.

— Ce pot était une bêtise, dit-elle en évitant de le regarder. Tu as fait une tête d'enterrement toute la soirée. Et moi je me suis demandé ce que je fichais là.

— C'était *ton* idée...

— C'est toi qui me l'as suggérée. Tu voulais une annonce officielle.

Elle aussi avait haussé le ton, et leurs voix résonnaient à présent dans le garage silencieux.

Ça y est, on se dispute. Trois jours de vie commune, ça n'a pas traîné.

— Toi, tu préfères les faux-semblants, les mensonges, l'hypocrisie !

Marion ouvrit la bouche pour attraper un peu d'air, incrédule.

— Et c'est toi qui me dis ça ! T'es sacrément gonflé !

Léo contourna la voiture et d'un bond fut sur elle, à la toucher.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? J'en ai assez de tes insinuations ! Explique-toi, Marion !

Une porte grinça pas très loin d'eux et des pas se firent entendre.

— Le lieu est mal choisi, lança-t-elle entre ses dents. On ne peut pas parler ici.

— Ah non ? C'est au restaurant que tu comptais le faire ? Genre soirée d'adieu ?

Le visage de Léo était très près du sien et elle sentait son souffle s'accélérer. Il la saisit par le bras.

— Reconnais que tu regrettes ta précipitation. Que tu as surestimé tes sentiments. Que...

— Si on se trompe, on peut toujours faire marche arrière.

Elle avait choisi le défi, la provocation. Il sursauta et retira sa main comme si elle lui avait envoyé un courant à haute tension.

À trois mètres d'eux, dans l'allée centrale, un gardien de la paix du poste de police, un gros sac à la main, s'était arrêté, attiré par la discussion.

— Ah, c'est vous, patron ? fit-il en reconnaissant Marion. Tout va bien ?

— Casse-toi ! s'écria Léo en se retournant vivement. T'entends, connard ? Casse-toi !

Le gardien demeura figé. Léo s'en approcha, menaçant.

— Ça suffit ! s'écria Marion. C'est bon, Mignard, laissez-nous.

Le gardien obéit à contrecœur en lançant à Léo un regard plein de rancune. Celui-ci, sans un mot, sans un coup d'œil à Marion, se dirigea à grandes enjambées vers sa Renault blanche. Il ouvrit la portière à gestes énervés, s'installa au volant et démarra en faisant hurler le revêtement de sol. Marion grimaça, les mains sur les oreilles.

Elle quitta à son tour le garage une minute plus tard, au bord des larmes. Inquiet, le gardien Mignard la suivit des yeux, immobile, son sac à ses pieds.

Quand elle arriva chez elle, la maison était vide et elle n'en fut pas surprise. Le répondeur téléphonique clignotait, elle se précipita, pensant y trouver quelques mots de regret laissés par Léo. Sans y croire vraiment, elle déclencha l'écoute. Le premier message était de Nina qui disait « s'éclater chez sa mamy », suivi d'une intervention de Lisette, la grand-mère à la voix aussi triste que le regard. Pourtant, dans les deux phrases rassurantes qu'elle avait laissées dans l'appareil, Marion décela une pointe de bonheur. Elle en fut attendrie, un peu jalouse aussi, comme si la vieille dame lui volait quelque chose.

Après celui de Nina, il y avait douze appels raccrochés. Consternée, Marion rembobina la bande pour la réécouter, convaincue d'avoir fait une fausse manœuvre. Mais il n'y avait pas d'erreur possible, quelqu'un avait appelé douze fois sans rien dire. Ce ne pouvait être qu'une blague ou la réaction d'un correspondant insistant et irrémédiablement allergique aux répondeurs... Ou bien son tourmenteur avait recommencé...

Assise par terre à côté de l'appareil muet, sous la lumière crue de l'ampoule encore nue au bout de son fil, elle trouva subitement la maison trop silencieuse, presque hostile.

La sonnerie du téléphone la fit sauter en l'air. Elle s'empara du combiné, persuadée que Léo l'appelait enfin et qu'il était là, au coin de la rue, dans une cabine.

— Allô, dit-elle, pleine d'espoir.

À l'autre bout, un fond sonore de moteurs pressés qu'elle reconnut sans peine l'accueillit sur lequel se superposa aussitôt une respiration de locomotive emballée. Un souffle issu d'un gouffre sans fond s'accéléra pour s'amplifier sur un mode que Marion ne connaissait que trop. Pétrifiée par ces halètements, incapable de prononcer un mot ou de raccrocher, les doigts blancs à force de serrer le plastique gris, elle fut presque surprise par une espèce de râle surgi du fond de la nuit de mai. Après un bref silence, l'homme haleta : « Léo, Léo ! » d'une voix tendue, douloureuse. Puis la communication fut coupée.

Stupide, Marion, contempla le combiné où la sonnerie « occupé » avait remplacé les gémissements d'un inconnu.

— Si c'est une blague, je la trouve infecte, s'insurgea-t-elle à voix haute. Mais qui est ce frappé ? Lavot ? Talon ?

Elle se souvint de l'air ironique de Lavot quand il lui avait dit au revoir, après le pot, et de l'air contrarié de Talon qu'à son avis l'état déliquescents de sa grand-mère n'expliquait pas à lui tout seul. Ces deux-là n'étaient-ils pas affreusement jaloux de sa liaison avec Léo ? Et pourquoi pas Léo lui-même ? Pour l'embêter, la narguer, la provoquer à son tour. Et s'il était ce violeur qu'elle cherchait, un malade qui commençait tout juste à se révéler et qui s'en prenait aux filles qu'il rencontrait dans son environnement quotidien ? Julie Rouvres, qui le servait au restaurant, Carole Véron, qu'il avait pu croiser dans le parking de son immeuble ? Et pourquoi pas elle, Marion, demain ? Et Nina ? Des picotements d'angoisse envahirent le dessus de ses mains tandis que son rythme cardiaque s'excitait de nouveau.

Garde ton calme, voyons !

Les mains enserrant son front brûlant, elle s'exhorta à réfléchir posément et, au cours de cet exercice, se rendit compte qu'elle ne savait presque rien de Léo en dehors des quelques maigres éléments de sa vie qu'il avait bien voulu lui livrer.

Je ne connais ni sa famille ni son passé, d'ailleurs il n'en parle jamais. Et je n'ai même pas regardé son dossier.

La connaissance superficielle qu'elle avait de Léo et la confiance excessive dont elle l'avait crédité d'emblée la stupéfièrent. La petite litanie de son premier patron, Martin, sur la confiance scandée de nouveau ses réflexions.

Si je me suis trompée sur lui, je suis vraiment un mauvais flic... Nom d'un chien, il faut que je trouve ce qui cloche...

Elle remonta quelques mois en arrière pour revivre sa première rencontre avec Léo, débusquer un indice, le « bug » qui était peut-être en train de lézarder son histoire d'amour. Et ce flash-back, elle en prit tout à coup conscience, elle l'avait jusqu'alors refusé, sûre qu'elle était d'y découvrir mille raisons de renoncer à lui.

Les yeux clos, elle se transporta le soir du dernier Noël, alors qu'elle terminait la permanence, puisqu'il faut bien des volontaires aussi pour ces jours où les autres s'amuse et font la fête. Ou font semblant. Il était plus de vingt heures et elle allait rentrer chez elle, après une journée remplie de ces menus riens qui meublent le quotidien des flics : un clochard trouvé mort dans un squat, percé de plusieurs coups de couteau, une femme battue par son mari qui lui avait fracassé le crâne avant de l'enfermer dans un placard, des enfants gravement blessés par une panoplie de chimiste reçue en cadeau, sans compter les accidents dus à l'ivresse, à la neige, au brouillard. L'arrivée de Nina dans son univers se faisait attendre et, dans son studio sous les toits, elle allait retrouver son intimité

solitaire, grignoter un ou deux chocolats en regardant une cassette vidéo sans certitude de trouver le sommeil avant le milieu de la nuit. Elle en venait à espérer qu'une affaire l'obligerait à ressortir pour oublier que les soirs de fête en tête à tête avec soi-même c'est toujours mieux quand on les a derrière soi. Afin de reculer le moment redouté, Marion avait décidé de s'arrêter prendre un verre au Cintra et bavarder un moment avec Julio. Elle avait justement une photo à lui montrer, un voyou recherché susceptible de passer par son bar pour y trouver un contact ou une planque. Elle était montée jusqu'à l'étage de son groupe récupérer le document et respirer en passant l'odeur de son bureau capharnaüm. Le couloir du quatrième était plongé dans l'obscurité et Marion avait violemment sursauté lorsqu'en éclairant elle avait découvert un homme assis sur le banc des détenus, les coudes sur les genoux, la tête entre les mains, à moitié endormi, pas rasé, pas frais, sûrement ivre et, pour tout dire, presque loqueteux. Spontanément, elle avait pensé à un gardé à vue oublié là par un de ses gars ou bien à un SDF qui aurait réussi à s'introduire dans les locaux de la PJ pour se mettre au chaud.

En réponse à ses questions, l'homme s'était contenté de lever sur elle un regard bleu, magnifique et harassé, en lui tendant un bout de papier crasseux. C'était un arrêté d'affectation au groupe criminel. Marion avait lu que l'homme s'appelait Léo Lunis, qu'il était capitaine, muté de la prestigieuse BRI de Paris.

— Bon sang, qu'est-ce que vous faites là ? avait demandé Marion, décontenancée et presque inquiète.

— Je suis muté, vous savez lire...

La voix était chaude, mais elle traînait des relents de malheur absolu, de cuite interminable chaque jour réactivée.

— Mais, capitaine, c'est Noël aujourd'hui. Vous reviendrez le 27, c'est le jour qui est inscrit...

Alors, Léo avait déplié son mètre quatre-vingt-cinq et mis les mains dans les poches de son blouson de cuir avec lequel il devait dormir depuis plusieurs mois, comme sa chemise fripée et son pantalon de velours exténué. À son corps défendant, Marion avait détaillé le superbe spécimen de mâle à la démarche hésitante qui, d'un seul coup, remplissait l'espace en titubant.

— Noël..., marmonnait-il en s'éloignant, Noël...

Comme s'il découvrait le nom, à la manière des enfants qui viennent d'apprendre un gros mot.

Marion l'avait rattrapé sur le palier. Il n'avait aucun bagage, pas d'endroit où dormir. C'est tout juste s'il se souvenait de la manière dont il était arrivé là. Elle l'avait emmené au Cintra et, sous l'œil réprobateur de Julio, il avait recommencé à boire sans dire un mot, le regard au loin contemplant des gouffres béants remplis de fantômes,

jusqu'à ce qu'il tombe la tête en avant sur le bar. Alors, aidée du barman et d'un serveur de bonne volonté, elle l'avait charrié jusque chez elle et couché tout habillé en travers du lit. Elle, elle avait passé la nuit par terre, enroulée dans une couverture, à guetter son souffle, à sursauter à chacun de ses cauchemars. Le matin, il avait tout oublié de leur rencontre et regardait Marion avec une réprobation à peine dissimulée. Il avait refusé la douche, le café, et était parti, presque impoliment, se faire pendre ailleurs. Leur histoire avait pourtant commencé là.

Marion s'était plusieurs fois demandé ce qui serait arrivé ce soir-là s'il n'avait pas été ivre.

Sans doute rien, un type normal ne se serait pas pointé au service un soir de fête sans savoir quel jour on était. Un type normal a une famille...

Une famille ? Elle se souvint tout à coup qu'elle aussi était dans ce cas : sans famille ou presque si l'on mettait Nina à part. Marion n'avait plus de parents, pas de frères, pas de sœurs...

Je ne suis pas « normale » ... Les gens normaux ont une famille...

Léo n'était pas un type normal mais un saltimbanque, un individu dont les neurones désordonnés jouaient des partitions discordantes et qui devait traîner des secrets si lourds qu'il ne parvenait plus, parfois, à faire semblant. Et voilà ce qui clochait dans son histoire à elle, dans toutes ses histoires : les hommes dont elle tombait amoureuse. Elle aurait eu moins de déboires avec un gentil garçon, propre sur lui et...

De nouveau la sonnerie du téléphone la décolla de terre. De nouveau elle espéra, pria : Léo. C'était encore l'autre. Cette fois, il ne haletait plus mais, après un silence, il souffla :

— Léo, Léo, Léo...

La voix était rauque, chargée de tonalités inédites, truquée probablement.

— Assez, hurla Marion en frappant du poing sur le sol, assez ! Laisse-moi tranquille, connard !, Léo n'est pas là, il n'est plus là. Fiche-moi la paix ! Malade, pauvre timbré...

L'autre avait déjà raccroché, qu'elle hurlait encore.

Tremblante, trempée de sueur, Marion jeta le téléphone qui cogna le sol avec un bruit sourd. Puis, la tête entre les mains, elle se força à respirer à fond pour éviter de se mettre à sangloter.

Mais qu'est-ce qui se passe, nom de Dieu ?

Elle prit conscience de la maison silencieuse et glacée, de la lumière trop vive, des ombres trop denses, crut percevoir des craquements à l'étage. La grande baie vitrée lui renvoya l'image d'un décor hostile, qu'elle ne reconnaissait pas. Plus encore, l'extérieur lui parut menaçant, dangereux, et, de nouveau, elle eut la sensation d'une présence inamicale qui transperçait son intimité. Déconcertée, elle éteignit toutes les lampes et s'approcha de la fenêtre. Mais rien ne

bougeait dans la rue tranquille. La maison juste en face de la sienne était occupée par un couple d'enseignants qui devaient être en vacances, car aucune lumière n'y brillait. Les autres offraient à la nuit humide leurs façades placides et la vie semblait s'y dérouler comme à l'accoutumée. En tout cas, il n'y avait personne dans la rue, pas même une voiture en stationnement. Par réflexe, Marion s'en fut fermer la porte à clef. Dans la pénombre, elle frissonna, prête à s'enfuir de cette maison inhospitalière, si différente de ce qu'elle était quand Nina y faisait ses cavalcades avec Léo.

Et Léo, où est-il allé ce soir ? Se soûler ? Se planquer dans sa piaule dégueulasse ? Il devrait être là, avec moi. Et s'expliquer.

Elle se décida d'un coup et, nerveusement, composa sur son téléphone le numéro du Pager de Léo. Elle dut s'y reprendre à trois fois : ses doigts refusaient d'obéir, frappant les touches de manière anarchique.

Quand, une éternité plus tard, la sonnerie du téléphone retentit pour la troisième fois, elle hésita à décrocher, de peur que ce ne soit encore le dingue. Mais c'était la voix de Léo, calme, quoique déjà incertaine dans son élocution, et Marion comprit qu'il était grand temps qu'elle l'appelle. Comme chaque fois qu'il était dérouté, malheureux ou triste, Léo était en train de se noyer dans l'alcool.

Marion n'y alla pas par quatre chemins. En l'attendant, elle avait eu le temps de prendre une douche chaude et de revêtir un de ces survêtements douillets qu'elle aimait porter chez elle avec de grosses chaussettes. Elle avait récupéré, retrouvé son énergie, et elle ne lui laissa pas le temps d'en placer une.

— Je sais que tu dois me trouver insupportable, mais je te demande de croire que cela n'a rien à voir avec nous deux. Je n'ai pas surestimé mes sentiments et je n'ai peur de personne.

Elle lui laissa le temps d'allumer une cigarette. Il souffla longuement la fumée, l'air fermé. Marion prit son élan :

— Ce matin, je t'ai parlé de Julie Rouvres et de ce que pense son fiancé des sentiments qu'elle te portait. Tu m'as expliqué ton point de vue et je t'ai cru parce que je t'aime et parce que je pense que tu es sincère.

Léo avait bu quelques verres, mais il se tenait droit, presque raide, et son regard ne flanchait pas plus que sa voix.

— Je dois te remercier ?

— Pourtant, continua Marion sans tenir compte de sa remarque abrupte, je te fais observer que tu avais « oublié » de me parler du soir de la grève où tu as reconduit Julie chez elle. Laisse-moi finir ! dit-elle en haussant à peine le ton et alors que Léo s'apprêtait à intervenir. À présent, je voudrais savoir autre chose : est-ce que tu connais une fille qui s'appelle Carole Véron ?

Il fit tomber lentement la cendre de sa cigarette dans un cendrier publicitaire en plissant le front, comme s'il se concentrait pour trouver la bonne réponse.

— Je ne sais pas, qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Elle a été violée dans son parking et, bien que l'on ignore, et pour cause, les détails des derniers moments de la vie de Julie Rouvres, je parierais qu'il y a une certaine proximité entre les deux affaires.

— Désolé, je ne comprends rien. Tu pourrais être plus directe ?

— Comme tu veux. Julie Rouvres te connaissait, elle était, selon Johan, amoureuse de toi. Elle est morte après un rapport sexuel mystérieux et, dans le même temps, elle a écrit ton prénom sur le

pont. Carole Véron habite au 4 de la rue Voltaire, toi au 2, d'ailleurs le parking où elle a fait une mauvaise rencontre dessert les deux immeubles. Le point commun entre elles, c'est toi, Léo.

Léo se laissa choir dans le canapé et glissa un doigt entre son cou et le col de son polo de coton bleu assorti à la couleur de ses yeux. Marion s'était interrompue pour guetter sa réaction. Elle en fut pour ses frais, il n'en eut aucune. Elle prit une inspiration brève.

— Je veux bien admettre que Léo soit un prénom porté par plusieurs personnes dans cette ville et ses environs. Mais les coïncidences sont pourtant troublantes : Julie a écrit « Léo » sur la lisse du pont et le type qui a violé Carole Véron l'obligeait à lui répéter « je t'aime ».

Léo lui jeta enfin un coup d'œil qui semblait dire : « Et alors ? »

— À lui dire « je t'aime », enchaîna Marion, « je t'aime, Léo, je t'aime ».

— C'est absurde.

— Cette fille n'a pas pu inventer une histoire pareille. De plus, c'est moi qui suis allée la trouver, car elle n'avait pas l'intention de donner une suite judiciaire à sa... mésaventure.

— Et à elle, tu lui as posé la question, à propos de ce mystérieux Léo ?

Marion fit un saut de mémoire sur le visage buté de Carole Véron lui racontant les mots de l'homme qui s'activait derrière elle. « Dis : « je t'aime », dis : « Léo, je t'aime ». » Carole avait affirmé ne connaître aucun homme répondant à ce prénom et Marion, troublée par son propre désarroi, n'avait pas insisté.

Elle eut un mouvement vague de la tête en guise de réponse et Léo poussa un soupir sonore.

— Marion, tu ne penses pas... ?

— Je ne sais pas, Léo, je ne sais plus. C'est tellement moche, ces histoires. Ça me révolte.

Léo soupira encore en guise d'acquiescement et se remit debout. Les mains dans les poches, il s'approcha de la fenêtre et, comme Marion une heure plus tôt, se mit à scruter l'extérieur. Puis son regard tomba sur le répondeur téléphonique où le chiffre 13 était toujours affiché en rouge.

— Il a recommencé ?

— Oui, acquiesça Marion.

— Des appels raccrochés ?

Elle différa le moment de lui parler des deux derniers qu'elle avait pris en direct.

— Il faut faire mettre ta ligne en observation, dit-il en se rapprochant d'elle.

D'instinct, elle fit un pas en arrière.

— C'est ça, pour me couvrir de ridicule ! Le célèbre commissaire Marion harcelé par un obsédé... Je vois d'ici la tête des gens de France Telecom et celle du collègue qui va prendre ma plainte. Toute la PJ sera au courant en moins d'une heure !

— Alors, tu fais installer le système de repérage des numéros. C'est efficace, tu sais !

— Celui qui appelle peut bloquer le système, si ça lui chante... Et, à mon avis, ce type est trop malin pour téléphoner de chez lui. Il doit aller dans une cabine...

Ils s'observèrent un moment, à un mètre l'un de l'autre. Puis Léo fit un pas, un autre, et prit Marion dans ses bras. Elle le laissa faire, raide comme un manche à balai. Léo caressa ses cheveux et sa nuque en massant doucement les nœuds qui bloquaient ses vertèbres cervicales.

— Écoute, Marion, tes questions sont très pénibles à supporter.

— J'ai des enquêtes à mener. Je fais mon boulot.

— Drôle de façon de le faire... Mais je n'ai rien à me reprocher et je vais donc te répondre. Le jour de la mort de Julie Rouvres, j'étais avec Lavot. C'était le premier soir où on planquait sur nos braqueurs.

Marion savait cela, elle avait, sous prétexte d'établir le relevé des heures supplémentaires dues à ses hommes, interrogé Lavot qui avait confirmé ce que lui disait Léo. À un détail près.

— Vous avez levé la surveillance à quelle heure ? demanda-t-elle, la voix tendue.

— Deux heures. J'ai moi-même appelé le PC pour signaler qu'on décrochait.

— Et vous êtes restés ensemble tout le temps ?

Léo arrêta son mouvement sur la colonne vertébrale de Marion.

— Qu'est-ce que tu insinues ?

— Je n'insinue rien, je te pose les questions que le juge te posera et qu'il posera à Lavot. Et je sais ce que dira Lavot.

— Tu l'as déjà interrogé ?

Marion se laissa tomber sur une chaise posée au milieu de la pièce et dont on se demandait bien ce qu'elle faisait là, si ce n'est que sa position, sous l'éclairage central, donnait à penser qu'elle avait servi à une intervention électrique.

— Non, soupira-t-elle avec lassitude. Je ne l'ai pas interrogé, je lui ai fait décrire cette soirée, sous un prétexte administratif. Tu t'es absenté, selon lui, vers vingt-trois heures. Trois quarts d'heure.

Léo fronça les sourcils, dans un effort pour rassembler ses souvenirs, criant de vérité. La mémoire lui revint d'un coup.

— Ah oui ! c'est exact. Tiens, je ne me souvenais plus que c'était ce soir-là. Il était mort de faim, je suis allé chercher des sandwichs. C'est marrant, j'avais complètement oublié ce détail !

Un détail ! Lavot, lui, s'en est souvenu, bizarre, quand même... On ne parlera jamais assez de la relativité des témoignages humains, de nos facultés d'oubli... Justement, Julie est violée et meurt pendant la petite heure où tu as un vide dans ton emploi du temps. Et si tu étais allé à la pizzeria Ponti les chercher, ces casse-croûte ? Ce n'est pas très loin du lieu de la planque. Quand tu arrives, Julie est là, elle te demande de la raccompagner, tu t'exécutes. En cours de route, elle te fait du rentre-dedans. Tu craques. Après, c'est selon... En revenant, tu t'arrêtes dans un bar, n'importe lequel... tu achètes un casse-croûte pour Lavot.

Déjà, Léo enchaînait, considérant l'affaire Julie Rouvres comme réglée. De même que la question de son « alibi ».

— Pour la seconde affaire, j'étais avec toi, ici. On a fêté l'anniversaire de Nina. Je lui ai offert des chaussons avec des lapins, tu t'en souviens ?

Marion sursauta. Pas à cause des chaussons ni même des lapins.

— Comment peux-tu connaître le jour du viol de Carole ? Et à quel moment de la journée c'est arrivé ? Et même seulement que c'est arrivé ?

— C'est toi qui me l'as dit.

Alors là, j'ai la maladie d'Alzheimer, je ne lui ai rien dit, rien de précis en tout cas.

Il enchaîna sans la regarder :

— Nina est née le 1^{er} avril, cela ne s'invente pas, et la fille, je ne sais plus comment tu l'appelles, c'est ce jour-là qu'elle a été...

— Je ne t'ai pas dit le jour, Léo, s'écria Marion qui perdait de nouveau les pédales, je n'ai pas pu te le dire ! Je ne le connais pas !

Léo caressait la peau soyeuse de son dos, s'attardait au creux de ses reins, posait une main timide et possessive à la fois sur ses fesses musclées, se glissait entre elles... Marion l'écartait d'un coup de reins en se retournant sur le dos, pour lui offrir la tiédeur de son ventre plat.

Léo, dressé sur un coude, la contemplait, la fatigue due aux tourments de la journée, à l'abus d'alcool, à l'heure avancée creusait sous ses yeux des cernes noirs. Bientôt elle allait le caresser à son tour, mesurer son désir, l'amplifier, lui donner envie d'elle. Mais plus elle approchait, plus il reculait. Ses mains se tendaient et ne rencontraient que le vide. Léo n'était qu'une image, une enveloppe vide, un être plus insaisissable qu'un coup de vent sur la mer.

Marion sursauta et se dressa sur son lit. La lampe de chevet était restée allumée et elle-même était toujours vêtue de son survêtement blanc, tel qu'elle s'était effondrée au petit matin pour sombrer dans un sommeil comateux, bizarrement peuplé de rêves d'amour, érotiques et suaves. Le jour filtrait à travers les persiennes et Marion constata qu'il

était huit heures. À côté d'elle, la place de Léo était vide. Il était parti au milieu de la nuit et n'était pas rentré.

Les souvenirs de la nuit jaillirent comme des fusées. D'abord, l'affrontement à propos du viol de Carole Véron. Marion, sûre de n'avoir pas pu révéler une indication qu'elle ignorait, avait résisté à Léo qui s'énervait de seconde en seconde et lui tenait tête. Puis ils avaient décidé une trêve : Marion vérifierait le jour des faits et peut-être qu'après tout Carole ou Diane Menu, son amie, lui avaient donné cette précision de date qu'elle avait mémorisée inconsciemment et dévoilée à Léo par inadvertance et sans que cela lui eût laissé le moindre souvenir. À force de les rabâcher, les faits et les dates s'embrouillaient, les deux affaires se mélangeaient, donnant à Marion l'impression de naviguer à vue dans une purée de pois épaisse et aussi indigeste que le bloc qui bétonnait son estomac.

Léo avait mis un disque et Dire Straits leur avait apporté, entre quelques baisers et caresses du bout des doigts, du bout des lèvres, une paix provisoire. Si fragile que Marion n'avait pu résister : elle voulait aller au bout de son raisonnement, lever les doutes, repartir sur des pistes balisées de frais.

— Je viens de penser à quelque chose, subitement.

Léo s'était de nouveau raidi. Il avait saisi la télécommande de la chaîne et arrêté net la musique. Sa voix avait pris un son étrange, presque métallique.

— Vas-y ! Annonce ta dernière trouvaille !

— Si Johan Laplante te met en cause, le juge risque de demander une expertise...

— Tu ne renonces jamais, hein ?

Léo avait changé de ton. La fatigue et le désarroi avaient assailli son visage où la barbe drue posait des touches contrastées, des creux et des reliefs nouveaux. Marion savait ce qu'elle engageait à ce moment précis : son histoire d'amour, sa vie avec Léo, leur avenir, mais elle savait aussi qu'elle ne pouvait pas faire autrement.

— Tu vois, tu prends tout de travers, avait-elle dit, la gorge serrée. Pourtant, si tu faisais un test ADN de ton plein gré, on gagnerait du temps.

— Tu veux dire que tu ne redouterais plus de partager ton lit avec un violeur ! Marion, tes soupçons me sont insupportables et surtout, surtout, la façon dont tu me les jettes au visage est intolérable. Je ne ferai pas de test ADN, je préfère m'en aller, tu seras libre alors de me traiter comme un véritable suspect.

Il s'était levé et, sans lui accorder un regard, avait entrepris de remettre ses vêtements, son vieux blouson, ses boots au cuir décoloré. Marion s'était interposée entre lui et la porte.

— Tu ne sais décidément faire que ça ! T'enfuir, te barrer dès

qu'on te dit les choses en face. Mais, nom de Dieu, Léo !

Elle avait tout balancé, les coups de fil, le mystérieux individu qui d'une cabine téléphonique prononçait son nom. Le second coup de fil où il répétait ce même prénom pour s'assurer que Marion avait bien compris. Car lui, le dingue, savait à qui il parlait, tout comme il savait que Léo qui vivait chez elle ne s'y trouvait pas au moment où il appelait. Léo était resté pétrifié, entre la porte du salon et la porte d'entrée, ses clefs de voiture à la main. Alors, il était entré dans une grande colère, s'en prenant à un mystérieux « malfaisant » qu'il s'était mis en tête d'aller rechercher sur-le-champ. Le bruit de la porte brutalement claquée avait résonné longtemps dans les oreilles de Marion.

Elle se leva, les reins en marmelade, et se traîna jusqu'à la salle de bains où elle resta plusieurs minutes sous la douche à sa pression maximale. Quand elle en sortit, la pièce était noyée dans une épaisse brume de vapeur. Enroulée dans un peignoir de bain, anesthésiée par la chaleur et le manque de sommeil, elle attendit, prostrée contre le lavabo, que le nuage se dissipe. Puis elle mit du dentifrice sur sa brosse. Au moment où elle allait tourner le robinet d'eau froide, son regard tomba sur le mégot abandonné par Léo la veille et que personne n'avait songé à jeter dans une poubelle. Elle le contempla un bon moment avant de prendre une brusque décision. Au moins, le désordre de son amant allait servir à quelque chose.

La Chambre rouge était une maison à trois étages coincée entre deux immeubles très comme il faut. Étroite et anodine, elle n'offrait, comme presque tous les immeubles de ce quartier chic autrefois habité par de grands bourgeois friqués, qu'une façade grisâtre, sans aucun signe distinctif de l'activité qu'elle abritait. Ce qui frappa Marion quand elle pénétra dans l'entrée décorée de plantes vertes et de miroirs anciens, ce fut l'odeur très caractéristique des lieux où l'on fait commerce du sexe. Un mélange de parfums contrastés : remugles de corps exsudant l'excitation, le plaisir et le sperme, au milieu desquels flottaient des senteurs d'encaustique et de désinfectant.

Raymonde Legras — Mme Raymonde —, la tenancière, accueillit Marion et Talon avec un sourire contraint. Au contraire de ce qu'on pouvait imaginer, elle n'avait l'air ni d'une mère maquerelle ni d'une prostituée reconvertie, mais plutôt d'une femme de ménage de province égarée dans un sex-shop. De taille moyenne, maigre et desséchée comme un vieux nougat, elle portait une stricte coiffure démodée et des vêtements d'un autre temps bien que certainement coûteux. Pourtant, un étonnant regard sombre et ardent contrastait avec son visage banal et ridé de quinquagénaire austère aux lèvres minces. Un regard à la tonalité sensuelle presque lubrique. Cette femme ressemblait en tout point à sa maison et devait dissimuler sous une apparence de bon aloi un caractère et un appétit volcaniques.

En effet, si l'entrée n'offrait que l'image discrète d'une maison correcte, l'escalier qui conduisait au premier annonçait déjà ce à quoi on s'y livrait chaque soir à partir de vingt-deux heures, comme l'indiquait un discret panneau posé sur une commode chinoise. Des gravures et peintures grivoises couvraient les murs de la volée de marches qui débouchaient sur un espace partagé entre un bar et une pièce parquetée cernée de canapés profonds au velours carmin lustré et constellé de taches. Si, dans la pénombre des éclairages savamment tamisés, le décor pouvait faire illusion, en plein après-midi et à la lumière du jour il ne rendait qu'une apparence triste presque dérisoire. Des fresques érotico-salaces d'une facture naïve et d'un goût douteux tapissaient tous les espaces libres. Derrière le bar, deux ouvertures barrées par des tentures cramoisies laissaient apercevoir

deux lits immenses, plantés au milieu de pièces aux murs et plafonds entièrement recouverts de miroirs.

Marion examinait les moulures, les lustres en cristal et les vestiges du passé de la maison qui avait sans doute connu d'autres fonctions en d'autres temps. Mme Legras sembla lire dans ses pensées.

— C'est ma maison natale, dit-elle avec une sorte de fierté. La maison de ma mère qui lui venait de son père. Quand j'étais petite, il y a eu ici jusqu'à dix domestiques car l'hôtel particulier s'étend loin derrière, dans la cour... Mon père a ruiné la famille... J'ai réussi à garder la maison, mais j'ai dû la reconvertir. Il faut bien vivre.

Marion haussa les épaules. Le refrain était classique. Le père avait ruiné la famille par sa débauche, les enfants survivaient grâce à la débauche.

— C'est lui qui avait voulu ce décor, ajouta Mme Raymonde. Il en a peint une partie, du reste. L'érotisme était une culture chez lui. Après sa mort, ma mère a fait recouvrir les murs de panneaux de bois mais elle n'a jamais eu le courage de détruire les fresques. Quand j'ai ouvert la « maison » ...

— Je comprends, l'interrompit Marion. Et là-haut, qu'est-ce qu'il y a ?

Talon s'engageait déjà dans un escalier plus étroit, faiblement éclairé. Raymonde Legras toussota, gênée, en s'élançant derrière lui.

— Attendez, lieutenant ! s'écria-t-elle à voix contenue comme si elle avait craint de réveiller le fantôme de son père.

Talon s'arrêta et Marion observa la mine crispée de la tenancière.

— C'est... privé !

— Voyons, madame Legras, dit Marion avec un sourire conciliant, rien n'est privé. Nous enquêtons sur une affaire de meurtre et nous détenons une commission rogatoire. Je vous le dis avant que vous me demandiez si nous avons un mandat.

— Tout de même, s'insurgea Raymonde, je ne suis pas aussi ignare que vous croyez.

— Alors, je vous suggère de collaborer.

Marion désigna l'escalier d'un geste sec.

— Je vous en prie, après vous.

La femme s'engagea à contrecœur à la suite de Talon. Marion ferma la marche, déjà au fait de ce qu'elle allait trouver en haut.

Des bruits caractéristiques les accueillirent en effet sur le palier qui donnait naissance à un couloir peint en rose vif. De chaque côté, une demi-douzaine de portes fermées couleur lie de vin portaient chacune un médaillon en relief. L'artiste — sans doute feu M. Legras père — qui avait moulé le stuc de plâtre s'en était donné à cœur joie en y reproduisant des hommes aux sexes surdimensionnés, des femmes aux visages niais et extasiés, dans d'acrobatiques postures, les mains

liées ou tordues dans le dos, couvertes par des monstres ou des animaux fortement membrés. Marion s'arrêta derrière la deuxième porte et y colla son oreille. Un coup de fouet claqua, accompagné d'insultes prononcées par une femme. Une voix d'homme répondit en gémissant.

— C'est quoi, ça ? s'étonna Marion à voix basse. Je croyais que vous n'ouvriez que le soir.

Raymonde Legras baissa les yeux, les mains crispées à hauteur de sa ceinture. Elle tritura un instant le gros caillou translucide qui ornait son annulaire gauche sans répondre. Marion déjà se dirigeait vers la porte donnant accès à la chambre contiguë de celle dans laquelle manifestement un couple se livrait à une séance très spéciale. Elle posa la main sur la poignée et ouvrit.

— Et là ? demanda-t-elle en entrant.

Comme elle s'y attendait, la pièce n'avait pour tout mobilier qu'un lit bas recouvert d'une fourrure blanche et une potence d'où pendaient quelques instruments inquiétants, une fenêtre fermée, aveuglée par des volets de bois, et un mur vitré sur toute sa surface.

Marion contempla à travers le miroir sans tain le spectacle pas vraiment original qui se déroulait dans la pièce voisine. Plafond, sol, murs, rideaux et couvre-lit éclataient d'un vermillon profond, et cette chambre rouge avait, à l'évidence, donné son nom à l'établissement. Un homme nu d'une soixantaine d'années, équipé d'un collier de chien relié à une longue chaîne fixée à un montant du lit, recevait sur son important postérieur livide et craquelé de vergetures une raclée. Le martinet était tenu d'une main ferme par une créature tout de vinyle blanc parée, perchée sur des cuissardes à talons aiguilles. Marion reconnut l'homme dont les bajoues tressautaient de bonheur à chacun des assauts de la blonde tandis qu'inlassablement il faisait à quatre pattes le tour du lit en aboyant. Parfois il levait la cuisse, exhibant ainsi un sexe fripé à l'érection incertaine.

— Elle est gironde la femme du sénateur, grinça Marion.

Mal à l'aise, Raymonde Legras baissa les yeux avec un petit claquement de langue agacé.

— Ce n'est pas sa femme, s'en mêla Talon, faussement ingénu. Je la connais celle-là, elle tapine rue Thomassin. Elle ne fait que les clients « spéciaux ». Elle s'appelle Lola.

— Alors, madame Legras, murmura Marion, ce ne serait pas du proxénétisme, ça ?

De l'autre côté de la cloison vitrée, le gros homme se libéra enfin dans un grand cri. La fille jeta le martinet sur le lit et se laissa tomber dans un fauteuil drapé d'un tuft écarlate. Sa voix traversa les vitres, à peine étouffée :

— Dis donc, t'as été long aujourd'hui, trésor. Ça mériterait une

petite rallonge.

L'homme grogna en désignant le sol où ses émois avaient laissé des traces.

— Ça va pas, non ? s'écria la fille. C'est toi le clébard, c'est toi qui lèches...

Marion battit en retraite, écoeurée. Suivie comme son ombre par la tenancière un peu pâle, elle rejoignit Talon dans le couloir. Indifférent au spectacle de la chambre rouge, il avait rapidement fait le tour des autres pièces.

— Il y en a de toutes les couleurs et pour tous les goûts, dit-il froidement. C'est Lavot que vous auriez dû amener ici...

— Elles sont occupées ?

Talon fit signe que non.

Marion se tourna vers la femme alors qu'une discussion animée sur fond de remue-ménage reprenait dans la chambre rouge.

— Y a-t-il ici un endroit normal où nous pourrions avoir un entretien ?

Raymonde Legras, sur un signe de tête un peu raide, s'engagea dans l'escalier. Au rez-de-chaussée, elle les fit entrer dans une pièce claire, moquetée de beige, à l'ameublement moderne très neutre qui contrastait avec le reste de la maison.

— Je sais que vous n'allez pas le croire, se lança-t-elle, mais cette situation est exceptionnelle. Je ne reçois que des couples, en soirée et le dimanche après-midi. Et jamais de prostituées. Le... monsieur là-haut m'a rendu service il y a quelques années. Il ne prend de plaisir que dans cette chambre rouge que mon père avait aménagée pour son usage personnel et ses orgies. Et même s'il n'a pas connu papa, sa seule évocation le met en transe. Bien entendu, sa femme refuse de se soumettre à ses désirs.

— Je la comprends, grinça Marion. De toute façon, nous ne sommes pas là pour cela. Il est clair que je ferai un rapport sur ce que j'ai vu ici. Mes collègues des « mœurs » se feront un plaisir de s'en occuper... À moins que vous ne nous aidiez... spontanément.

— Je ne vois pas en quoi..., s'inquiéta Raymonde Legras.

— Un homme a été tué dans la nuit de mardi à mercredi, à deux pas d'ici. Il sortait de chez vous.

— Je suis au courant de cette affaire, elle n'a rien à voir avec mon établissement. Cet homme a dû faire une mauvaise rencontre. Le quartier a bien changé... Et d'ailleurs qui a dit qu'il sortait d'ici ?

— Un témoin...

— Ah, je vois, dit la femme d'un air entendu. Le vieux curieux d'en face. Il doit avoir de bons yeux pour reconnaître les gens au milieu de la nuit, celui-là... Enfin, je veux bien vous croire. Vous avez une photo de cet homme ? Je ne garantis rien, notez, car bien que le

mardi soit un jour plus mou que les autres...

Elle voulait sans doute dire que dans le commerce du sexe il n'y a pas de jour creux et Marion songea que de nombreux commerçants se seraient recyclés s'ils avaient connu ce détail.

La jeune femme sortit de sa poche le cliché que le journal de la veille avait publié et que la tenancière avait dû voir, comme toute la ville, puisqu'il s'étalait à la une sur un quart de page. La femme fit la moue après l'avoir longuement examiné.

— Je me souviens vaguement de lui, mais ce n'est pas un habitué. Je connais mes clients et je suis affirmative, il venait ici pour la première fois.

— La femme ?

— Je vous demande pardon ?

— Il était accompagné d'une femme puisque c'est ainsi que fonctionne votre... établissement. Vous ne l'auriez pas reçu s'il avait été seul, je ne me trompe pas ?

La femme baissa les yeux, comme si ce geste familier était de nature à l'absoudre de toutes les turpitudes qu'elle encourageait sous son toit au prix fort.

— Vous allez encore trouver à redire...

Marion l'apaisa d'un geste bref.

— Il n'était pas avec une femme.

Talon, occupé à farfouiller dans des papiers posés sur le bureau de bois clair, suspendit son geste.

— Il est venu avec un homme, soupira Raymonde.

Marion se fit brusque :

— Ils ont consommé ? Je veux dire, couché ensemble ou avec d'autres personnes ?

— Ah, mais je ne surveille pas mes clients ! Une fois qu'ils sont là, ils font comme ils l'entendent, dans les limites fixées bien entendu... Il me semble que le... défunt a fait un « petit tour » dans les salles, mais je ne suis pas sûre. Ensuite, les deux hommes se sont isolés...

— Où ça ?

— Dans une chambre du second. Ils ont insisté pour ne pas être dérangés. La chambre noire, tout au fond, crut bon de préciser Mme Raymonde.

— À quoi ressemblait le deuxième homme ?

— Vraiment ! dit Raymonde en haussant les épaules, je serais bien en peine de le décrire. Il m'a paru un peu plus jeune que l'autre. Entre trente et trente-cinq ans, brun, plutôt bel homme. Enfin, ce n'est pas sûr, il fait sombre dans la maison...

— Vous le reconnaîtriez ?

La femme réfléchit un court instant.

— Je ne crois pas. Je ne l'ai pas assez détaillé. On ne sait jamais, si je le voyais de nouveau...

— Dans ce cas, prévenez-nous. Qui a payé ?

— Le mort... enfin... je veux dire, l'homme qui a été tué.

— Combien ?

— Deux mille francs, c'est le tarif pour l'étage des chambres. Trois mille pour la chambre rouge.

Marion siffla doucement en observant la femme pas gênée le moins du monde. Raymonde se récria :

— C'est moins cher qu'ailleurs et chez moi on reste le temps que l'on veut. On consomme à volonté, de tout, des boissons... et il y a même un buffet...

Raymonde Legras avait pris un air outragé comme si Marion mettait en doute une honnêteté que, de toute évidence, elle revendiquait. Marion écarta les bras en souriant.

— Je n'ai rien dit...

— Comment se fait-il que la victime soit repartie seule ? s'enquit Talon.

Raymonde Legras eut une imperceptible hésitation.

— Ça, je ne sais pas. Je n'ai vu partir ni l'un ni l'autre.

— Vous n'avez rien entendu, vers deux heures ? demanda Marion pour la forme.

— Rien. J'avais déjà fermé et mon appartement est sur l'arrière, dans la cour.

Un silence se posa entre eux, troublé à chaque instant par les voitures qui passaient au loin sur l'avenue. Puis des pas se firent entendre dans l'escalier, quelques mots chuchotés. La porte d'entrée claqua.

Marion remonta d'un geste sec la fermeture de son blouson, tendit à Talon la photo de Patrick Longe, le défunt client. Elle prit l'officier par le bras et l'écarta sensiblement du champ d'audition de Mme Raymonde.

— Prenez sa déposition. Montez jeter un coup d'œil dans la chambre noire et regardez bien partout : je ne serais pas surprise qu'il y traîne une ou deux caméras. Madame doit se constituer des stocks de vidéo pour les longues soirées d'hiver. Au besoin, faites venir l'IJ. Ensuite, vous irez revoir le témoin de l'autre côté de la rue. Moi, ça me suffit pour aujourd'hui. Ne m'attendez pas, je rentre à pied. J'ai des gens à voir.

Elle se dirigea vers la porte sans un mot pour la petite femme maigre qui serrait ses bras contre des seins absents. Pourtant, au moment de sortir, elle se retourna, le visage grave et le regard triste.

— Vous faites un métier peu ragoûtant, madame Legras. Et moi, il y a des jours où je me demande pourquoi je trouve tant de plaisir à

faire le mien.

Marion marchait d'un pas pressé, les poings serrés au fond des poches de son blouson, agitée par des pensées moroses. À vrai dire, guettée par une déprime en marche. Dégoûtée par le spectacle de la chambre rouge, qui, sans être une découverte, la confrontait, une fois encore, aux bizarreries pulsionnelles de l'être humain. Ce constat stérile donnait de la force aux ondes négatives qui, depuis quelques jours, menaçaient son équilibre. Menacée, c'était le mot : elle se sentait menacée.

Si au moins je savais de quoi. Par qui...

Elle était passée par le salon de soins canins, mais Carole Véron était absente pour la journée. C'était son jour de repos et Marion hésitait à la relancer chez elle, fidèle à la promesse qu'elle lui avait faite de ne rien dire à ses parents. Elle attendrait demain, mais ce contretemps la contrariait. Elle frémit, les yeux par terre, indifférente aux passants qui la frôlaient.

Son Pager vibra contre la peau nue de son ventre et elle souleva son pull pour s'en saisir, pressentant une mauvaise nouvelle. Le numéro de Marsal, le médecin légiste, y était affiché. Marion chercha des yeux une cabine téléphonique et, un instant plus tard, elle l'avait en ligne.

— Inexploitable, dit-il laconiquement.

— Comment ça ?

— Comment ça, quoi ? Vous avez entendu. Le prélèvement a été fait n'importe comment, on ne peut rien en tirer... C'est vous qui vous en êtes chargée ? Vous aviez mis des gants, utilisé une pince stérile ? Ça m'étonnerait...

Fidèle à ses vieilles manies, le docteur Marsal faisait les demandes et les réponses. Il ne laissa pas à Marion le temps de s'expliquer.

— En d'autres termes, puisqu'il faut vous mettre les points sur les i, le support est pollué, l'ADN aussi, et il est impossible d'établir la formule génétique. Trouvez autre chose.

Marion gardait le combiné loin de son oreille, pour échapper au flot verbeux de Marsal qui lui écorchait le tympan.

— Vous êtes là, commissaire ? dit plus doucement la voix éraillée

du légiste. Vous êtes sûre que tout va bien ? Vous ne voulez pas m'en dire plus ?

— Non, désolée... Je vous apporterai un autre mégot demain...

— Ah non ! Je refuse... Je ne vais pas transformer le laboratoire de l'hôpital en annexe de la SEITA. Déjà qu'on vous fait ce boulot en douce. Sans la moindre réquisition.

Il insistait sur l'illégalité des travaux avec l'espoir que Marion allait l'affranchir. Mais, au lieu de satisfaire sa curiosité, elle raccrocha sans même le remercier. Comment pouvait-elle lui décrire son obsession depuis qu'elle détenait une empreinte génétique formulée à partir du sperme découvert sur le corps de Julie Rouvres ? Comment lui dire qu'elle ne retrouverait la paix qu'après l'avoir comparée avec celle d'un homme qu'elle n'arrivait plus à ne pas suspecter ? Le docteur Marsal n'avait pas à savoir que cet homme était celui qui partageait sa vie et auquel elle avait subtilisé un mégot. Car, à coup sûr, le légiste tomberait des nues et, direct comme il était, il ne manquerait pas de lui faire remarquer que de l'ADN on en trouve en quantité dans le sperme. Marion devrait lui dire alors que se livrer à cette « récupération » était au-dessus de ses forces et que, de toute façon, pour y parvenir, encore fallait-il faire l'amour et, pour cela, retrouver Léo qu'elle n'avait pas revu de la journée et... Non, décidément, elle ne se voyait pas raconter sa vie privée et sexuelle à Marsal. La seule démarche à sa portée dans l'immédiat était de récupérer un autre mégot, sa brosse à dents, des cheveux sur un peigne...

Alors qu'elle cherchait un moyen de convaincre le médecin légiste, elle se heurta presque à une veste bleue aux manches relevées, perçut dans sa chair l'effet produit par des avant-bras hâlés et leva les yeux sur un visage à peine entrevu et pourtant familier. Le vent léger qui bousculait des restes de brume agita les cheveux de l'homme de l'Opéra et souleva la mèche qui protégeait son front, dévoilant une cicatrice en forme d'étoile sur son temporal droit.

Ses lèvres s'entrouvrirent sur des dents parfaitement alignées, en un sourire retenu, presque timide.

Mais, dans le regard bleu pâle, Marion lut un message sans équivoque et elle se trouva dans la position de la souris face au boa.

Les boas ont-ils vraiment des yeux qui tournent ? Ou c'est seulement dans les dessins animés ?

Silencieux, il tendit les mains vers son cou, toucha le seul morceau de peau nue qu'elle lui offrait. Puis sa main contourna sa nuque, s'enfouit dans les petits cheveux mousseux et indociles. Elle sursauta et perçut de nouveau les bruits autour d'elle. Elle fit un bond en arrière.

— Je vous interdis de me toucher ! Qui êtes-vous ? articula-t-elle.

Que me voulez-vous ?

— Vous..., dit-il à voix basse, presque en chuchotant.

— Pardon ?

— Vous parler. Je veux vous parler. Venez !

Marion se laissa entraîner sans opposer de résistance. Des phrases que son père disait quand elle était toute petite lui revinrent en mémoire :

« Ne suis jamais un inconnu dans la rue, c'est rarement quelqu'un qui te veut du bien. »

Ces interdits, elle les répétait chaque jour ou presque à Nina et elle se dit que son attitude aurait valu une fessée à un enfant. Pourtant, elle suivit l'homme qui la précédait de quelques pas, lui laissant détailler son dos sec légèrement voûté, sa démarche aérienne qui lui fit un instant douter de la réalité de la situation.

De l'autre côté du pont, le long du quai où le Rhône, gros torrent fougueux, roulait des eaux encore jaunes de la fonte des neiges et des pluies de printemps, il la précéda dans le hall d'un hôtel Mercure.

À l'hôtel, il m'emmène à l'hôtel ! Si quelqu'un me croise, je vais avoir l'air fin... Pour parler ! On aurait pu parler dans un bar ou dehors, ou pas du tout, même. Bon, attention ! Tu le suis, c'est de la curiosité. Mais après, gaffe !

L'homme avait déjà la clef d'une chambre dans sa poche et ils passèrent très vite devant l'employé de la réception qui leur jeta un regard distrait et un bonjour commercial. Dans l'escalier puis dans le couloir du premier étage, Marion songea encore à rebrousser chemin.

Pour qui il me prend, celui-là ? Et si c'était un sadique ? Se comporter ainsi en pleine rue... Et moi, je marche... je cours ! Attention, s'il essaie de me toucher, je le flingue !

Quand ils pénétrèrent dans la chambre au décor passe-partout, la télévision était allumée, diffusant une partie de tennis. Donc, il l'avait guettée, sans doute suivie et, de toute évidence, il n'avait pas un instant douté qu'elle accepterait le contact. Dans un hôtel ! Elle entendit les « ploc » des balles renvoyées inlassablement par deux joueurs ruisselants de sueur.

« Jeu et set », annonça le commentateur juste avant que l'homme de l'Opéra se décidât à couper le son.

— Qu'avez-vous à me dire ? demanda-t-elle, tandis que l'homme restait debout entre la fenêtre et elle, ses yeux naviguant de sa bouche à sa taille en passant par ses seins...

Ce drôle de type avec son regard chargé de convoitise retenue, presque respectueuse, la troublait. À son corps défendant. Il ne répondit pas tout de suite et elle oublia jusqu'à la question qu'elle avait posée, le regard rivé sur ce visage étrangement asymétrique dans sa partie supérieure. Elle se ressaisit avec un infime sursaut comme au

début du sommeil quand on trébuche sur un invisible obstacle.

— Bon, si vous ne me dites pas ce que vous avez à me dire, je m'en vais.

L'homme de l'Opéra se mit à parler, lentement. Sa voix douce, posée, sûre d'elle enveloppa Marion qui, malgré ses résolutions, avait du mal à rester sur ses gardes.

— Je vous connais, commissaire Marion. Vous êtes un bon flic, comme on dit, bien noté, apprécié de vos chefs. Vous avez sous votre bras gauche un étui avec une arme, un revolver calibre 38, le modèle léger pour dames...

Machinalement, Marion tâta son arme sous son bras. L'homme rit doucement.

— N'ayez pas peur, je ne vais pas vous le prendre. Je ne veux rien vous prendre. Je veux seulement vous donner.

— Me donner quoi ? demanda Marion d'une voix incertaine.

— Du bonheur, du plaisir...

— C'est plutôt à vous que vous en donnez, railla-t-elle. Et en pleine rue, encore ! C'était pour quoi ou pour qui, cette... exhibition ?

— Pour vous, uniquement pour vous. Je ne savais pas comment attirer votre attention, vous montrer ce que vous m'inspirez...

— Et pourquoi moi ?

L'homme de l'Opéra la fixa d'un regard intense, fervent, urgent.

— Pourquoi moi, dit-il ! Mais vous êtes une merveille, ne vous sous-estimez pas ! Je vous l'ai dit, je vous connais depuis longtemps, je vous regarde, je vous aime en silence. Si je sors de l'ombre, c'est parce que j'ai peur pour vous. Vous méritez le meilleur, ne vous gaspillez pas !

— Excusez-moi, j'ai peur de ne pas comprendre.

— Vous n'avez pas choisi l'homme qu'il vous faut. Moi, je peux vous donner le meilleur.

De quoi je me mêle ? Prétentieux ! Comment il sait tout ça, lui ? S'il remue un cil...

L'homme se mit en mouvement, très lentement, en retenant son souffle. Marion le scruta tandis qu'il approchait. Elle ne le percevait pas comme dangereux, mais il émanait de lui une force étonnante. De celles que créent la folie ou la passion amoureuse, qui, elle en avait connu de nombreuses illustrations, étaient des états voisins, concomitants et toujours confusionnels.

Stop ! N'avance plus !

Il n'était plus qu'à un mètre d'elle. Elle le vit tendre la main, puis elle sentit sa chaleur proche.

— Stop ! intima-t-elle alors que l'homme allait la toucher. Ça suffit ! J'ai très bien compris ce que vous voulez. Maintenant je m'en vais.

Sans se retourner, elle posa la main sur la poignée de la porte. L'homme lui sourit sans la quitter des yeux, elle sentit qu'il la désirait et, pour la première fois, l'envie d'un homme qu'elle n'aimait pas, qu'elle ne voulait pas aimer ni même connaître, fit naître en elle des sensations étranges, dérangeantes. Elle ouvrit la porte.

— Arrêtez de me suivre ! N'essayez pas de me revoir. Je ne veux plus vous retrouver derrière moi, ou je vous boucle !

— Bien sûr que non, affirma-t-il d'une voix passionnée, vous ne ferez jamais une chose pareille. Je vous reverrai et vous le voulez, je le sais.

Marion haussa les épaules et tourna les talons. Alors qu'elle franchissait la porte, au contraire de ce qu'elle venait d'affirmer, d'exiger, elle s'arrêta, fit un quart de tour vers lui qui n'avait pas bougé.

— Comment vous appelez-vous ?

— Sam. Je m'appelle Sam.

— Sam ? Et vous croyez peut-être que je vais me contenter d'un surnom ?

— Ce n'est pas un surnom, c'est mon prénom. Mes parents sont suédois.

Marion éleva le ton, légèrement mais avec autorité :

— Sam comment ?

— Nielsen. Sam Nielsen. Je suis né le 15 janvier 1965 à Paris...

— Où habitez-vous ?

— Ici. J'habite ici. Vous êtes satisfaite ?

L'employé de la réception était occupé avec des clients japonais et Marion quitta le Mercure sans croiser personne. Alors que, sur le trottoir, elle s'apprêtait à hélér un taxi pour rejoindre son service, une voiture qu'elle connaissait bien stoppa devant ses pieds. Lavot et le lieutenant Marie Garcia étaient à son bord et Marion fronça les sourcils, se demandant s'ils l'avaient vue sortir de l'hôtel. Aussitôt, elle se sentit fautive. Comme aucun des deux officiers ne bougeait, Marion se pencha et fit signe à Garcia de baisser sa vitre. La jeune femme lui sourit.

— Vous montez, patron ?

Marion lut son air ironique ou bien il lui sembla qu'elle avait l'air ironique et, encore une fois, elle dut faire un effort pour dominer son trouble.

— Qu'est-ce que vous faites là ? demanda-t-elle en faisant signe à Garcia de descendre pour monter à sa place, à l'avant.

Lavot ouvrit de grands yeux.

— Comment, qu'est-ce qu'on fait là ? On est venus vous chercher.

Marion lui jeta un coup d'œil oblique. Quelque chose lui échappait.

— On allait porter des scellés au greffe et, en cours de route, le PC nous a prévenus que vous étiez à l'hôtel Mercure et que vous demandiez une équipe pour vous ramasser au passage... C'est pas ce qu'il fallait faire ?

— C'est-à-dire..., fit Marion, de plus en plus estomaquée. Vous étiez là depuis longtemps ?

— Un bon quart d'heure, hein, Marie ?

Le lieutenant Marie Garcia grogna une vague réponse à l'arrière et Marion sentit l'air lui manquer. Qui avait appelé le PC ? Pas le mystérieux Sam, elle l'aurait vu quand même, il ne l'avait pas quittée, elle était lucide, elle...

— Ça vous ennuie si on passe au greffe du tribunal avant de rentrer au service ? demanda Lavot. On est à côté.

— Non, non. Faites comme vous le sentez, mais faites vite !

Qu'est-ce que c'est que cette embrouille ? Je n'ai appelé personne... Je me sens bête, mais bête. Et l'autre petite conne qui me regarde avec son air

d'en avoir deux...

Elle surprit le regard de Garcia dans le rétroviseur latéral et préféra ne pas en interpréter le contenu. Lavot conduisait, comme d'habitude l'air détendu, avec le clin d'œil complice du type à qui on ne la fait pas.

Une heure plus tard, alors qu'elle traversait le hall du commissariat, il lui sembla que les policiers de l'accueil et le planton la regardaient aussi d'un air bizarre, comme si tout le commissariat et une bonne partie de la ville avaient été mis au courant de son escapade, innocente mais qui le savait, dans un hôtel avec un inconnu en plein après-midi. En fait, les flics étaient occupés à observer ce qui se passait dans la cour où une équipe de police secours tentait de faire relever deux énergumènes excités qui s'étaient allongés sur le bitume.

Un crochet par les toilettes du rez-de-chaussée la rassura sur sa tête, qui était bien dans son état habituel. Elle vit dans la glace l'image d'une jeune femme au teint clair et aux yeux fatigués et dont la coiffure exigerait bientôt un passage par le salon de Ginou, pour les mèches et...

Mais qu'est-ce qui me prend ? C'est bien le moment de penser à aller chez le coiffeur !

En portant les mains à son visage pour effacer une trace noirâtre sous son œil gauche, un flash-back la transporta sans préavis dans la chambre de l'hôtel Mercure. Elle renifla ses mains et crut y retrouver un parfum d'homme qu'elle était sûre de connaître sans pouvoir le nommer.

C'est le parfum de Sam ! Je ne l'ai pas touché, pourtant !

Elle se lava les mains longuement, les sécha avec soin.

— Sam ! maugréa-t-elle face au miroir piqué des lavabos alignés comme ceux d'une colonie de vacances. C'est pas un prénom, ça ! Sam comment, déjà ? Nielsen... Tu parles !

Une vague angoisse reprit possession de sa poitrine alors qu'elle évoquait sa rencontre avec lui, l'aisance avec laquelle il avait obtenu qu'elle le suive, son propre trouble, pour ne pas dire son émoi, sous son regard impatient. Elle rêvassa une seconde en contemplant les nuages, boursouflures sombres qui, pour autant qu'elle pouvait en juger à travers les vasistas des toilettes, encombraient le ciel lyonnais.

Puis, comme une gifle, lui revint l'arrivée de Lavot et de Garcia devant l'hôtel.

Elle se précipita hors des toilettes, gravit d'un trait les deux niveaux jusqu'au PC et pénétra dans la grande salle radio, hors d'haleine.

Deux officiers étaient au pupitre, relayant sans relâche les messages envoyés par les hommes en mission ou les véhicules en planque ou en opération. Elle n'eut pas à poser de questions.

— Ah, patron ! s'exclama Boubet, le plus jeune des deux hommes, un petit brun avec une moustache si fine et sinueuse qu'elle ressemblait au trait de crayon raté d'une esthéticienne débutante. Vous êtes rentrée !

Ben oui, Boubet, ça se voit, non ?

— Tout va bien ?

— Parfaitement bien, assura Boubet. Je n'ai pas réussi à mettre la main sur le capitaine Lunis, il n'a pas répondu à mes appels. Vous avez pu faire sans lui ?

Allons bon ! Voilà encore une nouvelle intéressante. Je suis censée répondre quoi, moi ?

Par bonheur, Boubet était du genre bavard.

— Quand vous avez appelé pour qu'il vienne vous chercher au Mercure, j'ai d'abord essayé le « soume ». Mais c'est une autre équipe qui est en planque dedans, lui il fait le soir avec Lavot, je m'en suis souvenu après. Et de toute façon, vous auriez pas demandé un gars occupé sur une planque, n'est-ce pas ? Je l'ai bipé, il n'a pas répondu. Je suis désolé, patron, ça semblait urger ?

Son œil en coin frisait l'insolence. Marion dut se cramponner pour ne pas bondir.

Ça y est, il croit que j'appelais Léo pour qu'il me rejoigne à l'hôtel ! Je rêve, je vais me réveiller... Qui m'a fait ça ?

— Dites-moi, Boubet !

— Oui, patron !

La voix de Marion était dure, limite menaçante. Boubet reprit son air de bon élève studieux qui flaire une mauvais chute à son histoire.

— Vous avez l'enregistrement de notre communication ?

— Affirmatif.

Elle fit tourner ses doigts dans le vide.

— Faites-moi écouter ça !

Boubet se pencha sur une console et parcourut la liste des messages reçus depuis sa prise de service, à midi. Il repéra ce qu'il cherchait, se leva et contourna son pupitre pour accéder au mur de magnétophones rangés côte à côte. Il en choisit un, actionna quelques touches, rembobina une bande et appuya sur marche. Une voix de femme éclata dans la pièce. L'autre opérateur, le casque sur les oreilles, isolé du monde, ne prêtait pas attention à eux.

« Bonjour, je suis le commissaire Marion. Trouvez le capitaine Lunis et dites-lui de venir me rejoindre à l'hôtel Mercure, pont Pasteur, dans un quart d'heure. Merci. »

Boubet n'avait même pas eu le temps d'en placer une. Marion fit un nouveau signe de la main. L'officier recala la bande au début du message et appuya sur marche. De nouveau la voix retentit, celle d'une femme plus âgée, plus mûre, cassée par le tabac ou l'alcool,

légèrement pâteuse.

— C'est comme ça que je m'adresse à vous, d'habitude ?

« Bonjour, je suis le commissaire Marion » ?

Boubet secoua la tête, décontenancé.

— Vous avez reconnu ma voix ?

— Non, d'ailleurs je me suis dit...

— Quoi, Boubet ? Vous vous êtes dit : le patron a trop bu...

— Mais non patron ! Non, je me serais pas permis...

— Pourquoi, alors, avez-vous obtempéré ?

— Mais vous demandiez le capitaine Lunis, alors...

Je demandais qu'on m'envoie mon amant dans un hôtel où je l'attendais impatiemment et ce bon Boubet trouve la chose naturelle... Mais, bon sang, qui a bien pu me faire cette farce sordide ? Qui savait que j'étais dans cet hôtel ?

— Vous avez le numéro d'appel de cette femme ?

Boubet s'empressa, retourna à son écran informatique où étaient consignées toutes les informations relatives aux appels. Il énonça un numéro local.

— Je vérifie, patron. Comptez sur moi !

— J'espère bien. À mon avis, vous allez tomber sur une cabine. Ce n'est pas moi qui vous ai appelé, Boubet ! On vous a piégé ! La prochaine fois, demandez les codes d'identification si vous avez un doute. Et un numéro de rappel. Enfin, vous connaissez votre boulot, non ?

En longeant le couloir du quatrième étage, celui du groupe criminel au fond duquel se trouvait son bureau, Marion sentit qu'ici aussi, trois étages au-dessus de la salle radio, quelque chose n'allait pas.

Pourtant les gens paraissaient normaux, les bureaux animés comme à l'habitude, les bruits de machines à écrire et de conversations familiers. Marion pénétra dans son antre administrative où sévissait un désordre chaque jour plus envahissant, ôta son blouson, qu'elle jeta sur un siège déjà encombré de papiers et de dossiers à traiter ou à classer, et se laissa tomber dans son fauteuil de cuir noir, la tête entre les mains.

— Ça ne va pas ?

Talon, qui devait la guetter, venait de surgir dans son dos.

— Si, si, ça va, j'ai la tête dans un étau, mais ça va.

C'était la vérité, la migraine ne désarmait pas, mais, en dépit de toutes les excuses qu'elle pouvait se trouver, Marion dut admettre que ce qui n'allait pas à l'étage du groupe criminel, c'était elle. Fatiguée par une nuit blanche et les discussions éprouvantes avec Léo, bousculée par des événements qui commençaient à la dépasser.

— Et vous ? demanda-t-elle pour dire quelque chose. Votre grand-mère ?

Mais l'officier ignore la question. Il portait en étendard son air des mauvais jours, de ceux où les reproches et les critiques tombent comme les feuilles en automne...

— Je me demandais où vous étiez passée...

Marion le fixa comme si elle le découvrait réellement. Ses pupilles rétrécirent. Elle pencha la tête de côté.

— Pardon ? Vous pouvez répéter ?

Talon se hâta de faire marche arrière.

— Je voulais juste vous parler avant les autres... J'ai surpris des commentaires de Lavot et de la nouvelle lieutenant, Garcia, à propos de la façon dont vous semblez occuper vos après-midi...

L'officier avait l'air embarrassé et mécontent.

— Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ? dit Marion sèchement. D'ailleurs, quelqu'un m'a fait une mauvaise blague et j'aimerais bien

savoir qui. Et j'ai un Pager, pour le cas où vous l'auriez oublié.

— Pourquoi Lavot raconte ça, alors... ?

— J'avais un contact avec un informateur... Ça vous va ? Et depuis quand ce que je fais ou non vous regarde ? C'est tout ce que vous vouliez me dire ?

Talon ne fut pas dupe de l'agressivité de Marion. Il pouvait se vanter de la connaître assez pour savoir qu'elle n'était pas fière d'elle et qu'elle montait un mur pour planquer un désarroi qu'il ne comprenait pas encore.

— Le docteur Marsal a rappelé. Il a laissé un message pour vous. Il n'avait pas l'air très content... il paraît que vous l'avez mal reçu.

— Il *vous* a appelé pour se plaindre de la qualité de mon accueil ?

Impassible, Talon sortit un petit papier de sa poche en réajustant ses lunettes.

— Il n'a pas pu établir l'empreinte génétique, mais il a le groupe sanguin. A, rhésus positif. Le groupage le plus répandu. Précision intéressante, s'il a pu établir le groupage, cela signifie qu'« il » est de type sécréteur. Je cite textuellement ce qu'il a dit, j'avoue n'avoir rien compris. Je peux savoir quelle affaire cela concerne ?

Marion se dressa sur son siège. Le docteur Marsal, à qui elle avait demandé le secret, en tout cas de la discrétion, avait parlé à Talon. Était-ce parce qu'elle lui avait raccroché au nez ? Ou parce qu'il se vengeait de ne pas savoir sur quoi Marion le faisait travailler ?

— Non, dit-elle doucement, vous ne pouvez pas savoir.

— C'est... personnel, je suppose ?

— Talon, je vous en prie. Je ne suis pas obligée de tout vous dire.

— En effet, dit-il en serrant les lèvres pour dissimuler sa contrariété. J'ai pris un autre coup de fil pour vous, il y a une heure.

— Ici, dans mon bureau ?

Il acquiesça. Marion le fixa, l'ironie revenue dans ses yeux sombres.

— Vous surveillez mon bureau et mes communications téléphoniques ? Vous êtes trop bon. Je vous croyais surchargé de travail.

— Je le suis, mais il m'arrive aussi de rendre service.

Il posa devant elle le bout de papier sur lequel il avait inscrit les appels. Juste en dessous de la note provenant du docteur Marsal, elle lut : « Lisette Lemaire. La rappeler au sujet de Nina. »

Ce message lapidaire lui fit l'effet d'un coup de poing en pleine figure.

La grand-mère de Nina avait appelé, au bureau ! La vieille dame, timide et pas encore prête à considérer Marion comme la mère de sa petite-fille, hésitait à téléphoner chez elle, attendant le plus souvent que Marion lui donne elle-même des nouvelles de l'enfant. Quel motif

urgent pouvait-elle avoir pour se risquer à la déranger sur son lieu de travail au milieu de l'après-midi ?

Marion fronça les sourcils.

— Elle n'a rien dit d'autre ?

Elle avait déjà composé le numéro de la vieille dame que Talon n'avait toujours pas bougé. Elle leva sur lui un regard inquiet tandis que dans une petite maison de l'Isère résonnait la sonnerie du téléphone. L'officier avait l'air embarrassé.

— Je pense que vous devriez passer voir les collègues...

Il était de tradition que Marion fît au moins une fois par jour le tour des bureaux. C'était le contact nécessaire qui permettait à chaque équipe de faire le point de ses enquêtes et à Marion de donner des directives, de décider des interventions et du dispositif le mieux adapté. Aussi de flairer l'humeur, de renifler les troubles en préparation, d'anticiper les petites révoltes et d'éteindre dans l'œuf les grands ouragans.

— Il y a plusieurs jours qu'ils ne vous ont pas vue, si j'excepte le pot de l'autre soir. Ils ont besoin de vous parler des affaires en cours.

Il baissa les yeux et Marion comprit que les affaires en cours avaient bon dos. Talon prenait d'infinies précautions pour lui faire savoir que les troupes souffraient de vague à l'âme. Elle était sur le point de lui demander si Léo était présent dans le service, mais, à Grenoble où Nina passait ses vacances, Lisette Lemaire décrochait. Marion fit signe au lieutenant de la laisser.

— Bonjour, madame Lemaire... C'est moi, oui...

Lisette était en ligne, Marion capta le babillage de Nina qui devait tirer sur la jupe de sa grand-mère pour avoir le droit de parler à sa presque maman et de lui livrer la primeur de ses menues aventures. Sans qu'elle sût vraiment à quoi les attribuer, Marion sentit des larmes monter et mouiller ses yeux. Elle respira à fond pour retrouver sa voix.

— Oui, oui, ma chérie, je suis là. Je t'écoute...

À l'initiative de Talon, le groupe criminel était réuni en quasi-totalité dans le plus grand des bureaux du quatrième. Il n'y avait pas de sièges pour tout le monde et les hommes s'étaient casés comme ils pouvaient, assis sur un coin de table ou debout, appuyés contre le mur. Lavot, contrairement à son habitude, ne pérorait pas au milieu des nouvelles recrues, il affectait un air vaguement méprisant en évitant de regarder Marion.

La statue de la réprobation, remarqua-t-elle.

Le premier moment de surprise passé, elle avait embrassé la scène d'un coup d'œil rapide. Elle ne vit pas Léo dans le groupe et elle s'en trouva bien. Elle en venait à redouter sa présence au milieu des autres, incertaine de l'attitude qu'elle devait adopter, mortifiée par ses propres doutes, accablée par le sentiment que Léo ne lui disait pas tout, qu'elle ne savait pas ce qu'il lui cachait et que tout aurait pu être plus simple si seulement il avait accepté de collaborer.

Et puis il y avait eu la conversation avec Lisette Lemaire. Nina avait de la fièvre depuis la veille et, si le médecin n'avait rien diagnostiqué de grave, sinon un début de grippe, l'enfant s'alimentait à peine.

« Elle est triste, avait dit Lisette. De mon temps, on aurait parlé de langueur. Je crois que vous lui manquez. »

Marion était incapable de déterminer si la grand-mère de Nina était sincère ou si, tout simplement, elle avait surestimé sa capacité à s'occuper de l'enfant et s'attendait à ce que Marion vienne sur-le-champ la rechercher. Celle-ci avait tenu bon, s'estimant confrontée à une tentative de chantage de Nina avec la complicité inconsciente de la vieille dame qui en profitait sûrement au passage pour tester sa fibre maternelle.

Ce n'était pas le pire. Lisette Lemaire avait reçu la visite d'une enquêtrice de la DDASS mandatée pour vérifier le comportement de Nina après deux mois de vie avec Marion. Celle-ci avait trouvé l'enfant faible, fatiguée, perturbée par le rythme de sa nouvelle vie et trop excitée par les histoires de gendarmes, de voleurs et de revolvers que lui racontait Marion.

« Mais ce n'est pas nouveau pour elle, avait objecté Marion, son

père était policier, lui aussi...

— Son père, pas sa mère... »

Dans la voix de Lisette, un reproche à peine voilé.

Encore une qui pense que faire ce métier est contre nature pour une femme.

« Et j'aime autant vous prévenir, avait ajouté Lisette, la DDASS enquête également sur votre vie privée... L'assistante sociale m'a demandé ce que je savais... »

Marion avait laissé échapper quelques mots de révolte.

« Ne vous énervez pas, l'avait calmée la grand-mère de Nina, j'ai dit que je connaissais de vue votre compagnon... Comment déjà ? Ah oui, Léo... mais vous devez savoir qu'elle a insisté... Je ne sais pas pourquoi, il leur pose un problème. »

Et à moi donc ! Qu'est-ce que tout cela veut dire ? Pourquoi tout est-il si compliqué soudain ?

— Allons-y, dit-elle en se tournant vers Talon.

Le Power Book ouvert devant lui, l'officier attendait ses ordres. Depuis quelques mois, pourvu de son bagage technique et scientifique puisé aux sources américaines du FBI, il faisait office auprès d'elle de secrétaire judiciaire et de coordinateur des groupes qu'il assistait dans les phases procédurales. Il accompagnait Marion partout et, comme elle, travaillait sur l'ensemble des dossiers sans en privilégier aucun.

Il récapitula sommairement les affaires encore non élucidées, énuméra les éléments nouveaux. À chaque évocation, Marion intervenait, interrogeant ceux qui étaient en charge du dossier, pour obtenir une précision, donner une instruction sur la suite à envisager ou une vérification à effectuer.

— Les affaires nouvelles ? demanda-t-elle.

Talon leva le nez de son Mac.

— Vous ne voulez pas qu'on parle des viols d'abord ?

Marion le fusilla du regard. Elle posa ses deux mains sur le bord du bureau où il était installé, le fixa.

— D'abord, je dirais qu'il ne s'agit pas de viols caractérisés au sens où le comprend le Code pénal. Considérons donc que ce sont des dossiers réservés dont je m'occupe personnellement, jusqu'à nouvel ordre.

— Comme vous voudrez, murmura l'officier, tandis que le silence se faisait.

Marion soutint les regards braqués sur elle. Talon cliqua sur son Mac, tandis que Lavot, debout au premier rang, changeait de pied d'appui en poussant un soupir qui fit trembler les cheveux de l'officier Garcia, assise à côté de lui.

— Neuf sur l'échelle de Richter, murmura celle-ci.

— Écrase ! gronda Lavot.

Talon reprit la parole tandis que Marion faisait un geste de la main pour réclamer le silence.

— Une seule affaire nouvelle cette semaine. Un homicide volontaire par arme à feu, victime : Patrick Longe.

Il résuma en quelques phrases succinctes ce qu'il convenait de savoir de l'affaire.

— Nous avons presque fait le tour de la question, du moins de ce qu'on pouvait apprendre ici. Vous connaissez tous la Chambre rouge...

— Pas moi ! s'exclama imprudemment l'autre nouvelle.

— Je t'y emmènerai faire un tour, ma poulette, ricana Lavot. Tu verras, après tu seras une vraie femme...

— Connard ! éructa la jeune femme sans se démonter. Si je vais dans un clandé, ça sera pas avec toi.

— S'il vous plaît ! les calma Marion. Continuez, Talon. Où en êtes-vous ?

— Quelques auditions de témoins d'intérêt mineur, sinon pour préciser des éléments ponctuels : horaires, ambiance, etc. Trois témoins principaux ont été entendus : d'abord, la taulière de la Chambre rouge, Raymonde Legras. Elle n'a pas fait beaucoup avancer l'enquête.

— Vous trouvez ? s'exclama Marion. Patrick Longe est venu chez elle avec un homme, ce n'est pas rien...

— Je savais pas que les tantes étaient admises dans cette turne, dit Lavot avec une intonation méprisante.

Marion haussa les épaules.

— La femme Legras reçoit des couples homo ou hétéro, mais en général ils ne se mélangent pas, si je puis dire. Tout le monde est reçu chez elle, sauf les prostituées, en principe, car nous avons pu constater que, parfois, il y a des exceptions que je signalerai à l'équipe spécialisée.

Marion se tut, Talon prit le relais :

— Ce que je voulais dire, c'est qu'à mon avis cette dame en sait peut-être plus qu'on ne croit. Elle n'a pas pu donner de signalement précis du deuxième homme, alors qu'elle a reconnu Longe sur photo sans difficulté et bien qu'elle ait admis ne l'avoir jamais reçu auparavant. Elle n'y met pas toute la bonne volonté souhaitable. D'après ce que j'ai vu, il n'y a pas de caméra dans la chambre noire du second étage où les deux hommes se sont isolés. J'ai demandé à Lavot et à Garcia d'effectuer un recensement des clients présents mardi soir...

— Vous n'imaginez pas à quel point c'est compliqué, fit Lavot avec un regard entendu.

Bien sûr que Marion imaginait comment la femme Legras devait se faire tirer l'oreille pour dévoiler les identités de ses habitués. Une

histoire pareille qui impliquait la police et ses gros sabots, c'était de la contre-publicité, une catastrophe économique qui lui ferait perdre, momentanément, au moins un quart de ses revenus. Il lui faudrait des mois pour reconquérir la confiance de ses clients.

Marion se tourna vers Lavot et Garcia.

— S'il le faut, fichez-lui la frousse. Une vérification d'identité mardi prochain, en plein boum, par exemple...

Des ricanements satisfaits saluèrent sa suggestion.

— Le voisin de la Chambre rouge, reprit Talon après l'apaisement des commentaires, s'appelle Eugène Potiron. J'y peux rien, c'est son nom, précisa-t-il alors que de nouveaux rires fusaient. C'est un vieux Lyonnais, genre bourgeois ruiné. Il a aperçu Longe qui sortait, vers deux heures du matin. Quelques secondes plus tard, il a entendu deux coups de feu. Il n'a rien vu, car la scène s'est déroulée dans une petite rue perpendiculaire, sur l'arrière de son domicile. Il a seulement remarqué un bruit de moteur tout de suite après les détonations et, selon lui, c'était une voiture.

Lavot ne put s'empêcher de la ramener :

— Il a donné la marque, la couleur et l'immatriculation, bien sûr !

Marion interrogea Talon du regard.

Non, quand même pas, marmonna l'officier. Il pense qu'il s'agit d'une grosse cylindrée, mais je ne suis pas sûr qu'il n'en rajoute pas pour se rendre intéressant. C'est tout de ce côté. La rue où Longe a été abattu est une rue de commerces et de bureaux, tous fermés la nuit. Pas de bar, un seul immeuble habité, à l'autre bout. Les occupants étaient couchés ou absents. Pas de station de taxis à proximité. Pas de clochards dans ce quartier.

Marion approuva en silence la qualité du travail.

— Le père de la victime ?

— Je l'ai interrogé cet après-midi. Il n'avait pas revu son fils depuis plusieurs années. Ils étaient en mauvais termes. Le vieux Longe, Lucien, est veuf depuis vingt ans, il vit seul, c'est un ours mal léché. Il a fallu que je parle un quart d'heure pour entrer dans sa tanière. Pas de femme, pas de chien. Seulement un mainate qui fait un raffut d'enfer.

— Pourquoi la brouille entre le père et le fils ?

— Pas pu savoir, dit Talon. Cela semble remonter à loin.

— Il savait que son fils était homosexuel ?

Talon hésita, se troubla en jetant un coup d'œil furtif à Lavot. Mais celui-ci consultait un agenda et n'écoutait pas ce qui se disait dans la pièce.

— Je ne lui ai pas posé la question, avoua Talon. Je le ferai. En tout cas le fils a débarqué trois jours avant de se faire descendre. Il

venait à Lyon voir ou chercher quelqu'un. Le vieux ne sait pas qui ni pourquoi. Un type avec qui il était à l'armée, semble-t-il.

— Le chercher ? Vous voulez dire, pour l'emmener avec lui quelque part ?

Talon fit la moue.

— Non, ce n'est pas ce que j'ai compris. Il venait plutôt essayer de lui mettre la main dessus.

— Le vieux ne sait pas de qui il s'agit ?

— Du tout. Il n'avait pas parlé à son fils depuis des années.

— Pourquoi l'a-t-il reçu s'ils étaient fâchés ?

La question provenait de la voisine de Lavot.

Talon se tourna vers elle.

— Le vieux Longe est très malade. Un cancer du côlon. Son fils lui a écrit qu'il venait à Lyon et qu'il aimerait le voir. Le vieux a accepté. C'est en tout cas la version qu'il donne. Cela semble plausible. J'ai sa lettre, elle est jointe à mon PV d'audition. Lucien Longe m'a remis le sac de voyage de son fils. J'ai tout épluché, il n'y a rien de particulier dedans, ni dans la chambre où il a dormi. Les PV sont là.

La voix de Talon flancha comme s'il hésitait à poursuivre. Mais rien ne vint et c'est Marion qui rompit le silence :

— Votre avis, Talon, après ces entretiens ?

— Une hypothèse : Longe n'a pas fait une mauvaise rencontre. Il est venu à Lyon pour voir un type qu'il cherchait et qu'il a trouvé. Il est allé à la Chambre rouge avec cette personne qui l'a descendu ensuite.

— Cet autre serait donc sorti avant lui ?

— C'est ce que je pense en effet. Malheureusement, Eugène Potiron n'a pas été à son poste toute la nuit et il n'a pas vu toutes les allées et venues.

Il marqua une pause, toussota.

— Longe ne venait plus à Lyon depuis des années et, si l'on exclut une très vieille et improbable histoire, il n'est pas impossible que cette affaire prenne sa source dans sa vie militaire. Aussi, pour gagner du temps, je crois qu'une visite à Landau...

Marion se dressa, étira ses bras vers l'arrière, et ses vertèbres craquèrent.

— Compris, Talon. Je demande au juge une commission rogatoire internationale. Qui est volontaire pour la mission ?

Les hommes et les femmes s'entre-regardèrent, visiblement embarrassés. À première vue, le voyage en Allemagne ne déclenchait pas leur enthousiasme.

C'est incroyable ce que les flics sont devenus casaniers. Tels qu'ils sont là, je suis sûre qu'ils pensent à leur week-end sacrifié, à ce que va dire leur femme, au gamin qu'il faut emmener au foot ou au judo... Il y a dix ans,

ils se seraient battus pour y aller.

Elle allait renouveler sa question, désigner deux d'entre eux au hasard, quand une voix s'éleva dans son dos, claire et nette :

— Moi, je suis volontaire.

Marion se retourna brusquement. Léo se tenait dans l'embrasure de la porte restée entrouverte. Propre, rasé de près, habillé de vêtements frais. Tous les regards firent la navette entre eux, avides de connaître sa réaction.

Attention, pas de cafouillage, ils m'attendent au virage.

— Je suis volontaire, répéta calmement Léo dans un silence pesant. Je connais Landau et le régiment stationné là-bas.

Marion fixa tour à tour les hommes et les femmes autour d'elle, espérant que l'un d'entre eux se lèverait pour dire quelque chose, ne serait-ce que : « Moi aussi, je suis d'accord pour y aller. » Mais ils ne réagirent pas, tous très occupés à contempler ses chaussures, qui le plafond fissuré, ou à la guetter, elle. Léo alluma une cigarette, aspira une longue bouffée en rejetant la fumée devant lui.

— Il y a une objection ?

Son ton était neutre, professionnel, sans la moindre trace d'ironie ou de provocation.

— Pas d'objection ! dit Marion avec un sourire contraint.

Marion s'exhorta au calme, les bras le long du corps, le visage tourné vers l'antenne des transmissions de la PJ dont la flèche effilée se perdait dans une brume crasseuse qui avalait le ciel.

Elle prit plusieurs aspirations pour mettre de l'ordre dans ses tumultes intérieurs.

Consciente tout à coup d'une présence dans son dos, elle pensa qu'il s'agissait de Léo, venu s'expliquer avec elle ou prendre ses consignes. Elle attendit, les tempes attaquées par une migraine intempestive et une douleur sourde dans le bas du dos.

Talon s'éclaircit la voix en toussotant.

— Vous m'avez demandé, patron ?

Marion se retourna d'un bloc, le regardant sans comprendre. Son air absent, déconnecté, arracha un sourire à l'officier.

— Qu'est-ce qui vous fait rire ?

— Rien, excusez-moi ! C'est nerveux... Il y a quelque chose que je n'ai pas voulu dire devant les autres.

— Les autres ? Ah oui, les autres !

Marion se pencha brusquement en avant.

— Dorénavant, Talon, dit-elle d'une voix sourde, ne prenez pas ce genre d'initiative sans m'en parler d'abord. Vous m'avez demandé de faire le tour des équipes. Je ne m'attendais pas à cette grand-messe ridicule. Je pourrais penser que vous avez voulu me piéger.

— Mais pas du tout ! J'ai cru bien faire.

— OK, ça va pour cette fois, mais ce n'était pas une bonne idée...

— Vous n'avez pas l'air dans votre assiette ? Quelque chose ne va pas ?

— Non, Talon, tout va bien, je vous assure.

Il insista :

— Je voulais vous dire, patron... Enfin, vous pouvez me faire confiance. Et je voudrais vous mettre en garde, si je puis me permettre...

Il rajusta ses lunettes, lissa en arrière ses cheveux pourtant impeccablement coiffés. Marion l'examina, pleine de méfiance. Il reprit, embarrassé :

— Vous savez ce que je pense.

— Je le sais et je vous dispense de me le dire. Vous n'aimez pas le capitaine Lunis et vous vous méfiez de lui.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit, se récria Talon. Et ce n'est pas moi qui me méfie de lui... À ce propos, je crois que vous êtes dans l'erreur. Je ne l'aime pas beaucoup, c'est vrai, nous sommes trop différents, mais il n'a pas le profil d'un violeur...

— Pourquoi dites-vous cela ? Qu'est-ce qui vous prend ?

— Patron, je vous en prie, pas à moi... J'ai vu la même chose que vous sur le pont et c'est moi qui ai convoqué Diane Menu pour vous. Je sais ce qui est arrivé à son amie, Carole Véron.

— Pas possible ? Et vous en concluez...

— Vous commencez à vous demander si Léo Lunis n'a pas un rôle dans cette série... Je crois que votre approche est trop sentimentale.

— L'amour me brouille la vue... Par pitié, Talon, soyez plus explicite...

— Ce n'est pas mon genre de faire des commentaires sur des sujets aussi... personnels.

— Non, mais vous en faites, je les lis dans vos yeux...

L'officier esquissa un sourire crispé.

— Et je serais mal placé pour donner des leçons de morale... Non, ce que je veux dire, c'est que votre culpabilité par rapport à votre relation privée avec un de vos hommes peut fausser votre jugement sur lui. En fait, vous vous culpabilisez vis-à-vis de nous tous, du service qui ne fonctionne plus tout à fait comme avant, et inconsciemment vous voulez le rendre responsable, *vous* rendre responsable.

Il s'interrompt, guettant l'orage.

— Continuez, docteur Freud ! murmura seulement Marion.

Talon chassa d'invisibles mouches devant ses lunettes sans prêter attention à l'ironie de Marion.

— Je pense que les indices qui vous mettent sur la piste d'un mystérieux Léo, violeur, voire assassin, sont trop beaux et, à mon avis, trop évidents. Il est possible que l'on cherche à vous nuire à travers ces affaires. Ou à lui, je ne sais pas.

— Qu'est-ce que vous suggérez ?

— Rien encore. Sinon de garder le recul nécessaire sans prendre les choses au premier degré. Restez vigilante quand même, car il est possible que je me trompe complètement...

Marion croisa les bras en fixant intensément un point situé loin, très loin derrière les oreilles de Talon dont les mots apaisaient d'un coup les tensions de sa gorge, de sa nuque et du bas de son dos.

— Merci, Talon, dit-elle d'une voix plus claire.

— Je ne suis pas à votre place, cela me rend plus objectif. N'en tirez aucune conclusion.

— Je vais essayer de suivre vos conseils... À présent, dites-moi ce que vous cachez derrière votre dos...

Marion fixa, perplexe, le bout de papier chiffonné qu'une pliure trop appuyée avait presque coupé en deux. Talon passa la main à plat sur la coupure de presse, un article du *Progrès* de Lyon évoquant sur deux colonnes la mort de Julie Rouvres. Décidément, tout le monde se baladait avec la mort de cette malheureuse fille dans la poche...

— J'ai trouvé ça dans les papiers de Patrick Longe, dit Talon.

— Comment se l'est-il procuré ?

— Je l'ignore, son père affirme qu'il ne lui a rien envoyé.

— Quel intérêt, cet article ? Je ne comprends pas. Vous pensez qu'il connaissait cette fille ?

Talon secoua la tête.

— C'est peu probable... Mais lisez jusqu'au bout, s'il vous plaît !

Sous les quarante lignes relatant la mort « affreuse » de la jeune serveuse étudiante, un encart en caractères gras précisait que l'enquête était pour l'heure confiée au commissaire Edwige Marion et à son équipe, depuis peu enrichie d'un nouvel élément : le capitaine Léo Lunis. Elle se souvint d'avoir évoqué avec le journaliste du *Progrès* l'arrivée de Léo qu'elle avait pris dans son équipe à la place de Cabut, muté à sa demande à Paris pour y retrouver ses premières amours : les œuvres d'art et sa folle maîtresse. Le nom et le prénom de son amant avaient été soulignés au stylo bille noir, soigneusement, avec une règle.

— C'est pas vrai !

Elle se concentra quelques secondes, se tourna de nouveau vers la cour, puis revint à Talon.

— Décidément ! J'ai l'impression de tourner en rond... Pourquoi Longe avait-il cet article dans ses affaires ? Pour Julie ou pour Léo ?

Elle examina le bout de papier en le triturant nerveusement comme si le fait de le toucher pouvait provoquer un miracle.

— Je pense que c'est une question à poser à Lunis, c'est son nom qui est souligné, dit Talon après un silence prudent. Je préfère que ce soit vous.

— Je le ferai. Les auditions des ouvriers du chantier ?

— Rien à signaler. Ils ont tous des alibis en béton...

Marion sourit malgré elle.

— C'est normal !

— Pardon ?

— Non, rien... c'est un mauvais jeu de mots. Des alibis en béton... vous avez le sens de la formule ! Les autres, les passagers du bus, le chauffeur ?

Talon retira ses lunettes et farfouilla dans sa poche à la recherche de son mouchoir.

— J'ai entendu le chauffeur tout à l'heure, il a travaillé jusqu'à une heure du matin, il a lui aussi des alibis à la pelle. Pour le reste, côté voyageurs, c'est zéro, pas un bout de tuyau.

Il entreprit de fourbir ses lunettes et, tout en s'activant, il leva ses yeux flous de myope sur Marion, raide derrière sa table.

— Selon les témoins, Julie a pris le bus, elle est montée seule, est descendue seule à son arrêt, et personne ne l'attendait.

— Pourquoi me dites-vous cela sur ce ton ?

— Lavot m'a dit que vous aviez vérifié leur emploi du temps pour cette soirée. Lunis vous a dit la vérité.

— Mais c'est incroyable, s'exclama Marion, vous m'espionnez ou quoi ? Je vous signale, pour le cas où cela vous aurait échappé, que la présence de Julie dans le bus ne signifie rien. Son « violeur » ou partenaire, appelez-le comme vous voulez, pouvait très bien l'attendre plus loin.

Talon remit ses lunettes, replia son mouchoir, l'enfourna dans sa poche.

— Bien sûr, patron, bien sûr.

Marion prit son blouson, l'enfila nerveusement. Sortir, prendre l'air, respirer. Elle passa devant Talon et, au passage, rafla sur son bureau l'article du *Progrès* qu'elle lui agita devant le nez avant de le lui coller dans les mains.

— Tenez, reprenez ça. Et puisque Léo Lunis veut aller à Landau, il ira, mais pas seul. Vous partez avec lui.

Marion ne trouva pas Léo quand elle quitta l'hôtel de police. Les bureaux étaient vides et, pour la première fois depuis longtemps, les « cages » l'étaient aussi. L'absence de gardes à vue, de « crânes », mortifia Marion, qui y vit le signe que quelque chose n'allait vraiment pas au groupe criminel. Si les gars n'allaient plus au charbon, c'est qu'ils se décourageaient, qu'ils n'avaient plus envie de travailler pour elle. Ses hommes fonctionnaient au moral dans des rapports, hélas, trop affectifs. Une fois de plus, et sans la moindre réflexion objective — Talon sur ce point avait parfaitement raison, mais elle serait morte sur place plutôt que de le reconnaître —, elle mit ces défaillances sur le compte de sa relation avec Léo.

Elle eut une mauvaise intuition et décida de visiter quelques bars dans lesquels il traînait parfois sa mélancolie les premières semaines qui avaient suivi son affectation dans la ville. C'était avant qu'il commençât à se laisser aller, à se laisser approcher. Marion était alors attirée par les gouffres vertigineux creusés chez lui dans un passé trouble, bruisant de tumultes secrets. C'était comme une fascination et, plus il la fuyait, plus elle le voulait. Un instinct qu'elle se découvrait, un besoin de le protéger, de le prendre sous son aile, de lui redonner le goût de vivre. Il avait fini par la laisser faire avec prudence, avec la méfiance d'un animal resté trop longtemps à l'état sauvage. Au début, il ne parvenait même pas à faire l'amour avec elle. Même si son corps montrait qu'il en avait envie, au moment de passer à l'acte, une terreur inexplicable le faisait fuir. Marion pensait qu'il n'avait pas encore fait son deuil d'une femme aimée avec passion et qu'il lui fallait en passer par là avant de pouvoir charnellement en aimer une autre. Elle avait mis un temps fou à lui donner le goût de son propre corps mais sans le libérer totalement d'une incompréhensible absence de ferveur sexuelle.

Marion ne trouva Léo nulle part, même pas au Cintra où elle échut après un périple urbain et limonadier stérile. Julio, le barman fidèle au poste, servit un café à Marion en lui jetant de petits coups d'œil curieux.

— Je ne devrais pas vous dire ça, ce ne sont pas mes oignons, mais...

Marion plongeait le nez dans sa tasse, sûre de ce qu'il allait déballer.

— Non, Julio, ce ne sont pas tes oignons. Écrase...

Le barman protesta :

— Vous ne savez même pas ce que je veux dire. Tous vos gars savent que vous et le capitaine Lunis...

— Et alors ? Merde ! Ce que je fais en dehors du service ne les regarde pas ! Et toi non plus...

Marion s'était dressée, le doigt pointé sur lui. Elle avala son café d'un coup, la tête en arrière, puis jeta sur le bar un billet froissé sorti de la poche de son jean.

— Vous fâchez pas, commissaire. Moi, ce que j'en dis, vous savez... Je voulais seulement vous signaler qu'il y a un type qui cherche M. Lunis.

— Quel type ?

— Ce n'est pas un client, je veux dire un habitué. Ça fait environ une semaine qu'il vient. Un mec brun, taciturne. Je ne le connais pas.

— Une veste bleue et une cicatrice là ?

Marion avait posé le doigt sur sa tempe droite. Elle s'entendait prononcer les mots comme si une autre les disait à sa place.

Je suis folle... Pourquoi je parle de lui, de ce... Sam ? Sam ! Quelle connerie !

— Non, dit Julio. Enfin, je n'ai pas remarqué. Ça vous dit quelque chose ? J'aurais peut-être dû la fermer ?

Marion hocha la tête. Elle fit un geste de la main en se dirigeant vers la porte tandis que Julio la suivait des yeux, étonné.

— Ce n'est rien, Julio. Ne te tracasse pas...

Elle fit deux pas en arrière, se pencha par-dessus le bar, fit signe au barman d'approcher son oreille.

— Tu as bien fait et tous les tuyaux concernant le capitaine Lunis, c'est à moi que tu les donnes, OK ? À personne d'autre ! Tu l'as vu ce soir ?

— Le capitaine Lunis ? Pas depuis une éternité. Vous lui interdisez ou quoi ?

Le regard de Marion transperça Julio, qui se hâta de rectifier le tir :

— Personne n'est venu ce soir. À vrai dire, ce type n'est pas passé depuis deux jours. Et, à mon avis, on n'est pas près de le revoir !

Julio posa devant Marion *Le Progrès* du jour ouvert et plié à la page relatant le meurtre de Patrick Longe près de la Chambre rouge.

— J'en jurerais pas devant une cour d'assises, mais, en plus vieux, le type qui cherche Léo Lunis ressemble foutrement à ce macchab.

Marion franchit l'espace entre le Cintra et sa voiture de sa démarche légère, aérienne, glissant sans bruit sur l'asphalte, les mains dans les poches de son blouson, le regard mobile, aux aguets, presque aux abois, surveillant ses arrières. Elle renifla l'air empuanti de vapeurs d'essence que déplaçaient les véhicules encore nombreux malgré l'heure avancée. Elle eut la sensation d'une présence inamicale pas loin d'elle, la certitude aussi d'être observée, épiée. Avant de monter dans sa voiture noire abandonnée en double file en face du bar et dont les veilleuses étaient restées allumées, elle observa la rue des deux côtés, à droite et à gauche, longuement. Le vent frisquet qui se cramponnait à un mois de mai décidément morose avait chassé les passants et rempli les bars. La rue était vide, mais Marion ne parvint pas à se convaincre que sa seule déprime était à l'origine de ses mauvais pressentiments. Elle se pencha vers la console centrale, remit en route la radio de bord, démarra en faisant ronfler la mécanique et s'éloigna rapidement après avoir exécuté un demi-tour sur place et pris la rue en sens interdit sur trente mètres. Léo n'était pas au Cintra, mais il était forcément quelque part. Dût-elle y passer la nuit, elle le retrouverait. Il n'était pas question qu'il parte pour Landau avant qu'elle l'ait revu et qu'il se soit expliqué. Et, s'il en était besoin, le tuyau de Julio lui donnait une raison de plus.

Elle finit par rentrer chez elle, bredouille. Bien que la maison soit plongée dans l'obscurité, la porte n'était pas fermée à clef et le *Requiem* de Fauré traversait les vitres et les cloisons. C'était une pièce de musique que Léo aimait écouter dans les moments de cafard et qui, généralement, n'arrangeait pas son état. Le pouls de Marion s'accéléra tant que ses tympanes se mirent à bourdonner. Elle ouvrit la porte sans bruit, l'arme à la main. Sur le seuil du salon, elle dut attendre que ses yeux aient fait le point pour le voir. Assis dans le canapé, torse nu, les pieds déchaussés posés sur la table basse, immobile et les yeux clos, il ne tourna pas la tête vers elle, se contenta de tendre la main dans sa direction, paume vers le plafond. À cause de la musique et des précautions qu'elle avait prises, il n'avait pas pu l'entendre. Il avait capté ses ondes, reniflé l'air qu'elle déplaçait, flairé le subtil

changement qui s'opérait dans la pièce à son arrivée. Marion vint se poser contre lui, abandonnant son arme qui produisit un bruit mat en touchant le plancher de sapin blond. Léo referma son bras nu sur elle avec une inhabituelle indolence. Le nez dans sa poitrine, Marion le respira profondément, remuée. Une vague réminiscence captiva une seconde son attention, une sensation de déjà vécu, de déjà senti, sur laquelle se brisa son espoir d'oublier, ne fût-ce qu'un moment, les questions qui la tourmentaient. Léo ne prononça pas un mot, il se contenta de plaquer sa main contre elle, comme pour s'assurer de sa réalité ou de sa consistance. Elle le laissa faire sans bouger, cherchant à retrouver ce que le mélange de tabac, de jasmin et de chèvrefeuille à peine altéré par les vapeurs d'essence et de pollution que portait Léo lui rappelait.

Léo ne put ignorer la soudaine tension de son corps, ni son trouble lorsqu'elle releva la tête, abandonnant le creux de son aisselle pour fixer, dressée comme un serpent sur le point d'attaquer, le répondeur du téléphone toujours branché.

Zéro. Le chiffre 0 s'affichait en rouge. Si elle avait bien lu la notice, 0 voulait dire « pas d'appel ». Son tourmenteur n'avait pas appelé ce soir.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit Léo à voix basse.

Marion se garda de répondre.

C'est trop beau pour être vrai...

Que signifiait l'absence d'appels ? Ce 0 rouge qui claquait dans la pénombre de la pièce était-il le signal de la fin d'une mauvaise plaisanterie ou tout autre chose ? Elle loucha sur Léo, qui semblait vouloir conserver sa position de gisant jusqu'à la fin des temps. Et si c'était lui, le « harcelant » ? Pas seul, bien sûr, de connivence avec un ou plusieurs... Mais pourquoi ?

Ça y est, je recommence ! Il est là, gentil, détendu... C'est vrai, il a des choses à se faire pardonner, mais je ne vais pas l'accuser de tous les maux de la terre.

Les dernières notes du *Requiem* moururent dans la pièce. La musique grave et pathétique, loin de calmer Marion, l'avait au contraire stimulée. Ou bien c'était l'attitude abandonnée, sereine, décalée, de Léo qui lui faisait cet effet alors qu'elle attendait de lui des explications, des excuses, en tout cas une réaction. Une autre réaction.

Ce fut lui qui ouvrit le feu, tout en savourant le *Requiem*, les yeux fermés.

— Tu es toujours fâchée ?

— Fâchée ? Je ne te comprends plus, Léo, mais je ne suis pas fâchée. Et toi ? Tu as trouvé ce que tu cherchais ? Je devrais dire « qui tu cherchais ». Où étais-tu toute la journée ?

Léo, immobile, laissa passer un temps interminable.

Seigneur, donne-moi la patience !

— Est-ce que tu connais Patrick Longe ? demanda-t-elle abruptement, agacée par son silence et son air déconnecté.

Léo se crispa, comme elle l'avait fait un instant plus tôt, et elle se rendit compte qu'elle l'attaquait pour lui faire mal.

— Marion, pas ce soir, je ne veux pas me disputer avec toi ce soir ! murmura-t-il en se redressant avec effort.

— Il t'a cherché dans toute la ville, il est même venu au Cintra.

— Marion, on est crevés tous les deux. Demain, je me lève tôt. Je voudrais une nuit calme et tranquille près de toi. Là.

Il désigna le sillon entre ses seins. Elle recula.

— Léo, je voudrais que tu répondes à mes questions, si ce n'est pas trop te demander.

Léo se mit debout et sa haute stature ferma l'horizon, emprisonnant le peu de lumière venue du dehors. Sans un mot, il se dirigea vers le vestibule au fond duquel l'escalier peint en blanc posait une tache claire. Le dos voûté, comme tiré vers le bas, il entreprit de grimper les quelques marches qui conduisaient à leur chambre.

— Léo, tu ne peux pas te défiler sans cesse ! Explique-toi une fois pour toutes ! Quel rapport il a avec toi, avec Julie ?

Marion criait presque. Léo stoppa son ascension, la main sur la rampe.

— Avec Julie ? Julie Rouvres ?

— Évidemment ! Tu en connais combien de Julie ?

Au milieu de l'escalier, il fit demi-tour et, en un bond, il fut contre elle. Il la prit dans ses bras, la serra à l'étouffer.

— Marion, Marion, arrête ! Je t'ai dit la vérité sur Julie. Le reste, je ne peux pas t'en parler, pas encore. Il faut que tu me fasses confiance. Je t'en supplie.

— Qu'est-ce que tu fiches au milieu de toutes ces histoires, Léo ? Il faut que je sache.

La voix de Marion était étouffée, son souffle restreint par la pression des bras de Léo. Elle se sentit prête à éclater en sanglots.

— Je te dirai tout, je te le jure, mais pas maintenant, Marion. Ne crains rien. Tu ne crains rien.

— C'est toi, alors ? C'est après toi qu'on en a ? C'est pour ça que tu vas en Allemagne ?

— J'y ai fait mon service militaire.

— Ce type, Longe, il te connaissait puisqu'il te cherchait. C'est lui qui téléphonait ici ? C'est parce qu'il est mort qu'il n'y a plus de coups de fil ? C'était lui qui prononçait ton prénom ? Pour me faire comprendre quoi, Léo ?...

Léo secoua la tête sans conviction.

— Je veux que tu restes en dehors de cela.

— Je ne suis pas d'accord. Je suis concernée, toute la ville est concernée. Il y a des enquêtes officielles, tu dois me dire ce que tu sais. Et puis je croyais que, dans un couple, on ne se cachait rien.

Léo desserra son étreinte et caressa son dos, doucement, pensivement.

— On a tous nos petits secrets. Tu n'as pas aussi les tiens ?

Le sang quitta brusquement le visage de Marion, sa bouche devint sèche comme du carton.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? fit-elle dans un murmure, la voix instable.

— Rien, mon cœur, rien... Viens, on va se coucher...

Marion n'entendit pas Léo partir le lendemain matin. Renonçant à poser des questions qui resteraient sans réponse, elle avait fini par tomber dans le sommeil, serrée contre Léo qui l'avait gardée dans sa chaleur mais sans la toucher, sans même oser le plus petit geste équivoque. Il faut dire qu'elle n'avait pas fait grand-chose pour l'y inciter et que sans doute cela valait mieux, c'était dans l'ordre des choses. Pour faire l'amour, il faut penser à ça et à rien d'autre. Ils n'avaient la tête à l'amour ni l'un ni l'autre, et les interrogations qui obsédaient Marion, focalisées sur son homme, lui faisaient l'effet d'un anesthésiant. Et, quand le doute tue le désir, le dégoût de l'autre est proche.

Léo n'avait laissé ni mot ni message, hormis des mégots partout, dans le salon, la cuisine et la salle de bains. Marion en conclut que, sans doute en proie à l'insomnie, il s'était relevé pour fumer comme un fou en attendant l'aube.

À huit heures moins le quart, Talon, jugeant que c'était une heure raisonnable pour réveiller Marion, lui annonça d'une voix bizarre, lointaine et triste qu'il n'accompagnerait pas Léo en Allemagne. Sa grand-mère avait sombré dans le coma au cours de la nuit et il voulait qu'elle passe ses dernières heures terrestres avec dans sa main celle de l'enfant qu'elle avait élevé toute seule. Un accident de voiture lui avait pris sa fille, son gendre, et c'est pour son petit-fils qu'elle avait résisté à l'envie de mourir juste derrière eux. Marion apprit à cette occasion que Talon était orphelin depuis trente ans et elle se demanda comment elle avait pu ne pas identifier, sous son aplomb qui confinait parfois à la suffisance vaniteuse, cette détresse d'enfant abandonné qu'elle ne connaissait que trop.

Il avait donc été décidé que Lavot partirait à la place de Talon et l'intéressé avait peu apprécié ce contretemps. Moins proche d'elle depuis que le destin lui avait ramené une famille, Lavot n'avait, pas plus que Talon, beaucoup d'amitié pour Léo. Sans doute parce qu'il s'était intercalé entre elle et eux et que, du coup, tout avait changé. Mais elle savait Lavot loyal et fidèle et, le cas échéant, il serait pour Léo un meilleur garde du corps que Talon. Car la nuit lui avait apporté une certitude : si elle ne mesurait pas la gravité de ce qui les menaçait,

l'origine, le responsable, c'était Léo.

Son équipe rapprochée éclatée à tous les vents, Marion erra un moment chez elle, incertaine de ce qu'elle devait faire et surtout de ce par quoi elle devait commencer. Après un bain tiède et un litre de café fort, elle avertit son service qu'elle n'y passerait pas de la journée. Boubet était de vacation de matinée et, bien qu'elle ne lui ait pas posé la question, il lui fit savoir que la femme qui avait appelé le PC en se faisant passer pour elle la veille avait bien utilisé une cabine située à vingt mètres de l'entrée de l'hôtel Mercure. Non seulement l'inconnue était gonflée, mais il était vraisemblable qu'elle avait tout vu : de l'arrivée de Marion avec Sam à sa sortie.

Et si c'était la petite Garcia, elle-même ? Avec la complicité de Lavot ? Mais non, c'est absurde ! Pour quelle raison ferait-elle ce genre de blague ? Ils savent que Léo vit avec moi, il n'y a plus rien à démontrer, sinon ressentir de la colère ou du mépris...

Elle remercia Boubet encore dans ses petits souliers et lui rappela qu'elle resterait reliée au service par son Pager. Puis elle tenta quelques exercices respiratoires pour secouer l'humeur de chien qu'elle sentait ramper derrière ses yeux. Vide et triste comme le jour qui s'annonçait plus brumeux et froid que la veille, elle passa une bonne heure à mettre de l'ordre dans la maison, ramassant les vêtements de Léo éparpillés pêle-mêle dans toutes les pièces, pestant contre son désordre échevelé sur lequel, ce matin, elle avait quelque difficulté à s'attendrir.

En quittant sa chambre, elle eut envie de faire un tour dans celle de Nina. Assise sur le bord de son petit lit recouvert d'une couette à carreaux rouge et blanc parsemés de moulins à vent, elle contempla le décor qui, sans la petite, ressemblait à un montage factice et froid. Elle eut envie que Nina soit là, qu'elle rie tandis que Léo la coursait dans le couloir, qu'elle se cache derrière la commode, repérée aussitôt car trahie par son ombre. Que Nina soit là, que les jours passés disparaissent, que tout reprenne sa place. Elle se concentra très fort et laissa le rire et les baisers de souris de Nina l'apaiser.

Puis la voix de Lisette Lemaire éparpilla le rêve. La DDASS avait repris ses investigations ; mieux, elle en remettait une couche en s'intéressant à Léo. Pourquoi revenir sur des questions pratiquement

réglées ? Quel intérêt pouvait avoir sa vie privée pour l'adoption de Nina ? C'était reparti pour des semaines de tergiversation avant l'ultime coup de tampon sur un document officiel. Réduire l'amour de Nina à un foutu coup de tampon d'un foutu technocrate !

— Eh bien, c'est ce qu'on va voir ! s'exclama-t-elle à voix haute en pliant le pyjama de Nina oublié sur la moquette, un pyjama rose et blanc avec des lapins, assorti aux chaussons et qui sentait le lait, le savon et le sommeil.

Elle redescendit et découvrit le pull gris de Léo coincé sous un coussin du canapé. Elle y enfouit son visage et le parfum qui s'en dégageait déclencha une émotion fugace qui fit trembler ses lèvres. Léo, allergique à la plupart des composantes des parfums du commerce, commandait le sien chez un petit fabricant spécialiste des cas difficiles. Un parfumeur du sur mesure comme il existe des tailleurs ou des chausseurs. À le renifler ainsi, une idée lui vint, absurde.

Face à la porte-fenêtre, nue, exposée aux regards de ses voisins qu'elle pouvait distinguer sans peine de chez elle quand ils jardinaient ou lavaient leurs voitures, elle composa le numéro de Cats and Dogs où Carole Véron avait dû reprendre son service.

Peu après dix heures, lorsqu'elle eut rendu à la maison une allure décente, mis en route le sèche-linge et avalé un bol de céréales avec du lait écrémé, elle refit pour la dixième fois le numéro de la DDASS qui sonnait occupé depuis une heure. Elle eut enfin en ligne un standardiste bougon qui lui annonça que Mme Leroi, l'assistante sociale en charge du dossier de Nina, était en vacances. Marion remercia d'une voix qui manquait d'assurance. Mme Leroi, fonctionnaire consciencieuse, n'était pas du genre à mener ses enquêtes pendant ses congés, au risque de démontrer un zèle suspect sur lequel ses patrons auraient pu se méprendre et, pis encore, auquel ils auraient pu s'accoutumer. Si Mme Leroi n'était pas à l'origine de la visite à Lisette Lemaire, alors qui l'était ? Qui était cette femme qui débarquait avec aplomb chez la grand-mère de Nina, approchait la petite, pouvait lui parler, la toucher ?

Une bouffée d'angoisse fit couler un air glacé dans son dos.

Dans la maison de Lisette Lemaire, le téléphone sonna longuement. Marion attendit cinq minutes puis recommença, sans plus de réussite. À chaque essai, son stress monta d'un cran et quand enfin, une bonne heure après, Lisette décrocha, elle dut faire un effort colossal pour s'exprimer normalement, ne pas crier à la grand-mère qu'une heure durant elle avait imaginé le pire : Nina à l'hôpital avec une pneumonie, enlevée par un commando de tueurs, Lisette assassinée par ces mêmes bourreaux ou enfermée dans la cave, au

mieux en train d'ameuter le commissariat. Lisette était tout simplement sortie avec Nina faire des courses et Marion en aurait pleuré d'énervement.

— Mais tout va pour le mieux, dit la mamy d'une voix presque joyeuse. Elle n'a plus de fièvre et ce matin elle a dé-vo-ré.

— Dites, madame Lemaire...

— Si vous m'appeliez mamy, comme Nina, suggéra la vieille dame décidément en forme.

— Si vous voulez... mamy ! Dites-moi, l'assistante sociale qui est venue vous voir, vous pourriez la décrire ?

— Bien sûr ! assura Lisette. Pourquoi, il y a un problème ?

— Non, non. Je veux seulement m'assurer que c'est bien celle qui suit le dossier...

Lisette Lemaire fit de l'assistante sociale un portrait qui pouvait s'adapter à la moitié des femmes de Grenoble et des environs. « Une femme entre deux âges, plutôt mal fagotée — vous voyez ce que je veux dire : jupe informe comme ses formes, cheveux grisâtres et trop longs pour son âge — mais correcte et très pro-fession-nelle. » Marion n'avait jamais vraiment regardé Janine Leroi, mais en aucun cas elle ne correspondait à cette description. Elle se concentra pour faire surgir finalement le souvenir d'une petite blonde frisottée qui avait au plus trente-cinq ans.

— Elle vous a dit son nom ?

— Bien sûr : Janine Leroi. Pourquoi ?

— Où est Nina ?

— Elle joue dehors, il fait si beau aujourd'hui...

— Faites-la rentrer !

Marion fit en sorte de rester calme. D'ailleurs, il n'y avait pas — pas encore — de quoi s'alarmer. Mais une douleur atroce lui nouait l'estomac, la clouant sur le canapé. Lisette Lemaire perdit ses accents enjoués.

— Mais que se passe-t-il ?

— Écoutez, hier, elle avait 39... Et puis je voudrais lui parler, vous pouvez l'appeler ? Demandez-lui de rentrer et gardez-la près de vous, je vous en prie !

Marion remonta son col et frissonna en fermant sa porte. Le vent s'était calmé, mais une petite bruine pénétrante noyait les reliefs alentour et faisait luire les trottoirs au point qu'ils semblaient avoir été cirés par des mains consciencieuses. Une voiture passa en chuintant et c'était à peu près le seul signe de vie dans ce quartier désert. Un regret furtif la traversa : son appartement du centre-ville avec son mouvement perpétuel, les commerces tout autour, la brasserie où elle buvait son premier café en lisant le journal, tout cela était si loin ! En le traversant, elle jeta un regard distrait sur le jardinet où l'herbe commençait à pousser, songeant avec angoisse qu'il faudrait bientôt la tondre, planter des fleurs d'été, des roses et des dahlias comme ses voisins. Elle tenta d'imaginer Léo en train de jardiner, se demandant s'il savait seulement faire la différence entre un pétunia et un plant de pomme de terre, et cette perspective lui arracha un sourire spontané.

Alors qu'elle ouvrait la portière de sa voiture, son Pager émit son signal familial. Marion le sortit de la poche de son caban imperméable bleu marine, pressentant un appel de son service. Curieusement, elle ne pensa pas à une nouvelle affaire criminelle, plutôt à un pépin, genre Léo a eu un accident. Mais le numéro affiché ne lui rappelait strictement rien. Elle le composa depuis le téléphone de la voiture, seule concession accordée aux services techniques qui se battaient, avec le soutien affable de Paul Quercy, pour lui affecter un téléphone portable, pression à laquelle elle opposait une résistance jusqu'alors payante.

La voix un peu rauque, cassée presque, lui assécha la bouche.

— Bonjour, jolie dame !

Cette voix qu'elle n'avait entendue qu'une fois, dans un hôtel, elle la reconnut sans peine. Elle ne se posa pas plus d'une demi-seconde la question qu'en d'autre temps elle aurait estimée fondamentale : comment avait-il eu connaissance de son numéro d'appel Pager ? À l'autre bout, la voix de Sam prit un autre ton, un autre rythme...

— Où êtes-vous ? fit Marion. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je pense à vous, je n'arrête pas de penser à vous...

Marion n'en crut pas ses oreilles.

Il est cinglé, c'est un cinglé... je raccroche.

— Écoutez, cria-t-elle, arrêtez ce cirque tout de suite !

Sam rit doucement dans l'appareil.

— Je ne peux pas... J'ai envie de vous voir, de vous parler. Vous me manquez. Je vous manque aussi, je le sais. Je vous rappellerai, tout à l'heure...

Il raccrocha... L'incrédulité fit cogner le cœur de Marion contre ses côtes.

Il est salement gonflé ! Ce type est un morpion prétentieux...

Elle resta un moment songeuse, se demandant ce qu'elle éprouvait au juste. Pas de la colère, juste une petite irritation. L'insistance de Sam le lui rendait déjà familier. « Je vous connais », avait-il dit, et, d'une manière ou d'une autre, cela devait être vrai.

Elle fronça les sourcils en fixant loin devant un point invisible. Son Pager était resté posé sur le siège passager. Elle le prit pour l'accrocher à sa ceinture. Les dix chiffres du numéro d'appel de Sam y étaient encore inscrits, elle les nota sur le bloc vissé sur le tableau de bord à côté du téléphone avant de les faire disparaître en effaçant le message.

— Vous avez bien fait de venir, madame Marion ! J'avais justement besoin de vous voir. Que se passe-t-il ?

Ne pas rire surtout ! Madame Marion ! J'ai pas l'habitude...

La cinquantaine austère, la directrice du service social en charge des enquêtes d'adoption, la supérieure hiérarchique de Janine Leroi, la scrutait, la tête penchée de côté comme une poule. En l'observant, Marion se dit qu'en effet elle avait une tête de gallinacé avec ses yeux bruns exophtalmiques et son long cou ridé que dissimulait mal un foulard de soie orange et gris.

Une poule aux couleurs du TGV...

Marion lui fit part de ses doutes quant à la visite qu'avait reçue Lisette Lemaire et la femme confirma qu'aucun de ses subordonnés — Janine Leroi, moins que toute autre — ne potassait ses dossiers pendant ses congés. En l'absence des titulaires, les cas restaient en instance, sauf dans l'urgence absolue qui justifiait l'intervention d'un suppléant, voire du chef de service en personne.

— De surcroît, Leroi passe ses vacances en Turquie. Quelqu'un vous a fait une blague.

Une blague ! Qui pourrait faire ce genre de gag absurde, à Grenoble ? Qui connaît Lisette Lemaire ? Qui sait que Nina est ma fille adoptive ? Qui ?

— C'est possible, dit-elle d'une voix blanche sous le regard lourd de sous-entendus de la directrice.

— C'est peut-être en rapport avec votre métier, suggéra la femme, une vengeance ?

Dans quoi je m'embarque, moi ? Surtout ne pas avoir l'air de paniquer devant elle. Déjà qu'elle m'épie comme un serpent qui veut bouffer une grenouille... Si elle voit que j'ai la trouille, elle reprend Nina illico...

— Je ne crois pas, non. Vous avez raison, c'est sûrement une blague.

Elle fit un effort pour plaquer un petit sourire crispé sur son visage qu'elle imaginait livide et défait en dépit de l'énergie qu'elle mobilisait pour paraître naturelle.

— J'ai moi aussi des choses à vous dire, dit la directrice sur un

ton froid. D'abord, je vous croyais sur le point de vous marier. Ou j'ai mal compris ? Vous deviez également nous remettre un questionnaire renseigné sur votre... fiancé.

Marion faillit pouffer de rire. Se fiancer, se marier... Robe blanche, flonflons, Léo en smoking. Cocasse.

— Je n'ai pas oublié le questionnaire, ça vient. Quant au mariage, rien n'est encore arrêté et vous-même m'avez dit que ce n'était pas une condition absolue.

— S'agissant de la situation très particulière de la petite Nina Joual, en effet. De plus, votre dossier a été déposé alors que vous n'aviez pas encore de projet matrimonial. Mais il serait bien entendu préférable pour elle d'intégrer une structure familiale... disons, plus traditionnelle où elle pourrait rencontrer plus régulièrement son frère et sa sœur.

— Elle les voit très régulièrement, objecta Marion. Je l'emmène à Bourges deux fois par mois. Et il y a sa grand-mère, elle peut la voir à sa guise.

La directrice balaya l'air devant son nez trop long.

— Je sais, je sais. Je ne vous reproche rien, vous faites ce qu'il faut pour cette petite. En réalité, ce qui me tracasse, voyez-vous, c'est... votre... fiancé...

Marion fut de nouveau en alerte rouge. Nina était en danger et l'autre allait lui raconter la vie de Léo. Il fallait qu'elle sorte de ce bureau au plus vite, qu'elle fonce à Grenoble. Mais la directrice n'avait pas l'intention de la lâcher, ça se voyait à son air annonciateur de catastrophes.

Marion se pencha en avant, les fesses posées sur le rebord du siège. Une douleur vive lui fouilla l'abdomen, juste au-dessus de l'estomac, lui coupant le souffle. Elle y porta la main en grimaçant. Marsal la traitait de « psycho-digestive », car chaque forte agression, chaque bouffée de stress hors gabarit la clouait dans son lit pour vingt-quatre heures avec une gastro carabinée...

— Vous êtes souffrante ? s'enquit la femme, qui enchaîna, sans lui laisser le temps de répondre : Nous avons des renseignements plutôt inquiétants sur lui.

— C'est-à-dire ?

Marion souffrait, l'autre s'en rendit compte. Un peu d'humanité passa sur son visage.

— Je crois savoir que vous ne le connaissez pas depuis très longtemps. Vous vous êtes renseignée sur lui ?

C'est la meilleure... Un extrait de casier judiciaire aussi, pourquoi pas ?

— Vous êtes mariée, madame ? demanda Marion d'un ton calme.

— Oui, mais je ne vois pas...

— Avant de l'épouser, vous aviez enquêté sur votre fiancé ?

— Non, bien sûr...

Marion pencha la tête de côté et elle planta son regard droit dans celui de la directrice, qui baissa le sien.

— Vous avez raison, murmura celle-ci, je m'égare. Veuillez m'excuser.

Marion fit un geste de la main.

— Vos renseignements... inquiétants, c'est bien cela ? Je serais curieuse de savoir d'où vous les tenez. Quelles sont vos sources ? Anonymes ?

La femme fixa intensément son sous-main, qu'elle se mit à lisser du plat de la main, mal à l'aise.

— Je m'en doutais, gronda Marion. C'est toujours la même histoire... Et qu'est-ce qu'il raconte, ce corbeau ? Attendez ! Laissez-moi deviner ! C'est sûrement sexuel, les corbeaux adorent ça ! Mon... fiancé est homosexuel ? Obsédé sexuel ? Échangiste ? Pédophile peut-être...

La chaleur dans le bureau meublé de noir était excessive, sèche et sentait la poussière. La femme eut un sursaut tandis qu'un peu de sueur perlait à son front.

— Je vous en prie.

— J'ai trouvé, n'est-ce pas ? Pédophile !

— Ne nous emballons pas, madame Marion. Ce ne sont que des ragots, mais nous sommes obligés de tenir compte de tout. Les enfants sont sous ma responsabilité jusqu'à leur adoption définitive...

— Les enfants ! s'exclama Marion. Vous vous abritez derrière eux, mais, en réalité, vous ouvrez le parapluie. C'est compréhensible, remarquez, vous êtes fonctionnaire et vous ne gagnerez rien de plus à prendre un tout petit risque. J'aime autant vous prévenir : en ce qui concerne M. Lunis, ne vous trompez pas.

Marion se leva brusquement et se dirigea vers la porte. À deux doigts de partir sans dire au revoir, elle se retourna.

— Et ne m'appellez pas « madame Marion », ça m'horripile !

La directrice se dressa en pinçant les lèvres, les mains à plat sur le buvard impeccable de son sous-main. Puis, comme Marion allait sortir, elle l'apostropha, cassante :

— Madame Marion, attendez, je n'ai pas fini ! Autant que vous le sachiez... Je réserve le dossier de Nina jusqu'à nouvel ordre...

Marion se bloqua et lui fit face, blême.

— Ce qui veut dire ?

— À la rentrée, si nous n'avons pas fait la lumière sur votre situation et celle de votre... concubin, elle sera placée provisoirement au Foyer de l'enfance.

Le sang se retira brutalement du visage de Marion, qui revint sur

ses pas d'une démarche incertaine.

— Vous plaisantez ?

— Je ne plaisante jamais avec la sécurité des enfants qui me sont confiés. Il vous reste dix jours. De mon côté, je vais faire vérifier la teneur de ces accusations et je vous promets de faire preuve de toute l'objectivité souhaitable, quoi que vous en pensiez...

— Vous savez que ce sont des calomnies, gronda Marion qui mourait d'envie de lui sauter à la gorge. Vous n'avez pas le droit de jouer avec la vie des enfants.

— Dix jours, dit l'autre en se rasseyant. Pas un de plus.

Marion partit comme une folle au volant de sa Peugeot de fonction. Elle faillit renverser un piéton et emboutir un bus alors que, sans réfléchir une seconde, elle fonçait en direction de Grenoble. À cause de la pluie qui avait consolidé son offensive, le trafic était intense et elle dut ralentir avant de s'engager sur la bretelle qui menait à l'autoroute. À cet instant, une évidence la frappa comme une gifle en pleine figure. Les coups de téléphone chez elle, au service, la visite de l'assistante bidon, les lettres anonymes à la DDASS, tout cela était lié, orchestré. Une personne ou un groupe de personnes la suivait, l'épiait, s'en prenait à elle, à sa vie. Quelqu'un qui peut-être, à cet instant, était derrière elle...

S'arrêter, réfléchir avant de faire n'importe quoi.

Dix jours, elle a dit, la sorcière... Nina au Foyer de l'enfance ! Elle ne supportera pas, elle ne pourrait pas comprendre... Et si ça arrive, moi je me flingue...

Elle immobilisa son véhicule sur le bas-côté, coupa le contact. Elle jeta un coup d'œil dans le rétroviseur central et un autre dans les latéraux. Rien ne clochait, aucun véhicule ne s'arrêta derrière elle, mais comment repérer une anomalie à une heure de pointe ? Elle avisa un panneau qui indiquait la direction de l'hôpital de Grange-Rouge et eut une pensée spontanée pour Talon qu'elle imagina guettant le dernier soupir d'une bonne grand-mère au bout du rouleau. Elle gambergea un moment au sens de la vie et des choses, au grain de sable infiniment petit qui pouvait faire basculer ce que l'on croyait ancré dans le roc. Puis, dans un élan, elle décida de biper Talon.

La tête penchée, Talon touillait son café, un peu pâle mais l'air calme, comme soulagé. Ils étaient attablés à la cafétéria de l'hôpital, lieu où, puisque Talon s'y trouvait, il aurait paru naturel à un observateur que Marion se rendît. Si elle avait eu le cœur à rire, elle aurait trouvé sa situation cocasse : un flic traqué, sûrement suivi et — comble de la dérision — qui ne voyait rien, ne se rendait compte de rien, sinon des dégâts que cela causait dans sa vie.

— Elle est morte, il y a une heure, dit-il enfin à Marion qui

respectait son silence, les mains crochées autour de sa tasse, frigorifiée en apparence, malade d'angoisse au fond d'elle-même.

— Je suis désolée... Je n'aurais pas dû vous appeler.

— Si, si, au contraire. Et puis la mort, c'est mieux pour elle, elle souffrait trop.

Malgré ses efforts pour les contenir, les larmes montèrent à ses yeux et il retira prestement ses lunettes pour les fourbir avec un mouchoir blanc. Ce geste qui d'habitude amusait Marion sentait le désarroi et la peine. Cette fois, elle n'eut pas envie de rire, tendit la main à travers la table pour effleurer son visage d'un geste amical, tendre, maternel.

Mais déjà Talon se ressaisissait. Il écarta doucement la main de Marion.

— Merci, patron, c'est fini à présent, affirma-t-il. Laissons les morts en paix. Les vivants nous requièrent. Que se passe-t-il ?

Marion le détailla avec attention. Est-ce qu'elle n'était pas sur le point de commettre une erreur ? C'est Talon qui avait évoqué le premier l'éventualité d'une malveillance dirigée contre elle. Elle, et Léo. Ou Léo tout seul. À présent, l'agresseur semblait aussi inclure Nina dans ses projets. Pouvait-elle faire confiance à Talon ? Comment avait-il deviné ou su que quelqu'un voulait leur nuire ? Pourquoi ne pas imaginer... ?

Tu deviens parano... Et de toute façon tu n'as pas le choix, il n'y a que lui...

— Talon, j'ai un grand service à vous demander...

Une demi-heure plus tard, Marion traversa la cour centrale de l'hôpital et retrouva sa voiture sur la place en arc de cercle. Un préposé au stationnement tournait autour comme une mouche au-dessus d'un morceau de viande avariée. Elle lui décocha un sourire éblouissant alors qu'il mettait la main à sa poche pour en extraire son carnet de PV.

— C'est à vous, ça ? grogna-t-il, feignant d'ignorer la jeune femme. Je suis obligé de verbaliser, vous êtes sur les taxis...

Marion sortit sa carte de réquisition et la lui fourra sous le nez, sans cesser de sourire, comme si l'affaire la réjouissait.

— Pas de problème, dit-elle en se dirigeant vers l'IML, et surtout prenez votre temps, j'en ai au moins pour une heure.

Discrètement, Talon quitta le CHR à son tour, par les sous-sols, après un ultime baiser à son aïeule qu'il abandonnait aux soins des professionnels de la mort.

Il déboucha dans une petite rue bordée de pavillons ouvriers identiques, alignés au cordeau et protégés par des jardins miniatures.

De chaque côté, les voitures des employés et des visiteurs du CHR encombraient les trottoirs. Talon emprunta le milieu de la chaussée, se retourna au coin de la rue pour vérifier ses arrières. Des enfants se chamaillaient un peu plus haut et un chien reniflait avec avidité les traces laissées sur un muret par un congénère. Talon poursuivit sa route, fit halte dans une brasserie où il acheta des cigarettes — qu'il ne fumerait pas étant donné qu'il ne fumait jamais — avant de se rendre aux toilettes. Au fond du couloir qui y conduisait, il franchit une porte entrouverte sur un petit parking et se retrouva sur le boulevard qui bordait l'hôpital sur son autre face. Il jeta dans une bouche d'égout le paquet de cigarettes intact, remonta son col pour se protéger de la bruine qui s'infiltrait dans son cou et accéléra l'allure.

Marcel, l'assistant du médecin légiste, armé d'une grosse éponge, faisait briller l'inox des plans de travail et des tables avec une application qui se lisait sur son visage bourru. Quand il vit Marion pénétrer dans son domaine, il manifesta sa joie en redoublant d'effort, se penchant même pour vérifier qu'il ne laissait aucune trace sur les surfaces polies. Puis, après avoir marmonné un bonjour machinal, il lui tourna le dos et se précipita dans le couloir. Marion ne vit le doc nulle part, ni dans les pièces contiguës à la salle principale ni dans son bureau vitré qui lui offrait en permanence une vue imprenable sur ses chers « allongés ».

Elle allait partir à sa recherche dans la morgue quand Marcel revint, poussant devant lui un chariot recouvert d'un plastique blanc. La forme d'un corps se découpait sous la matière souple.

Avec dextérité, l'aide légiste replia la housse, dévoilant le cadavre d'un homme âgé. Marion savait qu'il le faisait exprès, parfaitement au fait de sa répulsion pour les spectacles macabres devant lesquels, comme Marsal ou Talon, lui semblait se complaire. Malgré elle, elle lorgna le mort et eut un haut-le-corps : l'homme, grand et corpulent, n'avait plus de visage. Ici et là, ses membres étaient rongés jusqu'aux os, de même que son torse et son abdomen ouverts qui laissaient deviner d'infâmes grouillements.

— L'a été bouffé par les rats, commenta Marcel qui avait suivi son regard et son sursaut. Un esdéef. Vous voulez pas m'aider à le mettre sur la table ? Il est lourd, l'artiste...

Marion reflua vers la porte, indignée. Elle n'avait pas de goût pour les autopsies, encore moins pour la manipulation des morts et ce jour-là moins que jamais.

— Le docteur Marsal n'est pas là ? prononça-t-elle d'une voix tendue, au bord de la nausée.

— Au labo, la renseigna Marcel en désignant d'un vaste coup de tête la travée d'où il avait extrait le cadavre victime de rongeurs affamés.

Il fit mine de vouloir accompagner Marion, mais elle l'en dissuada d'un geste.

— Merci, je connais le chemin...

Il lui fallut s'engager dans le couloir, croiser un autre chariot sur lequel un autre corps reposait avant les découpages de Marsal et de son aide. Puis traverser les deux salles de dissection dont les murs s'ornaient de vitrines exhibant une collection de crânes défoncés, troués, d'os longs et de sternums déchiquetés par des projectiles divers, de bocal remplis de formol contenant les vestiges édifiants d'anciennes autopsies. Ensuite, longer les portes numérotées des compartiments réfrigérés où Marcel cachait sa réserve de macchabées. Gagner enfin la grande coursive qui conduisait au laboratoire chargé des recherches toxicologiques et biologiques et notamment de celles sur les empreintes génétiques.

Là, l'ambiance changeait. Une peinture blanche remplaçait le jaune pisseux de la morgue, les bureaux paraissaient plus accueillants, plus clairs, il y avait même de la moquette bleue sur le sol à la place des affreuses dalles de plastique gris usées jusqu'au béton. La morgue était décidément un lieu oublié, camouflé dans les bas-fonds, honteux.

Marion pénétra dans le laboratoire et reconnut la silhouette du médecin légiste qui s'agitait de l'autre côté d'une cloison vitrée en compagnie d'un homme comme lui vêtu de blanc, ganté, la tête recouverte d'un bonnet chirurgical, un masque devant la bouche et le nez.

Alors qu'une assistante se précipitait pour l'intercepter, Marion croisa le regard du docteur Marsal, qui lui fit un petit signe de reconnaissance. Puis il montra la pendule accrochée au mur et leva la main gauche, les cinq doigts largement écartés. L'autre médecin n'avait pas levé le nez d'un appareil aux allures de centrifugeuse dans lequel il disposait des tubes à essai. Un gros congélateur trônait dans un angle de la pièce. La température interne, -40° , s'y affichait en chiffres verts.

Marion, pour tromper son impatience, se mit à examiner un grand tableau qui occupait en totalité un mur de la pièce au fond de laquelle l'assistante était allée se rasseoir. Des planches photographiques représentant des grossissements obtenus en microscopie électronique de frottis sanguins et de cellules en couvraient une bonne moitié. Sur l'autre partie, des fiches donnaient des recommandations pour la réalisation d'analyses ADN efficaces et fiables. C'étaient des instructions pour effectuer les prélèvements sur les scènes de crime, les conditions de conservation de ces mêmes prélèvements et l'usage que l'on pouvait en faire. Des dessins illustraient ensuite les différentes méthodes employées et s'arrêtaient avec force détails élogieux sur la dernière en date : l'analyse par la méthode de la PCR (Polymerase Chain Reaction).

Derrière elle, la voix du docteur Marsal la fit sursauter. Les cinq minutes étaient écoulées, elle ne l'avait pas entendu arriver.

— Cette méthode a des avantages considérables, dit-il sur le ton docte, un peu condescendant, qu'il employait avec ses étudiants. Une réaction PCR peut être réalisée sur une très faible quantité d'ADN, dégradé ou non, purifié ou non, récent, ancien, sur presque n'importe quel support. On peut faire des miracles avec des échantillons très réduits...

Il se tourna légèrement vers la cloison vitrée, désigna du menton le médecin toujours penché sur ses tubes.

— Mon confrère et ami, le docteur Ampuis, peut travailler sur vingt cellules épithéliales. Vous vous rendez compte, j'espère, de la prouesse !

Marion affirma qu'elle admirait tant de performants exploits mais que ces techniques éminemment révolutionnaires lui passaient assez haut au-dessus de l'entendement.

— Ce qui m'intéresse, ce sont les utilisations de l'analyse ADN en procédure pénale, dit-elle, ignorant la lueur de contrariété vaguement méprisante qui traversait le regard de Marsal. À ce propos...

— Je vois... Vous, c'est les deux pieds sur terre que vous avancez !

— Pas vous ?

— Moi, je fais aussi travailler ma matière grise pour la mettre au service du progrès médical et scientifique.

— Bravo, doc ! Mais moi je ne suis qu'un flic et j'essaie de comprendre pourquoi, avec toutes les merveilles que réalise votre... PCR, vous n'avez pas pu exploiter...

— Je vous l'ai dit, la coupa Marsal avec humeur, votre support était pollué. C'est la principale faiblesse de cette analyse particulièrement sensible : le prélèvement peut être aisément contaminé par un ADN étranger, en l'occurrence le vôtre puisque je comprends que c'est vous qui avez récupéré ce mégot. Les précautions à prendre sont draconiennes et là, excusez-moi, elles ont été inexistantes.

— OK, doc, je m'y suis mal prise...

— Pourquoi vous, d'ailleurs ? Vous avez des techniciens de scène de crime formés, si je ne m'abuse. Ils ont un matériel adapté, spécialement mis au point par Ampuis et... Ah, je vois...

Marion fit une légère grimace. En même temps, Marsal remarqua sa pâleur, son air exténué.

— Dites donc, c'est si grave ? s'enquit-il en se penchant vers elle.

Il héla l'assistante qui, le nez plongé dans ses papiers, ne perdait pas un mot de la conversation :

— Marie-Laure, allez donc nous chercher des cafés !

La femme se leva sans manifester un enthousiasme excessif. Dès qu'elle eut franchi la porte, Marsal se rapprocha de Marion.

— Dites-moi tout !

Son visage avait perdu son air courroucé. Ses cheveux incoiffables, raides comme des baguettes, se dressaient sur sa tête en poire et, dans cette pièce trop chauffée, il commençait à transpirer. Marion hésita puis se lança, toute prudence oubliée. Elle avait besoin de parler, de libérer son angoisse.

— Hum, soupira Marsal, après l'avoir écoutée. Ce n'est même pas une enquête officieuse, c'est carrément personnel. Dites-moi, vous n'avez pas de chance avec vos jules...

Marion se redressa, piquée. Marsal s'excusa d'un geste puis se mit à réfléchir.

— Bon, qu'est-ce qu'on peut faire ? fit-il enfin, le regard au loin. Je vous ai dit que j'ai quand même réussi à établir le groupage ?

— Vous l'avez dit à Talon. Et justement...

— Vous m'aviez raccroché au nez et je ne pouvais pas deviner les implications... intimes de cette information. Au moins, on a une chance, votre ami Léo est de type sécréteur. Vous savez...

— Oui, je sais, s'impatiente Marion, désespérée de constater que Marsal continuait à la prendre pour une demeurée. Chez quatre-vingts pour cent des individus, récita-t-elle comme une bonne élève, le groupage du sang peut être déterminé aussi à partir de la salive, du sperme, en général de toutes les sécrétions de l'organisme, d'où le nom...

— Bravo ! Par la méthode d'absorption-élution, on établit des phénotypes A, B, O, AB. La détermination complémentaire, celle du groupe Lewis, donne le caractère sécréteur. Pour rechercher la salive sur un support, on se sert de la réaction colorée de son principal constituant : la ptyaline sur l'amidon...

Marion réprima un bâillement de lassitude.

— ... Je vous ennue ? Votre ami Léo, le propriétaire du mégot si j'ai bien compris, est A positif.

Puis, comme Marion ne réagissait pas :

— Quoi d'autre ? Que voulez-vous que je fasse encore ? Je ne peux pas demander à Ampuis de recommencer, chaque analyse lui coûte dans les dix mille francs, le double dans les cas compliqués... Et là, non seulement il ne va pas être payé, mais en plus il pourrait avoir de gros ennuis. La justice, je ne vous apprends rien, contrôle de très près ces opérations. La loi sur la bioéthique...

— Je sais, répliqua Marion en essayant de ne pas s'énerver. Mais vous vous souvenez, je vous avais demandé de comparer l'ADN du mégot avec celui qui a été établi à partir du sperme laissé sur le corps de Julie Rouvres.

— On n'a pas d'ADN...

Marsal avait haussé le ton. L'assistante du docteur Ampuis

réapparut, un plateau dans les mains. Elle s'avança vers Marion et Marsal et leur tendit des tasses d'un air pincé au moment où, dans leur dos, la porte du sas vitré s'ouvrait sur le docteur Ampuis. La cinquantaine empâtée, un bon air jovial sur une tête ronde et entièrement déplumée, il retira son masque et ses gants de chirurgien, s'en débarrassa dans une poubelle.

— Je suis très impressionnée, assura Marion en désignant les tableaux. Ces applications sont extraordinaires...

— Jean, l'interrompit Marsal, tu as un dossier qui m'intéresse...

Le docteur Ampuis fixa alternativement son confrère pour lequel il semblait avoir une grande sympathie et la jolie blonde qu'il ne lui avait pas présentée mais dont il sentit aussitôt qu'elle était importante aux yeux de Marsal.

— Le commissaire Marion, fit Marsal qui lisait dans les pensées de son ami, a un petit problème...

Jean Ampuis posa la main sur l'épaule de Marsal, désignant derrière lui un meuble classeur fermé par une porte à rouleaux. Puis il s'inclina brièvement devant Marion en s'emparant de la tasse que lui tendait son assistante et saisit celle-ci par le bras.

— Venez Marie-Laure, allons marcher un peu, j'ai besoin de me dégourdir les jambes.

En quelques secondes, Marsal eut ouvert le meuble, consulté le répertoire posé sur l'étagère supérieure, découvert le dossier Julie Rouvres. Marion le regarda faire, figée, le cœur battant comme une machine détraquée. Enfin il se retourna, une grimace contrariée sur ses lèvres minces.

— Pas de groupe inscrit dans le dossier.

— Ça veut dire ?

— Soit l'homme qui a barbouillé de sperme le visage de cette malheureuse fille n'est pas de type sécréteur et on a oublié de le mentionner formellement, soit on a omis de rechercher le groupe dans les sécrétions... dans le sperme, en l'occurrence.

— Comment est-ce possible ?

Marsal mit ses mains sur ses hanches.

— Tout est possible, surtout depuis qu'on sait traiter l'ADN. L'empreinte génétique, c'est l'embellie, et on néglige le reste...

— Je ne suis pas plus avancée, alors ?

— Hélas, non, commissaire, hélas... Continuez à chercher, c'est votre destin !

Marion courut sur les pavés de la place pour échapper à la pluie froide qui la glaçait jusqu'aux os en se glissant dans son cou. Le poids qui blindait son estomac depuis quelques jours était toujours à sa place. Elle était sortie du laboratoire de l'hôpital la tête basse, revenue

à son point de départ. Il lui fallait de l'ADN de Léo, il lui fallait cette analyse, absolument...

Le pare-brise de sa voiture s'ornait à présent d'une contredanse et le préposé au stationnement, bras croisés, guettait son retour. Elle lui adressa un signe agacé de la main, s'engouffra dans la Peugeot et mit les essuie-glaces en route. Le PV s'envola et, après quelques gracieuses arabesques, tomba dans l'eau, entre le trottoir et la chaussée.

Elle se fit elle-même l'effet d'une pauvre chose mouillée qui se laissait emporter au fil de l'eau. Ce n'était pourtant pas la première enquête qui piétinait faute d'indices, par la conjugaison de mauvais hasards ou de négligences, la plupart du temps involontaires. Marion comprit soudain ce que pouvaient éprouver les victimes ou leurs familles quand les enquêtes s'enlisaient, quand des policiers et des magistrats débordés, déjà lancés sur d'autres crimes, ne prenaient même plus la peine de les appeler. Pour dire quoi, d'ailleurs ? RAS. Rien de neuf, que du vieux, ma pauvre dame ! On vous tient au courant. Les résultats de l'enquête ne vous seront communiqués qu'en cas d'issue positive. Et qu'est-ce qu'on fait en attendant ? On prie ? On scrute le ciel, la forme des nuages pour y lire les oracles ? On va voir un psy, une voyante ? On boit du café à longueur de temps pour disposer de marc frais ?

Attention, toi tu es flic, tu as des moyens. Utilise-les ! Cesse de te lamenter !

Puis la pensée de Nina et des manigances qui s'organisaient autour d'elle rendit le ciel un peu plus sombre encore.

La pendule de la voiture indiquait quatorze heures. Talon devait être arrivé à Grenoble ; en tout cas, il ne devait pas en être loin. Elle posa la main sur le combiné de la radio de bord et positionna l'appareil sur le réseau longue distance. Elle perçut le souffle des relais et quelques parasites qui polluaient le silence. Elle appuya sur la touche émission et la relâcha aussitôt : Talon et elle étaient convenus de ne pas communiquer avant que Nina soit en lieu sûr. Les émissions radio de la police, elle était bien placée pour le savoir, n'étaient pas complètement fiables. Même codées ou cryptées, il se trouvait des petits malins pour les intercepter et les déchiffrer.

Pour l'heure, il n'y avait qu'une chose à faire : prendre son mal en patience. Occuper le temps si possible de manière intelligente et constructive. La directrice de la DDASS l'avait dit : dix jours, elle n'avait que dix jours pour débrouiller les cartes, fouiller la vie de Léo. Enquêter sur lui.

Le dossier de Léo était plus maigre qu'un sous-alimenté. Dans une sous-chemise jaune figurait une fiche d'état civil sur laquelle était agrafée une photo d'identité. Marion contempla le carré de carton glacé et la mine sombre de Léo en noir et blanc. Elle le caressa du bout des doigts avec un serrement de cœur.

Suivait une autre feuille, vert délavé, avec ses états de service militaire. Marion lut qu'il avait servi à Landau (RFA) dans le 44^e régiment de transmissions. Démobilisé avec le grade de sergent. Stupéfaite, elle lut qu'il était sans parents connus et qu'en sa qualité de pupille de l'État il avait effectué sa scolarité dans des écoles militaires, à La Flèche puis à Agen.

Dans une autre chemise de couleur bleue étaient réunies ses notations successives. Du commissariat des Enfants-Rouges à Paris, sa première affectation, à la 3^e DPJ, et, pour finir, à la BRI où il était en poste juste avant sa mutation pour Lyon. Les arrêtés, y compris le dernier qui l'expédiait dans le service de Marion, documents administratifs au style glacé, s'empilaient également dans cette chemise. Les appréciations de ses supérieurs étaient plutôt élogieuses, mais la dernière parut à Marion étrangement laconique. À la rubrique « confiance accordée », le blanc était mis. La conclusion était tout aussi lapidaire : muté à la PJ de Lyon, groupe criminel. La dernière chemise était celle des « gratifications », témoignages de satisfaction, lettres de félicitations, remontrances et sanctions. Plusieurs rapports signés de ses chefs témoignaient de sa réussite dans la conclusion d'affaires délicates même si, en passant, l'audace du capitaine Lunis était souvent évoquée comme une prise de risque excessive. Une blessure au cours d'une intervention avait accéléré son avancement au grade de capitaine. Les éloges cessaient brusquement deux ans plus tôt.

Il s'était passé quelque chose dans ce dossier, comme dans la vie de Léo. On l'avait « nettoyé » ou bien c'est Léo qui l'avait été dans de mystérieuses circonstances.

Perplexe, Marion retourna la grande enveloppe cartonnée et l'entrouvrit pour y fourrer les chemises qui lui avaient appris quelques détails qu'elle se reprocha de n'avoir pas recherchés depuis le début.

C'est l'homme qui m'intéressait, pas son passé... Je le voulais tellement...

Longe... Patrick Longe. Elle posa les avant-bras sur son bureau et son regard se perdit quelque part du côté de la bibliothèque bourrée à craquer, erra sur une affiche de corrida récoltée au cours d'une enquête difficile en terre landaise¹. Si Léo et lui s'étaient connus, ce ne pouvait être que là, à Landau, au 44^e RT. Pourquoi Léo lui avait-il caché ce « détail » ? En remontant les quelques jours qui précédaient la mort de Longe, elle tenta d'y trouver des éléments qui pourraient expliquer ce silence de Léo. Quand il avait évoqué les petits secrets de Marion, était-ce de Longe qu'il voulait parler à propos des siens ? Et, si Longe était cet homme qu'il cherchait, cela signifiait-il que le militaire assassiné était aussi à l'origine des coups de téléphone anonymes dont la fin brutale ne s'expliquait que par la mort de leur auteur ? Marion récapitula rapidement les personnes qui pouvaient éclairer sa lanterne. À part Léo lui-même, il y avait le père, Lucien Longe, qui ne disait peut-être pas tout ce qu'il savait, et, bien sûr, Mme Legras, présente dans les derniers instants de la vie de l'adjudant Patrick Longe. Elle s'arrêta plus longuement sur cette dernière évocation, relut rapidement les différentes pièces du dossier et revint à la fiche d'état civil. Avec précaution, elle en dégrafa la photo et la fourra dans la poche de son blouson.

De nouveau, elle entreprit de ranger le tout. Au fond de l'enveloppe d'où Marion les avait extraits, les documents firent de la résistance qui se traduisit par un bruit de papier froissé. Marion examina le fond de l'enveloppe et en retira un rectangle de format 13 x 21, à présent mal en point. C'était un feuillet à en-tête du SGAP de Paris, une convocation devant le conseil de discipline. Plus exactement le document qui énonçait la décision de cette instance : mutation d'office à Lyon, sous réserve des conclusions de l'enquête judiciaire.

— Merde ! jura Marion en lissant le papier fripé d'une main qui tremblait.

Qu'est-ce que c'est que cette salade ? Quelle enquête ? Pourquoi est-ce qu'il ne m'a rien dit ? Voilà l'histoire de la bonne femme de la DDASS... Il a fait l'objet de poursuites ! Pour pédophilie, si ça se trouve ! Et tout le monde doit être au courant, sauf moi !

Une coulée de plomb tomba sur son estomac, une nausée lui brûla la gorge. Des images s'imposèrent : Léo concentré, jouant à la poupée avec Nina... Nina dans ses bras, son petit corps dans ses grandes mains.

Non, c'est impossible. Je ne veux pas ! C'est un cauchemar !

Les mains sur les yeux, elle repoussa avec force ce qu'elle refusait de croire, ce qu'avait suggéré la directrice de la DDASS... Léo, un violeur, déjà... mais les enfants. Pas les enfants, par pitié ! Le mariage

c'est mieux pour Nina, une vraie famille... Les sons se mêlaient, les voix l'assaillaient.

Il faut que je sache.

Pas question d'ameuter toute la hiérarchie, le service encore moins. Pas question d'aller pleurer dans le bureau de Paul Quercy pour s'entendre dire que non seulement elle avait enfreint la règle tacite en usage dans les services en vivant avec un de ses hommes, mais qu'en prime elle avait été abusée et que son « fiancé » traînait de lourdes gamelles. Elle imagina la lame de fond dans la PJ.

Elle manipula le bout de papier qui accusait Léo.

— SGAP de Paris..., dit-elle à mi-voix, lointaine. Je ne connais personne là-bas.

Elle plongea dans son annuaire des services et finit par trouver l'homme qu'il lui fallait, le commissaire Vincent chargé d'administrer les personnels civils de la Préfecture de police. Ils avaient fait un stage d'informatique ensemble plusieurs années auparavant et il s'en souvenait car Marion, la seule femme du groupe, attirait les convoitises, ce qu'il lui rappela sans détour dès qu'elle l'eut en ligne.

— Tu te souviens de ce que tu me disais ? « Au début, dans les stages, les mecs ne jettent pas un regard aux femmes présentes ; à la fin de la semaine, ils les trouvent toutes belles ! » Tu te souviens ?

— Bien sûr, renchérit Marion que la bonne humeur de son collègue contaminait. Je pouvais te dire ça, à toi, tu étais le seul à ne pas me draguer.

Il partit d'un rire juvénile.

— Je venais de me marier, ma femme était enceinte et l'informatique, ma seule maîtresse possible... Mais je les comprends, remarque, tu mérites le détour.

Un autre éclat de rire écorcha les oreilles de Marion, qui était redevenue silencieuse. Vincent reprit un ton sérieux :

— Je m'occupe de ton dossier et je te rappelle...

Marion resta songeuse quelques secondes, sollicitant sa mémoire. Mais impossible de se rappeler à quoi ressemblait Vincent.

Elle soupira puis se rendit compte qu'on frappait à la porte.

Le lieutenant Garcia entra dans le bureau qu'elle détailla d'un regard aigu, partagée entre le respect — elle entrait chez le patron, dans le saint des saints — et la réprobation — un vrai foutoir. Marion referma vivement le dossier de Léo et s'appuya dessus des deux coudes.

— Que se passe-t-il, Garcia ?

Marion appelait les filles par leur patronyme, comme les hommes. Aucune raison de faire la différence. Pourtant, celle-ci avec son air frêle, ses grands yeux intimidés et son revolver trop gros qui

paraissait plus la porter qu'elle ne le portait, aurait mérité qu'on lui donnât son prénom si doux : Marie.

— Le capitaine Lunis a appelé d'Allemagne, dit la jeune femme sur un ton qui mit Marion sur ses gardes.

— Quand ?

— Il y a une heure environ.

— Et vous ne m'avez pas bipée ?

— Il a dit qu'il n'y avait rien d'urgent. Il est arrivé un peu avant midi et il est à la caserne...

— Il est ?

— Ah oui ! j'oubliais de vous dire. Lavot est malade. Il vomit toutes les dix minutes. Léo... enfin Lunis pense qu'il a un genre de grippe intestinale et il l'a fait entrer à l'infirmerie du régiment.

Marion ressentit cette nouvelle de façon désagréable, comme si le sort s'acharnait sur elle et sur son entourage.

— Et pourquoi ne m'a-t-il pas contactée, moi ?

— Vous n'étiez pas là, patron...

— Et pourquoi vous ? Et pas votre chef d'équipe ?

— On travaille dans le même groupe, rétorqua Garcia sur un mode déjà moins déférent. Et on est copains...

Il y avait une trace de défi dans sa voix, genre « alors, ma vieille, qu'est-ce que tu dis de ça ? ».

Comme le regard de Marion se faisait noir et qu'elle était le patron, Marie Garcia se hâta de corriger le tir :

— Dans le boulot seulement, patron... Il m'aide pour la procédure. Les papiers, c'est pas trop mon truc. Et je me marie dans trois mois, alors...

Alors quoi ? On a déjà vu pire... Elle croit peut-être me rassurer avec son histoire de mariage ? Avec ses petits seins et son cul de gamine... Et dix ans de moins que moi...

— Très bien.

Marion la congédia d'un geste brusque. Quand elle parvint à la porte, Marie Garcia se retourna brièvement, pour mesurer l'impact de son dos étroitement collé à un polo léopard et des courbes de ses fesses moulées par un jean que l'on aurait dit cousu sur elle. Mais Marion, tout aussi affolante, quoi qu'elle en pense, dans un tee-shirt de dentelle rouge, ne la regardait pas. Elle l'apostropha sans douceur :

— Il a laissé un contact ?

— Oui, celui de la caserne...

Marion tendit la main.

— Eh bien, donnez-le-moi !

Le lieutenant fouilla sa poche et en extirpa un bout de papier plié en quatre qu'elle tendit à Marion. Sur la première ligne un numéro de téléphone précédé de l'indicatif allemand. Juste en dessous, un autre

numéro, lyonnais cette fois, suivi d'une adresse. Marion fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas...

— Ah oui, pardon, fit Marie Garcia en portant une main à sa bouche, je suis désolée, c'est le renseignement que vous avez demandé aux services techniques. Ils disent que c'est une cabine située à cette adresse.

— Merci, murmura-t-elle tandis que la jeune fille sortait.

Décontenancée, elle contempla un moment le bout de papier, se demandant, une fois de plus, ce que tout cela signifiait. L'adresse sur le papier était la sienne ! Le numéro d'où l'avait appelée Sam en fin de matinée était celui d'une cabine située dans sa rue, pile en face de chez elle.

Marion hésita longuement avant de se décider. Le temps de réfléchir au fait que le mystérieux et entreprenant Sam commençait à devenir encombrant. Jusque-là, elle le prenait pour un type un peu bizarre mais pas vraiment inquiétant, plutôt séduisant, et la constance de son désir la troublait. Sûrement un de ces hommes qui la connaissaient pour l'avoir vue dans les journaux, aux actualités télévisées ou sur une scène de crime. Elle en avait souvent croisé qui fantasmaient sur les femmes-flics, sur les commissaires en jupon, et qui les imaginaient avec un revolver dans le porte-jarretelles. Ils rêvaient d'elles en baisant leurs femmes et les observaient de loin. Entrer en contact était plus rare, mais, pour quelques érotomanes, cela pouvait arriver. Quand ils approchaient trop près de la vie personnelle, il fallait réagir.

Je ne vais tout de même pas mettre des hommes en planque devant chez moi pour un type qui me suit. Du reste, il ne se cache pas et je suis de taille à me défendre...

La pensée de Nina lui revint d'un seul coup. Marion était de taille à se défendre, Nina sûrement pas. Sur une inspiration subite, elle décrocha son téléphone.

Le major de la brigade de gendarmerie dont relevait territorialement son domicile la connaissait bien. Ils s'étaient croisés sur une affaire et, bien que ce ne soit pas une généralité, s'appréciaient. Le gendarme avait une voix joviale en tout point conforme à son physique : grand, costaud, pétant la forme.

— Que puis-je pour vous, commissaire ?

— Des gens de mon quartier ont repéré des types qui rôdent près du groupe scolaire et du côté des habitations, dans ma rue même, paraît-il. On vous a signalé quelque chose ?

— Absolument pas. Il s'agirait de quoi ? Cambrioleurs, dealers ?

— Oh, je n'en sais rien du tout et je ne suis même pas sûre qu'il y

ait lieu de s'inquiéter. Cela dit, comme ce secteur est de votre compétence, j'ai préféré vous donner le tuyau.

Elle communiqua au major le signalement de Sam et le gendarme promit d'envoyer une patrouille pour vérifier l'information et assurer une surveillance discrète dans les environs. Marion le remercia en se disant qu'elle faisait d'une pierre deux coups : elle évitait de mettre ses propres troupes en alerte pour un pauvre type mort d'amour et probablement inoffensif. Mais, grâce à son petit mensonge, les gendarmes auraient un œil sur sa maison.

1- *Mises à mort*, Robert Laffont.

Si Carole Véron ne fit pas meilleur accueil à Marion, cette fois elle ne lui infligea pas la présence d'un toutou de luxe. Sa journée était terminée et elle se laissa entraîner dans un salon de thé après avoir farouchement refusé de suivre Marion à l'hôtel de police. Si la jeune fille ne paraissait pas enchantée, du moins se contenta-t-elle d'adopter un air résigné, même pas hostile.

Installées dans un coin tranquille, elles commandèrent, Carole un chocolat chaud, Marion un thé au lait, refusant les pâtisseries que leur promenait sous le nez une serveuse presque centenaire, aussi désuète que le décor années trente et le chariot doré qu'elle poussait avec grâce. Marion qui n'était pas une « sucree » n'en ressentit pas de frustration, mais la lueur d'envie dans les yeux de Carole Véron était éloquente.

— Je suis obligée de surveiller ma ligne, crut-elle bon d'expliquer. La patronne est intraitable, elle nous pèse tous les mois...

— Et vous vous laissez faire ? s'exclama Marion, qui faillit pouffer de rire en s'imaginant faire la même chose avec ses gars...

Eux, c'est leurs gamma GT qu'on devrait surveiller... Elle est gonflée, la taulière ! Et ces minettes qui disent amen... Je pige plus.

— J'ai mis deux ans avant de trouver ce job, alors que j'ai un deug de droit, se justifia Carole. Payé au smic, c'est ça ou rien. Mes parents me logent, et j'ai vingt-huit ans... Alors...

Les tasses bouillantes leur furent apportées et Carole ramassa avec sa petite cuiller la mousse épaisse saupoudrée de grains de cacao qui surmontait son chocolat. Elle la dégusta avec gourmandise, les yeux mi-clos.

— Mademoiselle Véron, attaqua Marion sans toucher à son thé trop chaud, j'ai encore des choses à vous demander. Cela ne va pas être agréable, mais il faut m'aider, tout est important.

À l'air que prit Carole Véron, Marion comprit qu'elle s'attendait au pire et elle avait raison. Pourtant, même avertie, la jeune fille sursauta et se rejeta en arrière, comme si son chocolat était devenu un engin très dangereux, quand Marion annonça la couleur. Puis elle la fixa d'un air outré.

— Vous croyez peut-être que je l'ai mesuré, aussi ! Vous

exagérez ! Je ne me souviens pas...

— Essayez ! Concentrez-vous !

Carole se pencha en avant, dit d'un ton agressif :

— Vous êtes perverse ou quoi ? Vous avez besoin de ça pour...

— J'ai un suspect, l'interrompit Marion, tranchante. Décrivez-moi son sexe. Court ? Long ? Fin ? Épais ?

— Je vous en prie... Je ne sais plus... Montrez-moi votre suspect, plutôt...

— Je ne peux pas. Faites un effort, je vous le répète, c'est très important...

Elle avait failli dire « pour moi », mais se retint à temps. Une ombre passa sur le visage de Carole Véron, qui resserra les bras autour d'elle avec un frisson et ferma les yeux pour se concentrer. Puis elle se lança dans une description qui pouvait s'appliquer à Léo comme à la moitié des hommes de la ville. Marion laissa passer un temps puis, sans cesser d'observer la jeune fille, elle prit conscience de l'absurdité de sa question. Comment se fier à une estimation qui sûrement varierait selon les jeunes femmes qui se risqueraient à la formuler ? Ce que l'une trouverait banal, l'autre en ferait un objet hors gabarit... Elle se souvint d'une démonstration de Marsal à ce propos : « Les gros pénis, disait-il, sont dus au gène de Cox. Il provoque le développement intempestif des extrémités, des appendices, des excroissances et des protubérances. C'est probablement de là qu'est née la légende des grands nez, des grands pieds, des grands pouces, comme étalons — n'ayons pas peur des mots — d'évaluation de la taille du pénis des hommes. »

Elle revit la tête hirsute du légiste et retint un petit sourire.

— Vous avez raison, dit-elle doucement. Ma question était idiote. Je vous prie de m'excuser. Merci quand même d'avoir essayé de répondre.

Puis elle tenta de se justifier :

— Ce que je voulais vous faire décrire en réalité, c'est une anomalie éventuelle qui vous aurait marquée...

— Oh, je vois. Mais non, il n'y a rien... Enfin, je veux dire, ce qui m'a marquée...

Ses lèvres s'entrouvrirent tandis que, manifestement, passait par ses méninges un souvenir très précis.

— Oui, l'encouragea Marion, ce qui vous a marquée, c'est ce que vous avez ressenti ?

— Si vous voulez, souffla Carole. C'est tout ?

— Non...

— Mais, protesta la jeune fille, vous êtes incroyable. Je vous ai tout dit, tout.

— Son odeur...

— J'ai répondu à cette question la dernière fois.

— Je voudrais vous montrer quelque chose.

Marion fit de la place sur le guéridon de marbre pour y poser un sac en plastique qu'elle avait apporté. Elle l'ouvrit et en sortit un pull de fin lainage gris. Elle le tendit à Carole, qui hésita à s'en saisir.

— Prenez-le, insista Marion. Est-ce que vous reconnaissez ce parfum ?

À contrecœur, la jeune fille prit le vêtement du bout des doigts comme s'il était susceptible de lui coller une maladie hautement contagieuse. Elle l'approcha de son nez fin, qu'elle fronça avec un air de totale répulsion. Puis elle respira les arômes naturels qui s'en dégageaient et il se passa une chose étonnante : elle enfouit son visage dans le pull, le humant longuement, intensément. Marion retint son souffle pour lui laisser le temps de faire remonter les images à la surface, de retrouver des sensations enfouies, loin dans son subconscient. La petite madeleine de Proust revue et corrigée... Après un long moment, Carole ouvrit les yeux. Flous et tristes, tellement tristes, perdus quelque part...

— C'est drôle, murmura-t-elle, un instant, je me suis retrouvée dans le parking...

Elle sursauta.

— Mais alors...

Elle reprit le pull, y remit le nez, puis, très agitée, apostropha Marion :

— C'est qui votre suspect ? À qui appartient ce pull ?

— Du calme, voyons ! Un suspect n'est pas un coupable. Pour l'instant, je ne peux rien vous dire... Une enquête, c'est un puzzle que l'on assemble avec patience. Et parfois, vous croyez avoir la bonne pièce, ça colle presque, vous forcez un peu et vous faites une erreur.

Marion parlait plus pour se rassurer que pour convaincre son interlocutrice. Cette histoire était une douche écossaise. Un coup glacé, un coup chaud. Il se creusa en elle un grand fossé d'angoisse et de lassitude : si Carole Véron reconnaissait le parfum si particulier de Léo...

Le bip saccadé de son Pager la fit retomber brutalement dans le quotidien. Elle s'aperçut qu'elle tremblait légèrement en sortant l'appareil de sa poche ; elle en était arrivée au point de redouter, de haïr ses bip-bip qui chaque fois n'annonçaient que des tuiles.

MERCURE 420. SAM.

Marion fixa la petite fenêtre qui éclairait le message d'une lumière verdâtre et il lui fallut quelques dixièmes de seconde pour comprendre. Carole, les yeux battus, finissait de laper le reste de son chocolat refroidi, grattant de sa petite cuiller le dépôt sombre laissé au fond de la tasse. Marion poussa une exclamation sourde.

C'est Sam ! Il m'attend à l'hôtel Mercure, chambre 420... Doux Jésus !

— Mais c'est drôle, dit Carole Veron, je me demandais...

— Excusez-moi, sursauta Marion. Vous disiez ?

— Rien, je viens de retrouver à qui ce parfum me fait penser, à part... le parking ! Je n'avais pas fait le rapprochement...

Marion, déroutée par l'appel de Sam, observa la jeune fille qu'elle harcelait depuis plusieurs jours et comprit que Carole tournait autour du pot tout en mourant d'envie de lâcher le morceau. Depuis le début, elle savait parfaitement à qui elle avait eu affaire dans le parking. Marion commença à enfiler son blouson après avoir fait signe à la serveuse.

— À qui ? demanda-t-elle à contrecœur.

— Au capitaine Lunis.

Marion suspendit son geste et crut qu'elle allait s'effondrer, foudroyée. La bouche ouverte, elle essaya de proférer un son, mais elle se heurta à une impossibilité physique de parler, de bouger.

Je suis paralysée... J'ai une attaque...

— Vous le connaissez ? reprit Carole avec un petit air bizarre.

Marion parvint à remuer la tête et lentement, très lentement, se remit en mouvement. Elle dit, d'une voix incertaine :

— Et vous, comment le connaissez-vous ?

— Il habite près de chez moi. Je l'ai rencontré quand il est venu s'installer dans la ville. Une fois, il m'a offert un café... Il...

Le ton de Carole et la lumière qui soudain illuminait son visage disaient mieux qu'un long discours à quel point elle avait apprécié ce capitaine... Elle leva les yeux au ciel, douloureuse.

— Je le trouvais beau, intelligent...

— Vous en êtes amoureuse ?

— C'est-à-dire... Je pensais au début que lui et moi... Mais...

— Terminez vos phrases, par pitié, supplia Marion.

— Il n'était pas libre...

Tu l'as échappé belle, ma vieille... Est-ce qu'il a couché avec elle, avant ? Est-ce que tu vas oser le demander ?

— Vous avez eu des relations ?

Carole secoua violemment la tête.

— Non, je vous ai dit, non ! Pas jusqu'à...

Marion déglutit le flot de bile qui giclait dans sa gorge.

— Vous pensez que c'est lui qui vous a violée ?

Carole hésita, les yeux collés au plafond laqué qui miroitait de toutes les pampilles des lustres de cristal. Son regard s'embua.

— Je l'ai cru, sur le moment, oui. C'est pour ça que...

— Vous y avez pris du plaisir ?

Elle fit un signe affirmatif et posa sur Marion un regard plein de

détresse. Celle-ci glissait sur une pente abrupte, hérissée de pierres pointues, de herbes tranchantes. L'air lui manquait. Elle murmura :

— Et aujourd'hui, que pensez-vous ?

— Je ne sais plus... Hier, il était comme avant, comme s'il ne s'était rien passé. Alors...

Voilà autre chose...

— Hier ? souffla Marion.

— Oui, je l'ai rencontré en bas de chez moi, c'était mon jour de repos. C'est bizarre parce qu'il m'a posé les mêmes questions que vous l'autre jour. Il voulait savoir si l'homme m'avait parlé dans le parking... ce qu'il avait dit... comment était sa voix... si je me souvenais de quelque chose en particulier. J'avais du mal à lui répondre parce que je pensais à lui et...

Nom d'un chien ! Elle est tarée cette fille. Elle avait en face d'elle l'homme qu'elle soupçonnait d'avoir abusé d'elle et...

Marion se souvint brusquement de ce qu'elle était venue demander à Carole :

— Vous avez parlé de la date de votre... viol ?

— Oui.

Marion tomba un peu plus bas encore.

— Qui a abordé la question ?

— Lui.

— Pourquoi ?

— Il voulait être sûr que je m'en souvenais.

— C'était le cas ?

— Non, j'ai eu comme une perte de mémoire après... Je ne savais plus si c'était le 31 mars ou le 1^{er} avril... C'était le 1^{er} avril en fait.

— Vous êtes sûre ?

Carole Véron fit non de la tête. Marion eut un haut-le-corps :

— Pourquoi dites-vous que c'était le 1^{er} avril, dans ce cas ?

— C'est le capitaine Lunis qui me l'a rappelé. Il s'en souvenait à cause d'un événement, je ne sais pas lequel, et parce que nous nous étions croisés le matin, dans le parking déjà. Moi, c'est bizarre, je pensais que c'était la veille...

L'anniversaire de Nina... Excellent point de repère... Sauf qu'elle, elle n'est pas sûre du tout.

— Est-ce que vous vous souvenez si, lors de ma première visite, vous m'avez parlé de ce problème de date ?

— Non, mais ça m'étonnerait. Je vous répète que je ne m'en souviens pas et, si vous aviez posé la question, on aurait eu exactement la même discussion qu'aujourd'hui.

Exact. Et moi je pense que le capitaine Lunis a utilisé son prestige, le désarroi de cette fille et les sentiments qu'elle lui porte pour l'influencer.

— Pourquoi m'avez-vous dit la dernière fois que vous ne

connaissiez aucun Léo ?

Marion posait une question dont la réponse était évidente : Carole Véron n'avait jamais eu l'intention de porter plainte, elle avait été piégée par son amie Diane. Elle se taisait pour protéger quelqu'un, délibérément. Léo, évidemment.

— Il a compris que vous le soupçonnez ?

Carole haussa les épaules, lointaine.

— Je ne sais pas... Il est resté très froid. Il est parti sans rien me dire... Pas un mot... Sinon que je devais garder pour moi sa visite. Ça devait être notre secret.

— Pourquoi l'avez-vous trahi ?

— Pourquoi n'a-t-il pas voulu de moi ? Pourquoi est-ce qu'il m'a fait ça ?

Carole Véron s'effondra soudain, donnant libre cours à un chagrin qu'elle contenait depuis des semaines. Marion la laissa faire, bien embarrassée, car de nombreuses dames très comme il faut la regardaient à présent en se demandant ce qu'elle avait bien pu dire ou faire pour mettre cette gamine dans un tel état.

— Calmez-vous, voyons ! chuchota-t-elle alors qu'une grande tempête se reformait en elle.

Mais Carole hoqueta de plus belle.

— Je ne sais plus quoi penser, vous comprenez ? Si c'est lui, ce qu'il a fait est odieux. Mais si ce n'est pas lui, c'est pire, c'est monstrueux...

— Ce n'est pas lui, Carole, ce n'est pas le capitaine Lunis... Je vous le promets ! affirma Marion sans savoir mais pour en finir.

Les sanglots de Carole redoublèrent et elle se laissa carrément aller sur l'épaule de Marion, mouillant le cuir de son blouson.

Nom de Dieu, je déteste ces situations... J'ai encore dit ce qu'il ne fallait pas. J'aurais dû dire le contraire.

— Voyons, Carole, ça va aller... Je vous dis que ce n'est pas lui !

— Mais vous ne comprenez rien... Je voulais que ce soit lui, au moins j'aurais eu cette consolation. Je l'aimais, vous comprenez ? Je l'aime et, lui, il ne m'aime pas, il ne m'aimera jamais...

Dans sa voiture, Marion laissa exploser sa colère.

— Je vais t'en foutre, moi, des petits secrets, rugit-elle en longeant les quais à toute allure. Tu vas savoir comment je m'appelle, tu vas voir... Espèce de détraqué, taré. Tu me laisses raconter mes petites enquêtes, tu t'y faufiles, tu joues tout seul. C'est quoi, ton plan pourri, Léo ? « Fais-moi confiance, Marion ! » Tu parles ! Confiance ! Pour mieux m'endormir, oui ! Mais tu vas voir, dès que tu rentres, tu passes au prélèvement d'ADN. Je te confronte avec Carole, elle finira bien par cracher le morceau. On a tous nos petits secrets ! Et je ne serais pas surprise que la DDASS ait raison...

Elle évoqua Nina brièvement, Nina qui devait à présent se trouver en sécurité sous la haute protection de Talon. L'étau sur ses côtes resserra sa prise, lui coupant le souffle.

Elle passa en trombe devant l'hôtel Mercure sans détourner le regard. Un virage sur les chapeaux de roue et elle s'engagea dans une rue encombrée de véhicules arrêtés en double file. Une rue de commerces de proximité, une sorte de marché permanent où les étals gagnaient les trottoirs à la belle saison. Marion pesta : elle s'était fourrée là-dedans sans réfléchir et, à présent, elle était coincée. Les mains agrippées à son volant, elle s'imposa quelques inspirations profondes et s'apaisa progressivement.

Elle avait quitté Carole Véron en pleine déroute, après l'avoir mise dans un taxi et promis de ne pas la laisser tomber. La jeune fille était terrorisée à l'idée d'une confrontation avec Léo ou un autre suspect, mais elle l'avait tranquillisée : elle ne ferait rien sans une plainte préalable en bonne et due forme. Carole devait être sûre d'elle avant tout, se calmer, réfléchir, voir un médecin... Elle s'était efforcée de faire revenir le calme dans la tête de la jeune fille et de recouvrer le sien.

— Et l'autre qui me convoque dans sa chambre d'hôtel ! Pour qui il me prend ? Une pute ? Une esclave dévouée ?

Un nouvel accès de colère fit remonter sa tension et elle continua un moment à vociférer dans le vide sous l'œil étonné des passants qui zigzaguaient entre les voitures. Au comble de l'énervement, elle écrasa le klaxon, immédiatement imitée par un ou deux automobilistes, puis

par la file tout entière qui s'étirait jusqu'au Rhône. Que Sam la convoque ainsi la mettait hors d'elle. Pourtant, en quittant Carole Véron, elle avait failli obtempérer. Grimper quatre à quatre les étages, ouvrir la porte à la volée... Elle sursauta. Qu'aurait-elle fait alors ? Passé sa rage contre Léo sur lui ? Embarqué l'impudent pour un examen de situation détaillé et approfondi ? Ou bien se serait-elle effrondrée sur son lit pour le laisser la consoler, lire dans ses yeux de poisson mort d'amour qu'elle était enfin, pour un homme, l'être unique ?

Non, non, non et non ! C'est Léo que j'aime...

Excédée par l'inertie des automobilistes et l'inextricable bouchon qui refusait de sauter, elle se décida soudain, ouvrit sa vitre, plaqua le gyrophare sur le toit et actionna le deux tons. Dans un fracas assourdissant, la sirène se mit en marche. En quelques secondes, remontée par l'action, elle fit s'envoler son stress et sauter le bouchon.

Au quatrième étage de l'hôtel de police, seul le petit bureau qu'occupait Talon à côté de celui de Marion était éclairé. Il n'était que dix-neuf heures passées de quelques minutes et tout le monde était parti. Avant que son pessimisme des derniers jours fit un retour en force, elle se souvint que quelqu'un lui avait parlé d'un match de football à Gerland. Lyon-Bordeaux. Ces jours-là, sauf cas de force ultramajeure, on jouait relâche dès dix-huit heures dans les services. Les filles, elles, en profitaient pour aller chez le coiffeur ou au supermarché.

Au premier étage aussi, les rangs étaient clairsemés et dans la salle radio un poste de télévision était déjà branché afin de permettre aux victimes de la permanence de suivre le match de loin. Les opérateurs avaient à peine fait attention à elle.

Comme elle le présentait, les vérifications qu'elle avait effectuées n'avaient rien donné : pas de Sam Niel-sen ni dans les fichiers spécifiques de police ni dans les autres bases de données. Cela ne signifiait pas que Sam eût menti ou donné une identité fantaisiste, mais il faudrait explorer d'autres pistes, chercher auprès d'autres services ou administrations, et l'heure n'était plus à ce genre d'investigations.

Marion surgit de l'obscurité du couloir. Talon l'avait entendue arriver et il était déjà debout, abandonnant sur son bureau une grosse chemise cartonnée d'où débordait une procédure qu'il vérifiait avant de la transmettre au parquet.

— Vous avez bien fait de me biper, dit Marion, j'étais aux archives...

L'officier était là depuis dix-sept heures trente et pensait la trouver en train de se ronger les sangs pour Nina. Comme il gardait le silence, elle ne put dissimuler son impatience :

— Alors ?

— Mission accomplie, dit-il avec un sourire furtif.

Un bruit anonyme, un craquement banal venant du couloir, la fit réagir. Elle recula d'un pas, observa les lieux. La lumière jaillit, puis une femme de ménage armée d'un balai, d'un seau et d'une serpillière apparut.

— Venez, dit-elle à Talon, sortons d'ici. Je n'ai pas confiance. Je suis sûre qu'il y a des micros.

Attention ! Je suis en train de devenir parano... Et Léo, j'ai oublié Léo. Merde, je devais le rappeler...

— Attendez une minute ! s'exclama-t-elle en voyant Talon enfiler son imperméable. Il faut que j'appelle l'Allemagne.

Elle récupéra au fond de sa poche le papier que lui avait remis le lieutenant Marie Garcia et composa le numéro. Elle laissa sonner une bonne minute sans résultat. Talon l'observait, silencieux.

— C'est bizarre, une caserne qui ne répond pas... Je réessaierai plus tard. Allons-y !

Talon se mit en marche en direction du couloir et sans préavis s'arrêta pile. Marion se heurta à lui. Elle rouspéta :

— Vous pourriez prévenir !

— Désolé, fit l'officier, confus. J'allais oublier : un de vos collègues de Paris a appelé, il y a une heure, un certain commissaire Vincent...

L'adrénaline déboula comme une rivière en crue dans les artères de Marion. Elle regarda sa montre.

— Zut, sept heures et demie, il est sûrement parti...

— Il a dit qu'il attendrait que vous reveniez. Je ne sais pas...

Marion n'écouta pas la suite. Elle fila dans son bureau dont elle claqua la porte. Résigné, Talon ôta son imperméable et se replongea dans sa procédure.

— Merci de m'avoir attendue, dit Marion en s'efforçant de garder une voix normale, professionnelle. Tu as trouvé quelque chose ?

Le commissaire Vincent ne pouvait ignorer la tension que ces quelques mots anodins contenaient, pas plus qu'il ne put dissimuler les tonnes d'embarras que lui-même charriait.

— Oui, dit-il.

Le silence, pesant comme une enclume, s'éternisa. Ce fut Marion qui le rompit :

— C'est si grave ?

— Plutôt, oui... Mais je n'ai pas grand-chose à te dire, malheureusement. Lunis a une formation militaire, école d'enfants de troupe, école de sous-officiers... Service militaire puis engagement. Il est pupille de l'État, mais, ça, je pense que tu le sais... C'était un bon flic, très bon même, jusqu'à la mort de sa femme.

Marion sentit des picotements d'effroi assaillir son crâne tandis qu'une vague de chaleur remontait le long de ses jambes. Elle se débarrassa prestement de son blouson et s'assit, prête au pire.

— Sa femme était une collègue, tu le savais ?

— Mais non, ânonna Marion. Commissaire ?

— Non, lieutenant, comme lui. Elle est morte, il y a deux ans...

— Oui, dans un accident, ça, je le sais...

À l'autre bout, le commissaire Vincent garda un instant le silence.

Puis :

— C'est lui qui t'a dit ça ?

— Bien sûr ! Mais qu'est-ce qu'il y a, Vincent ?

— Elle est morte assassinée, Marion. Assassinée.

Cette fois, ce n'était pas de l'effroi mais de la panique qui s'empara de Marion.

— Je ne connais pas les circonstances de l'affaire, reprit Vincent. J'étais dans le Nord à cette époque. Les faits remontent à deux ans et tout ce que je sais, c'est que c'était une sale histoire. Lunis a été mis sur le gril. Sans résultat.

— Tu veux dire... ?

— Il a été soupçonné, oui. Suspect numéro un pendant des mois.

— C'est la raison pour laquelle il a été traduit devant le conseil de discipline ?

— Oh non... À force, il a pété les plombs. Il a cassé la gueule à un collègue de la Crime et au juge d'instruction. Le collègue a écrasé le coup, mais le juge a porté plainte. L'affaire judiciaire est en cours. Il va sûrement passer en jugement.

De mieux en mieux... Et de tout ça il n'a rien dit. Il m'a laissée le séduire, il disait qu'il m'aimait, qu'il voulait de moi pour la vie. Il s'est servi de moi... Il pensait se mettre à l'abri... C'est un tueur...

— Marion ? s'inquiéta Vincent. Tu es toujours là ?

— Oui, oui. Tu peux m'en dire plus sur l'affaire de sa femme ? Sur... son rôle à lui ?

— Hélas, non. L'instruction n'est pas close et je n'ai jamais vu le dossier. C'est une affaire « sensible » dont les éléments ne peuvent pas figurer dans le dossier administratif de Lunis, c'est pour cette raison que tu n'as rien trouvé toi non plus.

— Vincent, il faut que je sache autre chose. Est-ce que, quelque part dans son dossier, il est fait allusion à des viols ou à des affaires avec des enfants ?

Poser cette question arrachait la bouche de Marion. Elle eut l'impression d'être dédoublée, de s'écouter parler. Elle ne pouvait pas être la femme de cet homme dont elle parlait et qui fit émettre à Vincent un sifflement perplexe.

— Dis donc, c'est Hiroshima...

— Je t'en prie, Vincent. J'ai vraiment besoin de savoir. Lunis est...

— Ton mec, je sais, tu me l'as dit. Jamais dans la paroisse, Marion...

— Vraiment, c'est pas le moment...

Vincent réfléchit une seconde.

— Je n'ai rien vu de tel mais, encore une fois, je n'ai pas tout. C'est la Crime qui a traité l'affaire de sa femme, et à mon avis, s'il trimballe ce genre de casseroles, ils le savent. Et ils ont forcément gardé des archives. Le patron est un bon copain, je peux lui en toucher deux mots, si tu veux. Mais il va falloir que tu viennes à Paris...

— Merci, Vincent, c'est très chic de ta part. Je préfère m'en occuper moi-même. Et je t'appelle dès que j'arrive, promis.

— Talon, ça ressemble à quoi, un pédophile ?

L'officier lui lança un regard surpris en fronçant les sourcils.

— Je ne sais pas, je n'ai jamais traité ce genre d'affaires, dit-il sérieusement. Mais vous, patron, vous avez travaillé à la brigade des mineurs...

— Oui, justement, chaque fois que j'en ai arrêté un, je lui trouvais le physique de l'emploi, en tout cas, il y avait toujours un truc qui me faisait dire : « pas étonnant ». Vous comprenez ?

Il hocha la tête, curieux de voir où elle voulait en venir.

— J'ai l'impression que le ciel me tombe sur la tête, dit-elle alors qu'il démarrait la Peugeot.

Vu l'état dans lequel elle était sortie de son bureau, l'officier avait pris les choses en main et le volant d'autorité.

— Je ne peux pas savoir de quoi vous me parlez. reprocha-t-il. Vous ne me dites rien...

Marion, le regard perdu au loin, hésita.

Talon est un de tes subordonnés... Tu ne peux pas tout lui dire... ça rendrait vos relations intenables. Et puis sait-on jamais quelle part il a dans tout ça ? Sa haine pour Léo, sa rancœur incompréhensible.

— Ce ne serait pas judicieux.

— Alors, confiez-vous au directeur... Vous ne pouvez pas continuer à vous torturer de la sorte, à vous mettre en danger...

Elle se perdit dans une introspection silencieuse, semblant peser le pour et le contre. Parler à Paul Quercy, lui rendre compte de ce qui se passait, demander son aide, user de sa clairvoyance, bien sûr que c'était ce qu'elle devait faire. Lui n'aurait pas, comme elle, le nez sur les problèmes, il prendrait le recul nécessaire et, s'il y avait des décisions lourdes à envisager concernant Léo, mieux valait que ce soit lui qui les prenne.

— Vous avez raison, soupira-t-elle en regardant sa montre, je vais aller le voir. Il ne part jamais avant neuf ou dix heures le soir.

Talon mit le clignotant et s'arrêta le long du trottoir, à peine cent mètres après l'hôtel de police, l'air de se demander si Marion savait ce qu'elle voulait.

— Assurez-vous quand même qu'il est encore là, son bureau était

éteint quand on est sorti.

Une minute plus tard, Marion était édifiée. Paul Quercy était parti en Corse, pour une journée. Il ne serait de retour que le lendemain soir. Elle reposa lentement le combiné, déroutée. Talon redémarra sans heurts :

— C'est Léo Lunis le problème, non ?

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Tout le monde connaît son histoire.

Marion se cramponna au tableau de bord tandis que la radio crachait un message qu'elle écouta par réflexe.

— Tout le monde ? Tout le monde sauf moi ! Pourquoi ne m'avez-vous rien dit, Talon ? C'est de l'inconscience, c'est criminel !

— Je pensais que vous saviez ! Cette affaire avait fait du bruit dans la maison. Et puis, de toute façon, vous ne vouliez rien entendre ! S'agissant de Lunis, vous étiez inaccessible, sur un nuage... Vous m'auriez traité de menteur, et les autres aussi.

— Mais alors, hier, quand vous m'avez dit que c'était peut-être un coup monté, vous mentiez ? Vous pensiez le contraire !

— Pas du tout ! J'étais sincère, mais, à vrai dire, je manque d'éléments. Laissez-moi vous aider, patron ! Vous ne pouvez pas continuer comme ça !

Marion prit son air entêté :

— Je me suis mise seule dans le pétrin, je m'en sortirai seule...

La drôle de cassure de sa voix indiquait pourtant qu'elle accepterait l'aide de Talon mais pas tout de suite. Seulement si ça tournait mal.

— Tout s'est bien passé... là-bas ?

Elle n'osait même plus dire les noms des gens ou des lieux. Tendue comme une corde de violon, elle scrutait les rues où Talon engageait la Peugeot, se retournait constamment pour épier ses arrières.

— C'est terrifiant. J'ai l'impression que tout est piégé, les téléphones, les bureaux, chez moi.

— Ça ne l'est pas, affirma Talon. Enfin, pas à Grenoble chez... mamy. J'ai vérifié. Et, si c'était le cas, ça voudrait dire que vous avez en face de vous une organisation lourde, des moyens techniques, une armada, et on finirait par repérer quelque chose.

— Je sais bien... Mais quand même, il y a quelqu'un, qui voit tout ce que je fais...

— Vous avez cette impression, patron.

Talon cherchait à la rassurer, elle crut qu'il la mettait en doute.

— Talon, ça vous est déjà arrivé, un truc pareil ?

Il haussa les épaules dans la pénombre.

— Non, mais je vous comprends, vous vous sentez traquée, c'est

le cycle maniaco-dépressif.

Marion fit dans le noir un geste d'impuissance.

— Je suis parano, maniaco-dépressive, j'ai des visions, j'entends des voix. Je suis bonne pour l'hôpital psychiatrique, alors...

Talon, conscient de sa détresse, revint au sujet précédent :

— La... mamy a bien joué le jeu malgré le fait qu'elle ne me connaissait pas. Elle va faire comme si Nina était toujours avec elle, à Grenoble.

— Elle n'a pas peur ?

— Pour la petite, si, bien sûr. Mais je lui ai juré qu'elle ne risquait rien.

Marion lui jeta un coup d'œil de biais avant de se braquer de nouveau sur le rétroviseur latéral.

— Et Nina ?

— On a fait comme vous aviez dit : on lui a présenté l'histoire comme un jeu. Elle n'a pas très bien compris... Je pense que vous allez lui expliquer. Elle vous attend.

— Allons-y, mais faites gaffe.

Sur l'avenue Berthelot, une grande surface de bricolage pétait le feu de toutes ses enseignes multicolores. Talon arrêta le véhicule juste devant.

— Allez-y ! dit-il à Marion. Je ne bouge pas pendant une heure.

Il désigna l'immense entreprise commerciale devant laquelle s'empilaient des portails en kit, des brouettes, des tas de moellons et de sacs de ciment.

— Ce soir c'est nocturne, on a tout le temps. Et s'il y a un connard derrière nous, il ne va pas être déçu.

Marion passa sans se presser devant les clôtures et les portails, puis pénétra dans l'allée centrale. Elle examina les ustensiles de salle de bains, la robinetterie, le rayon luminaires, et s'attarda un bon moment devant les papiers peints.

C'est joli ces rayures beige et jaune... Et oh, des petits lapins pour Nina ! Tiens regarde bien, connard, si t'es là...

Elle jeta un coup d'œil autour d'elle comme pour repérer un article dans le dédale des produits proposés. Les clients qui l'entouraient en assez grand nombre lui parurent plus banals les uns que les autres.

Puis elle vit ce qu'elle cherchait : un lumignon vert clignotant qui indiquait une issue de secours. Elle s'engouffra derrière des empilements de lambris et de parquets et disparut dans la réserve.

De l'autre côté de l'artère tranquille où quelques camions étaient encore occupés à décharger du matériel destiné à reconstituer les stocks du magasin, Marion aperçut l'immeuble de trois étages où

vivaient Lavot et sa petite famille. Le dernier étage était éclairé sur toute sa largeur et Marion en eut chaud au cœur. L'avenue était déserte, mais, par précaution, elle fit encore un grand détour avant de pénétrer dans la résidence des Lavot.

Mathilde, une belle blonde au regard franc et clair, l'accueillit tandis qu'une petite tornade chaude se jetait à son cou.

— Maman ! s'écria Nina.

Bouleversée, Marion serra l'enfant dans ses bras à l'étouffer.

Marion traversa le Cintra en se frayant un chemin entre les tables de plus en plus serrées les unes contre les autres. Depuis l'hiver précédent, l'établissement bénéficiait, en soirée, de l'engouement mystérieux d'une catégorie sociale plutôt jeune et branchée. La musique y était devenue plus forte, les conversations plus bruyantes, l'ambiance moins propice aux échanges feutrés que Marion venait y chercher avec son équipe. Sans être sorcière, Marion aurait parié sur une autre évolution des tendances de la maison : la poudre s'y était sans doute installée en même temps que quelques clients dont les têtes ne lui étaient pas inconnues.

— Toujours rien ! s'exclama-t-elle en se laissant tomber dans un fauteuil. Cette fois, j'ai un disque perpétuel qui me dit que le numéro de mon correspondant a changé ! C'est quand même bizarre, ils n'ont pas changé le numéro de cette fichue caserne aujourd'hui, seulement pour m'embêter !

— Marie Garcia a peut-être mal noté, suggéra Talon. On peut demander au PC de se renseigner, mais il vaut mieux attendre demain matin, ils ne sont pas perdus. Vous avez essayé le Pager de Léo ?

— Inaccessible... Pas de réseau.

Moi, je voulais l'avoir ce soir... Pour lui dire ce que j'ai sur le cœur, lui ordonner de rentrer...

Julio se glissa près d'eux et posa sur la table basse deux assiettes de sandwiches et des couverts. Marion lui jeta un regard interrogateur et Julio désigna Talon du menton.

— Il faut que vous mangiez un peu, dit celui-ci. Vous êtes livide et on ne fait pas la guerre le ventre vide.

— Je suis impressionnée, apprécia Marion, vous êtes un père pour moi.

Talon prit son sandwich et mordit dedans avec allant. Marion s'attendrit :

— C'est vous qui avez le ventre vide, on dirait. Je n'ai pas faim. Elle repoussa l'assiette et avala d'un trait un café déjà tiède.

— Vous et votre café ! Vous feriez mieux de manger, grommela Talon. Comment va Nina ?

— Elle est ravie ! Mathilde Lavot est une femme adorable et les

deux petits... craquants. Je ne sais comment vous remercier, tous.

— Un petit avancement, l'année prochaine, fit Talon sur un ton mutin.

Marion sourit, elle commençait à se détendre et pour un peu le confort des fauteuils de cuir l'aurait endormie.

— Vous allez rentrer chez vous à présent ? demanda-t-elle sans relever l'allusion de Talon à son déroulement de carrière.

Il confirma d'un signe de la tête.

— Vous devriez en faire autant, la journée a été éprouvante.

Marion acquiesça. En vrac, quelques images remontèrent à sa mémoire, Léo, Carole Véron, Sam... Talon l'observait tout en mangeant.

— On dirait que vous avez vu une apparition, fit-il après avoir dégluti son bout de sandwich.

Perspicace, Talon...

— Patron ? Ça va ?

— Mais oui, Talon, ça ira... Je n'ai pas envie de rentrer chez moi, je suis obligée de cacher ma fille et mon... concubin est dans la nature, injoignable. Vous voyez, ça va...

— C'est la mauvaise heure, dit Talon, celle du cafard. Tout devient noir, compliqué. Moi, demain, j'enterre ma vieille...

— Je penserai à vous, je ne pourrai pas être là. Il faut que j'aille à Paris.

Talon redressa la tête, gommant d'un coup les ombres chagrines qui plissaient son front.

— Je vous expliquerai, ajouta-t-elle. Mon déplacement est... officieux. Alors si on me cherche...

Le froncement de sourcils de l'officier et son air mécontent indiquèrent qu'il désapprouvait une démarche dont pourtant il ignorait tout.

— Je vous couvre, assura-t-il cependant. Je dirai...

— Je vous fais confiance. Et justement, à propos de confiance...

Elle s'arrêta subitement, frappée par un de ces doutes qui n'arrêtaient pas de proliférer en elle, comme une génération spontanée. La main dans la poche de son blouson, elle tâta du bout des doigts la photo de Léo qu'elle avait failli sortir pour la donner à Talon.

Tu lui as confié Nina, la personne la plus importante pour toi, mais la confiance a des limites... Et c'est toi qui dois enquêter sur Léo, pas lui...

— Vous alliez dire quelque chose !

— J'allais dire que la confiance est une denrée précieuse. Il ne faut pas la gâcher.

Elle se leva. Talon suivit. Ils se séparèrent devant le Cintra et, alors qu'elle arrivait presque à sa voiture, Marion s'arrêta pile, se

retourna vers l'officier, immobile au bord du trottoir. Elle revint sur ses pas. Son visage avait retrouvé l'expression claire, illuminée de l'intérieur, fervente, qui faisait sa magie.

— Je vais vous dire quelque chose, Talon, chuchota-t-elle. La chose la plus importante, la plus formidable qui soit. Ce soir, pour la première fois, Nina m'a appelée « maman » ...

Puis elle fit demi-tour et retraversa la chaussée en courant. Touché, Talon attendit qu'elle se fût installée au volant pour se diriger à pied vers son appartement, à deux rues de là.

Il constata que Marion, au lieu de tourner à gauche pour rejoindre son domicile, filait vers la droite, en direction de la presqu'île.

À la Chambre rouge, les ébats collectifs étaient à leur apogée. Marion dut parlementer un moment avec le gorille chargé de l'accueil, puis exiger, à coup de carte professionnelle, la présence de Raymonde Legras tandis que, dans l'entrée, un couple attendait l'autorisation de monter. La femme avait les yeux collés au sol, l'air éperdu d'une petite-bourgeoise que son mari aurait traînée de force dans un claque pour satisfaire son vice. L'homme, en apparence détendu, trahissait néanmoins son impatience en faisant tinter dans sa poche quelques pièces de monnaie. À deux reprises déjà, il s'était arrangé pour frôler Marion, sans doute pour évaluer de près les délices qu'il pourrait en obtenir. Il se pencha vers sa compagne et murmura quelques mots à son oreille. La femme redressa la tête et Marion vit à l'éclat furtif qui passait dans son regard posé sur elle que tout n'était que comédie. Dans dix minutes, la femme se déchaînerait et se laisserait toucher, peloter, baiser par tous ceux qui le voudraient et auxquels elle le rendrait au centuple sous les yeux ravis de son homme.

Marion eut un frisson de dégoût alors que l'homme revenait au contact et, en son for intérieur, elle se mit en garde. L'arrivée de Raymonde Legras, fébrile et inquiète, tira l'excité d'un mauvais pas. La taulière se hâta de pousser le couple dans l'escalier, ce qui n'empêcha pas l'homme de s'arrêter à la troisième marche pour gratifier Marion d'un long regard de regret.

Elle était méconnaissable, Raymonde Legras. Vêtue d'une longue robe fourreau rouge haut fendue sur la cuisse, ses cheveux tirés emprisonnés dans un filet également rouge, maquillée et chaussée d'escarpins à talons aiguilles, elle rutilait comme un sapin de Noël.

La tenue de travail, c'est comme l'uniforme, ça change tout... Elle serait presque belle...

Presque belle sans cette apparence froide de femme d'affaires catégorie au-dessous de la ceinture et, pour l'heure, cet air préoccupé par la survenue de Marion un quart d'heure après l'ouverture. Seule toutefois, ce qui était plutôt bon signe. Elle resta sur la réserve, néanmoins : la horde policière était peut-être dehors, prête à se ruer au signal de son chef.

Marion retrouva le bureau comme il faut de Mme Legras, l'odeur

de cire et de fleurs séchées. Sans un mot, elle fouilla dans sa poche, en retira le carré en noir et blanc qu'elle tendit à son vis-à-vis.

Sur la photo, la belle gueule de Léo, plus rembrunie que jamais, fixait l'objectif.

La femme en rouge, dont Marion distinguait, à la lumière crue de la lampe de bureau, le savant replâtrage des rides et autres insidieuses marques de vie, l'examina brièvement.

— Jamais vu.

Elle ment. Son œil gauche a une légère inflexion et le coin de sa bouche du même côté s'affaisse quand elle est troublée. J'ai remarqué ça la dernière fois.

— Regardez mieux ! Et ne mentez pas !

Raymonde Legras fit semblant de se concentrer, à l'évidence remuée par un conflit intérieur.

— Faites attention, menaça Marion pour l'aider à faire son choix. Je ne suis pas d'humeur ce soir... Je vais donc vous reposer la question : connaissez-vous cet homme ?

Raymonde Legras se décida très vite. Elle n'avait aucun intérêt à se mettre à dos cette femme déterminée et qu'elle sentait capable de l'embarquer sur l'heure, de fermer son établissement, de la ruiner. Elle fit de la tête un signe très bref, de haut en bas.

Marion déglutit avec difficulté, au bord de se laisser sombrer dans le trou vertigineux qui venait de s'ouvrir sous ses pieds.

— C'est l'homme qui est venu avec Patrick Longe, le... mort ?

Nouveau signe affirmatif et muet de la tenancière raidie dans une attitude théâtrale.

Et voilà, tu sais tout... Tu baisses depuis six mois avec un pédé. Et, de surcroît, sans doute meurtrier. Et tu n'es sûrement pas au bout de tes découvertes...

— Pourquoi avez-vous menti ? Pourquoi n'avoir rien dit la dernière fois ?

— Il me l'avait demandé. C'est un de vos collègues, non ? J'ai cru bien faire en lui obéissant, mais après tout je ne lui dois rien. Vous n'avez qu'à vous arranger entre vous.

— Mais, madame, fit Marion, incrédule, c'est très grave. Il s'agit d'un meurtre. Avoir dissimulé cette information ne relève plus du faux témoignage, c'est de la complicité d'homicide.

— N'exagérons rien ! Ce n'est pas parce qu'il a rencontré cet homme ici qu'il l'a tué.

— Qu'est-ce que vous en savez ?

— Il était encore en haut quand l'autre s'est fait descendre. Il buvait un verre avec moi. Quand on nous a prévenus qu'il y avait du grabuge avec un client dehors, j'ai fermé immédiatement et fait sortir les derniers clients par la cour. Lui aussi. C'est tout.

Marion respira un poil mieux. Un pédé, mais pas un tueur.

— Vous l'aviez déjà vu auparavant ?

— Le capitaine Lunis ? Deux ou trois fois, mais il ne venait plus depuis longtemps.

Comment lui poser cette question sans avoir l'air d'une femme bouffée par les affres de la jalousie et qui essaie de savoir combien de fois son mari l'a trompée ?

Raymonde Legras n'attendit pas la question. Elle précisa d'elle-même que Léo Lunis n'avait jamais fait l'amour chez elle, avec personne, qu'il venait seulement pour tuer le temps et boire, ce qui semblait être, à vue de nez, sa préoccupation essentielle.

— Moi aussi, j'ai besoin d'un verre, dit Marion.

C'est alors qu'elle mettait le nez dans son verre de Lagavullin généreusement offert par Raymonde Legras, soulagée de s'en tirer à si bon compte, que son Pager se manifesta, faisant remonter d'un bond la panique.

MERCURE 420 SAM.

Pour le coup, elle faillit s'étrangler. Voilà qu'il la relançait à onze heures du soir ! D'émotion, sa gorge se noua, ses mains tremblèrent tandis qu'elle portait son verre à ses lèvres. Ses dents claquèrent dessus, l'onde de choc résonna jusqu'au fond de son cervelet.

C'est pas vrai ! Ce n'est plus de l'amour, c'est de l'acharnement ! Cette fois, je vais aller lui dire ma façon de penser.

— Je dois partir, dit-elle à Raymonde Legras en quittant le tabouret recouvert de velours rouge. On se reverra. Restez dans les parages.

La taulière haussa les épaules. Marion ne la vit même pas, pas plus qu'elle ne prêta attention aux trois hommes qui s'étaient rapprochés d'elle.

— Où voulez-vous que j'aille ? marmonna Raymonde.

Mais déjà Marion dévalait l'escalier sans écouter la femme en rouge.

La laque bleue des murs réfléchit un instant l'image de Marion, échevelée, rose de colère. Belle, agitée de tant d'humeurs explosives qu'elle hésitait à frapper à la porte. Celle-ci n'était pas fermée, juste posée contre le chambranle.

Elle la poussa doucement, s'arrêta dans l'entrebâillement.

Il lui tournait le dos. Torse nu, les reins enroulés dans une serviette blanche de l'hôtel, il était assis sur le bord du lit, contemplant la ville luisante et grise. Il resta immobile, insensible au bruit qu'elle avait fait en entrant. Elle ouvrit la bouche pour aspirer de l'air et, malgré sa surprise, ne put se défendre de détailler son torse mince et musclé et sa nuque droite où frisaient quelques mèches

inégales. Aucune émotion ne la terrassa, mais sa grande colère retomba, comme effacée par la tranquillité de Sam, par le désir qu'elle devinait en ébullition sous son calme apparent.

Elle l'apostropha sans violence :

— Je voudrais que les choses soient claires. Il ne se passera rien entre nous... Vous allez donc cesser de me harceler et, pour commencer...

Police, vos papiers ! Allez, vas-y, c'est pour ça que tu es venue...

Sam ne bougea pas d'un pouce, mais sa voix s'éleva, claire et douce :

— Que voulez-vous savoir encore, commissaire ?

Soufflée, Marion ne sut que répondre. Elle toucha machinalement son arme sous son bras gauche alors que Sam se redressait lentement pour lui faire face.

Il enchaîna, immobile, les bras pendant le long du corps :

— Vous n'avez pas peur de moi ?

— Moi ? Vous voulez rire !

— Vous aviez envie de me voir, alors ?

— C'est faux !

— Pourquoi êtes-vous venue, dans ce cas ?

C'est vrai ça ! Pourquoi ?

Il fit deux pas en avant et Marion fit en sorte de garder les yeux braqués sur son visage pour éviter de l'examiner de la tête aux pieds. Ne pas scruter ce corps qui, bien qu'elle s'en défende, la mettait en émoi, dont elle percevait les palpitations, la chaleur.

— Pourquoi me suivez-vous ? Pourquoi jusque chez moi ?

Sa voix avait perdu l'autorité incisive qu'elle y avait mise en arrivant. Elle s'entendit parler comme dans du coton. Il fit un pas de plus.

— Pourquoi ? Oui, pourquoi ? Voilà une question décisive... Laisse-moi te répondre... Tu n'es pas heureuse et moi, je peux te rendre heureuse, je veux te donner l'amour, le vrai... Tu n'as pas l'homme qu'il te faut, tu peux me croire, tu ne seras pas heureuse. Laisse-moi faire !

Il n'était plus qu'à un demi-mètre d'elle et d'étranges choses se passaient.

Pas l'homme qu'il me faut ! Il a raison, d'ailleurs. Léo, menteur, violeur et pire, si affinités... Mais lui, ce gringalet, taillé dans un cure-dent, c'est l'homme qu'il me faut, peut-être ?

Il n'avait qu'à tendre la main, la toucher... Il tendit la main, effleura la sienne. Marion sursauta et des milliers d'aiguilles hérissèrent sa peau.

— Ne me touchez pas !

Elle recula jusqu'à la porte, s'y adossa.

Léo est un menteur, un fourbe et un traître. Je le déteste. Jamais plus il ne me touchera, jamais plus...

Des larmes de dépit, de colère, de dégoût piquèrent ses paupières. Elle ferma les yeux. Se laisser aller, se laisser toucher, caresser, consoler par cet homme qui la voulait tellement, depuis des jours, des semaines, des mois peut-être.

Comme une plainte surgie du fond de son ventre, elle entendit ses propres mots, une quête, une requête. Une évidence :

— Touche-moi... Sam, je t'en supplie, touche-moi.

Sam ne se le fit pas dire deux fois. Quand il posa les mains sur elle, quelque chose explosa dans la tête de Marion, un brasier s'enflamma dans son corps. L'espace d'un instant, elle manqua d'air puis elle se laissa emporter comme on meurt.

Sur le coup de sept heures du matin, Talon fut réveillé par le téléphone.

Sa semaine de permanence s'était achevée la veille et, comme sa grand-mère était morte, il n'avait plus à redouter un de ces coups de fil nocturnes qui lui annonçaient une nouvelle étape de sa déchéance. Il pressentit donc une tuile d'un genre inconnu, ce que lui confirma la voix chargée d'angoisse de Lisette Lemaire.

— Je n'arrive pas à joindre Edwige, enfin... Marion, si vous préférez. Elle n'est pas chez elle ni au bureau.

— En effet, elle est en déplacement, fit Talon, en alerte. Que se passe-t-il ?

— Je me suis permis d'utiliser le numéro que vous m'avez laissé.

Il avait envie de crier très fort pour qu'elle en vînt au fait. Avec un peu de chance et si ce n'était pas trop grave — les personnes âgées se font une montagne de tout —, il pourrait peut-être se rendormir une heure.

Lisette Lemaire baissa la voix :

— Il y a une femme dehors, l'assistante de la DDASS. Celle qui est déjà venue l'autre jour... Elle dit qu'elle vient chercher Nina.

Talon bondit, faillit faire tomber le téléphone. Marion avait raison ! Il y avait un gros lézard et Nina était réellement en danger. Et la vieille dame aussi...

— Nom de Dieu ! jura Talon qui ne jurait jamais. Ne la laissez pas entrer. Essayez de la faire patienter. Dites-lui que vous devez préparer Nina. Je ne sais pas, moi, inventez ! Surtout restez calme ! Je préviens les collègues de votre quartier. Ils vont venir la chercher. Surtout pas de panique, compris, madame Lemaire ?

— C'est une fausse assistante, alors ? gémit la vieille dame.

— Je ne sais pas, peut-être pas... mais il vaut mieux s'en assurer. Soyez prudente et fermez votre porte à clef.

— C'est déjà fait, je n'allais pas la laisser entrer tout de même.

— Très bien, courage, mamy !

Talon s'occupa d'alerter le commissariat de Grenoble en essayant de ne pas penser à la mamy de Nina, seule dans sa maison, face à un danger dont il ne pouvait pas évaluer l'importance.

Lui, d'ordinaire si soigneux, se vêtit avec ce qui lui tomba sous la main puis, sans prendre le temps de se coiffer ni d'avaler un café, se jeta dans sa voiture. Alors qu'il apercevait les premières tours de Bron et l'entrée de l'autoroute de Grenoble, il appela Marion.

Marion avait fermé les yeux et semblait somnoler dans le TGV, *Libé* abandonné sur ses genoux. Elle avait parlé avec Talon dix minutes plus tôt et ce qu'il lui avait raconté, sur un ton qu'il s'efforçait de maintenir neutre, l'avait confortée dans l'idée qu'elle avait eu le nez creux en éloignant Nina de sa grand-mère. À présent, Talon fonçait vers Grenoble et Marion se dit qu'elle avait sous-estimé l'adversaire en ne mettant pas Lisette Lemaire à l'abri elle aussi.

Seigneur ! Pourvu qu'il ne lui arrive pas malheur à cause de moi !

Elle imagina les véhicules de PS converger vers la petite maison de meulière, Lisette embusquée derrière ses rideaux bonne femme, guettant les secours, sursautant alors qu'une ombre jaillissait derrière elle, armée d'un couteau.

« Il faut retrouver cette femme ! avait-elle ordonné à Talon dans un grand cri d'angoisse. Et la faire parler ! C'est elle qui a la clef de tout ça... »

Un violent sursaut la projeta en avant. Elle poussa un cri quand son front heurta le siège situé devant elle. Cette fois, elle s'était assoupie pour de bon. D'un coup d'œil, elle constata que le train était presque vide et décida d'aller prendre un café au bar pour lutter contre la nausée qui rampait entre son estomac et ses lèvres sèches.

Elle se leva en titubant, le corps moulu comme après un marathon ou une compétition de karaté. Ou un de ces stages de tir police qui vous vident à vous laisser pour mort.

Une nuit avec le diable. Voilà le résultat. Doux Jésus !

Une nuit sans une minute de repos, seulement ici et là des accalmies, des plongeurs de courte durée dans des gouffres tièdes entre les ascensions brutales, elle et Sam planqués au-dessus des cumulo-nimbus, loin du monde et de ses tumultes. Ce souvenir lui tordit les tripes en même temps que le remords de s'être laissée aller.

Elle lutta contre sa mauvaise conscience en songeant aux mensonges de Léo. Lorsqu'elle avait appelé le PC en quittant la Chambre rouge, Boubet, qui assurait le service de nuit, lui avait confirmé non seulement que Léo n'avait pas appelé mais que, de plus, le numéro de téléphone allemand ne correspondait à rien. Il était inutilisé depuis quatre ans et n'avait jamais été réaffecté. Du coup, Léo

avait encaissé un nouvel orage télépathique.

Marion avance lentement dans le train, balancée de droite et de gauche par les mouvements raides des machines, aussi vaillante qu'une centenaire, la peau tirée, les muscles meurtris et une drôle de petite douleur sous le sternum.

Elle pense à Sam et la douleur augmente, la replonge brièvement dans sa nuit irréaliste, dans le grand vacarme de son corps avec les aiguilles qui brûlent sa peau et jusqu'à ses muscles noués et sa tête comme un sac gonflé d'air, vide, sourd au monde. Ce n'est qu'une histoire de sexe, de chimie. Un phénomène étrange, irrationnel comme le pouvoir des mains de Sam sur elle, presque douloureux à force d'être fort. Sam regardait le plafond, des plaques marbraient ses joues, des petits vaisseaux avaient éclaté dans ses yeux et un filet de salive suintait à la commissure gauche de ses lèvres. Son corps couvert de sueur luisait dans la pénombre, derrière les rideaux tirés. Marion effleurait son cou où l'eau dégoulinait en fines rigoles, puis ses joues creuses où une barbe rêche quoique clairsemée plaquait des ombres, son front en un massage lent au-dessus des sourcils, juste sur la saillie des bosses sus-orbitaires à la sortie des nerfs, puis sur le sinus frontal, en haut du nez. Elle écartait les doigts pour toucher simultanément, du pouce et du majeur, les deux fosses temporales. À droite, la cicatrice avait creusé un cratère aux contours irréguliers et, en son milieu, c'était comme si la masse osseuse avait fondu. Marion s'attardait sur l'étoile en y pressant le doigt et Sam avait sursauté. Ses yeux tournaient dans leurs orbites et son corps se tordait. Jamais Léo n'avait montré une telle ferveur, un tel abandon, une telle inspiration folle. Pourtant, elle était sûre d'avoir été la même avec les deux, plus inspirée encore avec Léo qui, lui, restait bridé comme un cheval au mors.

Marion regardait Sam tandis qu'il bondissait hors du lit et commençait à se vêtir. Le fermoir de son bracelet de montre métallique claquait. Un souvenir vagabond, insaisissable, un petit ver rongeur la mémoire de Marion.

« Il faut que je parte », avait dit Sam.

Marion s'assit au bar sur un tabouret vert. Elle souffla lentement sur son café en regardant défiler le paysage mouillé qui n'arrivait pas à sortir de l'hiver. Elle avala vite une gorgée brûlante pour tuer la nausée.

Exténuée, moulue, elle prit une résolution ferme : en finir avec Sam.

Marion était installée dans un bureau du Quai des Orfèvres, une pièce exigüe aux murs nus couleur vert d'eau, meublée de deux chaises positionnées de part et d'autre d'une table en bois. La lampe enchâssée dans le plafond et le gros anneau fixé au mur indiquaient que c'était dans ce bureau et d'autres semblables et tout aussi sommaires que s'installaient les procéduriers de la Crime pour interroger les suspects. Sous ses pieds, quatre étages plus bas, la Seine paraissait sous un rayon de soleil provisoire. D'imposants nuages sombres jouaient des coudes tout autour et leurs flancs incendiés par la lumière annonçaient de belles et imminentes averses.

La porte s'ouvrit sur un homme de quarante ans, vêtu bourgeois, détail qui différenciait les hommes de la brigade criminelle de Paris de ceux de Marion.

— Bonjour, patron. Je m'appelle Jacques Brun. Je suis commandant de police, ici, au 36...

Marion s'assit, intimidée de se trouver dans ce lieu que le cinéma et la littérature policière avaient mythifié, face à un policier qui l'appelait « patron » sans la connaître puisque la tradition le veut ainsi à Paris.

Le commandant Brun posa une chemise cartonnée entourée d'une sangle sur la table et, d'un geste sec, tira sur la boucle métallique.

Marion retint son souffle, sachant qu'elle allait découvrir des choses insupportables. Le commissaire qui dirigeait la Crime l'avait avertie, tout comme il avait exigé qu'elle ne consultât pas seule l'archive de la procédure mais coraquéée par un officier qui avait traité le dossier. « Ce n'est pas de la défiance à ton égard, c'est juste qu'il connaît bien l'affaire. »

Tu parles...

D'une façon ou d'une autre, le téléphone arabe avait fonctionné et tous ici savaient quels liens intimes et étroits elle entretenait avec le suspect numéro un de l'affaire.

L'officier fit faire demi-tour à la procédure et la poussa devant Marion.

— Voilà, tout est là. Je vous laisse lire et si vous avez besoin d'une précision...

Sur la couverture s'étaient en caractères gras la qualification du crime : HOMICIDE VOLONTAIRE CONTRE X et en-dessous, le nom de la victime : Gina LUNIS née GERMAIN.

Marion éprouva des sensations inédites encore, entre le vertige et une grosse envie de foutre le camp, de ne pas ouvrir, surtout pas, les sous-chemises qui, elle était bien placée pour le savoir, contenaient la longue série de procès-verbaux, les constatations aux termes crus, indécents, quand, par malheur, on y est de près ou de loin mêlé, les photos de la scène de crime, parfois de l'autopsie, le rapport taillé à la serpe chirurgicale d'un Marsal parisien...

Elle ouvrit la première sous-chemise, celle des photos. Et ce qu'elle vit en premier, avant le visage de la victime, la position de son corps, le type de blessures mortelles, la terrasse : Gina Lunis née Germain était morte en grande tenue d'uniforme des officiers de la Police nationale et, plus précisément, la fourragère rouge en attestait, de la police parisienne.

Sa main tremblait un peu, Jacques Brun s'en rendit compte.

— Vous ne connaissiez pas les circonstances de la mort de Mme Lunis ?

Marion fit signe que non.

— Elle était lieutenant au central 12. Le jour de sa mort, elle n'était pas de service et on ne sait pas pourquoi elle est venue, avec son uniforme, dans cette chambre d'hôtel assez glauque de Pigalle. La seule hypothèse crédible parmi toutes celles que nous avons examinées est une mise en scène à caractère sexuel. Un jeu qui a mal tourné.

Marion, horrifiée, vit alors les détails. La jeune femme était couchée sur le dos dans un lit ravagé par des ébats que l'on pouvait supposer agités. Son blouson d'uniforme était ouvert sur ses seins dénudés sculptés par des lanières de cuir noir. Comme un soutien-gorge qui aurait laissé les mamelons à l'air et servait en même temps de holster. La crosse marron du gros Manurhin 4 pouces était bien visible dans son étui, ainsi que deux impacts de balles, deux trous ronds auréolés de traces grisâtres juste au-dessus des aréoles. Un de chaque côté. Les bras de Gina Lunis reposaient de part et d'autre de son corps, paumes des mains vers le haut. La jupe bleu marine — avec un pli creux derrière pour faciliter la marche —, haut relevée, tire-bouchonnait autour de sa taille mince, dévoilant ses jambes écartées. Un porte-jarretelles de cuir ou similicuir noir retenait des bas fantaisie également noirs, barrés en haut des cuisses par une jarretière tressée en satin et maintenue par un nœud. Entre la limite supérieure du pubis et le porte-jarretelles, un troisième impact était visible, de même apparence que ceux qui trouaient les seins.

La position générale du corps indiquait un laisser-aller, une

tranquillité qui signifiaient sans doute que la mort avait été reçue sans lutte et, sûrement aussi, sans préavis.

Marion feuilleta le jeu de photos jusqu'à l'écoeurement. Les clichés successifs lui montrèrent en gros plan les détails des blessures à la poitrine infligées à bout touchant par une arme à feu munie d'un réducteur de son et celles du sexe gonflé luisant de matière séminale qui avait aussi laissé des traces sur l'intérieur des cuisses et le haut des poils pubiens.

Le dernier jeu de photos détaillait la tête sous divers angles, face et profil. Gina Lunis avait été une jolie femme, avec un petit nez impertinent, une bouche charnue et des cheveux bruns mi-longs. Ses paupières closes donnaient l'impression que sa mort était survenue pendant une phase de sommeil ou, à tout le moins, dans un moment de repos ou d'abandon. Un quatrième impact avait dessiné un œil supplémentaire au milieu de son front et des éclaboussures sombres mêlées de matière cervicale avaient été projetées jusque dans ses cheveux. Des traces plus pâles que sa peau et légèrement irisées avaient été fixées par le photographe en divers plans dont le dernier s'attardait sur le col et le revers droit du blouson également maculés de cette matière.

Le cœur de Marion fit un bond et de nouveau ses mains tremblèrent. Elle leva la tête et croisa le regard du commandant. Avant qu'elle eût le temps d'ouvrir la bouche, il lui donna l'explication qu'elle connaissait déjà :

— Ces traces que vous voyez sont du liquide séminal, du sperme si vous préférez, le visage et le cou en sont enduits, de même que les seins et la zone génito-anale.

— J'ai eu à traiter deux cas d'agressions sexuelles au cours desquelles l'auteur a procédé de cette façon. Le cas de Gina Lunis ne m'a pas été signalé quand j'ai procédé aux recoupements d'usage...

Elle s'efforçait de parler d'un ton plat, sans trahir l'effervescence que brassait son sang, de la tête aux pieds.

— Ce n'est pas extravagant, cette procédure n'est pas encore archivée aux fichiers, et compte tenu de ses « particularités », elle n'est accessible qu'à certaines conditions.

Il lui laissait entendre qu'elle bénéficiait d'une faveur. Elle ignore l'allusion.

— On a établi une empreinte génétique à partir du sperme ?

— Bien sûr. Lorsqu'on a la chance de disposer d'un « matériel » de bonne qualité et aussi abondant...

Marion n'insista pas.

Chaque chose en son temps. Cette information devait être dans le dossier avec le rapport d'autopsie ou la fiche d'analyse biologique et elle allait la trouver.

Elle referma l'album photographique et entreprit la lecture du rapport de synthèse. « Des » rapports, aurait été plus juste, car plusieurs étapes avaient été franchies qui avaient donné lieu à des transmissions intermédiaires de la procédure au juge d'instruction.

La première phase relatait la découverte du corps, comme l'avait indiqué le commandant Brun, dans une chambre d'hôtel de Pigalle. On était d'emblée dans le vif du sujet puisque celui qui avait trouvé Gina n'était autre que son mari, le capitaine Léo Lunis.

Ça fait un drôle d'effet de voir son nom partout, à tout bout de champ... J'ai l'impression d'être dans un mauvais rêve. Si je me pince très fort, je suis sûre que...

Mais le commandant continuait de l'observer avec son air impénétrable, les mains croisées devant lui.

Léo était arrivé à l'hôtel — un établissement où les prostituées du quartier, les officielles et les autres avaient leurs habitudes — et il avait exigé de visiter les chambres. Le tenancier l'avait laissé monter seul après lui avoir fourni un passe. Au bout d'une heure, ne le voyant pas revenir, il était parti à sa recherche et l'avait trouvé au premier étage, prostré à côté du corps de sa femme. La suite était classique, sauf que Léo avait été le premier sur les lieux, que personne ne savait ce qui s'était passé exactement dans la chambre et qu'il avait été impossible de mettre la main sur l'arme du crime. En revanche, des vêtements qu'il avait identifiés comme appartenant à sa femme avaient été découverts dans le cabinet de toilette attenant à la chambre, à côté d'un sac en matière plastique vide.

En dehors d'une abondante quantité de sperme, la moisson d'indices avait été, comme d'habitude, profuse : poils pubiens, cheveux, fibres textiles, empreintes de mains, de doigts. Marion tourna les pages pour trouver quelques réponses immédiates à des questions cruciales. Le commandant s'en mêla encore :

— Le sperme n'appartient pas à Lunis, si c'est ce que vous cherchez, pas plus que la très grande majorité des poils et des cheveux qui proviennent du même homme que le sperme... Quant à l'heure de la mort, elle a été estimée entre quatorze heures et quinze heures, ce qui nous place au moment de l'arrivée de Lunis ou juste avant. Ce n'est pas l'arme de la jeune femme qui a tiré ni celle que Lunis avait ce jour-là en sa possession. On n'a pas trouvé trace d'arme personnelle chez lui, mais vous savez comme moi que les flics sont les rois pour ce qui est des armes de récupération... Prises de guerre ou cadeaux de voyous... La balistique a tranché pour le calibre — 8 mm — et les angles de tir. Le rapport d'autopsie a confirmé : Gina Lunis a reçu une balle dans la partie frontale de la tête, tirée en premier et qui l'a tuée sur le coup. Les autres, dans les seins et l'abdomen, un bon quart d'heure plus tard, et on est sûr qu'elle était déjà morte car il n'y a pas

eu d'écoulement sanguin. Ces trois derniers impacts étaient inutiles, ils ressemblent à un acte sadique ou rituel. À notre avis, ce meurtre n'a rien de compulsif. Il a été prémédité et exécuté en toute conscience.

Assassinat... Dieu du ciel, quelle horreur... Je commence à comprendre les sautes d'humeur de Léo, les litres d'alcool dans lesquels il tentait de se noyer... Quel gâchis !

Marion comprit aussi pourquoi Léo avait été considéré comme principal suspect dans cet assassinat et surtout pourquoi il ne pouvait en être autrement, de quelque côté que l'affaire soit prise. S'il avait été le propriétaire du sperme et des poils, on aurait conclu à une séance spéciale qui se serait mal finie ; dans le cas contraire, c'était la jalousie d'un mari trahi qu'on pouvait évoquer. Son absence totale de bonne volonté et de coopération avait très vite orienté l'enquête vers cette dernière hypothèse. D'abord prostré, Léo avait ensuite passé son temps à se soûler, ce qui lui permettait d'esquiver la plupart des questions. Jusqu'à ce que le juge d'instruction le menaçât d'une mise en examen à laquelle il avait finalement eu droit après des brutalités physiques infligées au magistrat.

Marion releva la tête du rapport.

— C'est vous le collègue qu'il a frappé ?

Le commandant confirma d'un geste.

— Je le comprends, remarquez, dit-il avec un sourire en coin. On était sur son dos depuis des semaines, sans relâche, jour et nuit...

Tu m'étonnes, ce mec, ça doit être pire qu'un morpion ou un clébard auquel on essaierait de piquer un os. Jusqu'à la moelle qu'il devait le tenir...

— Vous n'avez rien établi contre lui, finalement, malgré votre acharnement.

— Nous avons un faisceau de présomptions, pas de preuves irréfutables. Le plus nuisible pour lui, c'est son attitude. Au début on a compris et compati, après c'était inacceptable et suicidaire.

— Vous avez une hypothèse, non ?

Jacques Brun haussa les épaules avec élégance.

— Le juge a le droit d'avoir une intime conviction, pas nous... Néanmoins, il est établi que Gina Lunis trompait son mari depuis quelques semaines. Ses collègues de travail la trouvaient changée, et ses comportements « soupe au lait », imprévisibles, laissent penser qu'elle était tombée amoureuse. Or, ils n'étaient mariés que depuis six mois. Bien qu'il affirme le contraire, Lunis n'a pas pu ne pas s'en apercevoir. Il est flic, après tout, et ce que nous avons trouvé, à mon avis, il l'avait découvert aussi...

— C'est-à-dire ?

— Nous avons épluché les listings téléphoniques du central 12 et ceux du domicile des Lunis. De nombreux appels ont été reçus par

Gina Lunis et répertoriés comme « parasites », si l'on considère son mode de vie habituel. Ils provenaient tous de cabines téléphoniques ou d'hôtels. Un de ses proches collègues a dit qu'elle était plusieurs fois partie en plein service en prétextant une urgence d'ordre privé, alors qu'il savait pertinemment qu'elle allait se faire...

Il hésita. Marion le fixa avec ironie.

— Sauter... Elle allait se faire sauter. Vous pouvez parler normalement, je ne suis pas une dame patronnesse !

Le commandant étira de nouveau son petit sourire économe.

— D'accord, admit-il comme à regret. Allons-y pour *sauter*... J'aurais dit « aimer » ...

Alors ça, ça m'étonnerait, faux cul... Regarde-moi en face pour dire ça...

— Il y a tout lieu de penser, poursuivit Brun en détournant le regard, que Lunis a fait la même démarche et qu'il a fini par obtenir ce qu'il cherchait : identifier à chaud l'hôtel où sa femme était partie se faire... sauter. Le temps de repérer le numéro de téléphone, de rappliquer...

— Il trouve sa femme en pleine besogne, la tue posément, s'assied à côté du lit et attend. Et l'homme avec qui elle faisait des galipettes ? Il l'a laissé partir ?

— Il était sûrement déjà parti. Cela explique l'attitude détendue de Gina Lunis qui devait s'être endormie après l'amour. L'autre hypothèse est qu'il soit arrivé et l'ait trouvée morte...

Marion se permit une raillerie :

— Ah ! Je me demandais si vous y aviez pensé... Vous n'avez pas envisagé aussi que Léo Lunis ait pu être l'auteur du coup de fil et...

Non, ça c'est pas possible, ma vieille, c'était pas son sperme... Tu vas voir qu'il va pas la laisser passer, celle-là !

Face à ce commandant un peu trop sûr de lui, son épuisement cédait du terrain, son ardeur revenait en force.

— Quand même pas, fit Brun sur le ton de la protestation. Et il aurait apporté le sperme d'un autre dans un petit bocal pour nous embrouiller... Le crime de cocu, même prémédité, est rarement aussi élaboré. Mais on a pensé à ça bien sûr, malgré le côté complètement tordu de ce plan. La bonne hypothèse est sans doute quelque part entre toutes les autres. Lunis a refusé de nous aider. Je pense qu'avec son concours non seulement nous l'aurions définitivement mis hors de cause, mais l'auteur véritable aurait été arrêté.

— Vous n'avez pas établi de portrait-robot ? Les hôtels...

— On a essayé. Les résultats sont décevants et rien ne concorde. Les réceptionnistes voient passer tellement de gens... Et il est probable que le couple arrivait séparément. À Paris, les hôtels genre Ibis ou Mercure sont pires que des moulins.

Ibis, Mercure... décidément...

— Pourtant celui où elle est morte...

— C'est l'exception. Je présume que ça faisait partie de la mise en scène avec l'uniforme. Que cela annonçait la fin du spectacle et de l'aventure. L'un ou l'autre avait peut-être décidé d'y mettre un terme et, à mon avis, ce n'était pas Gina Lunis.

Marion resta songeuse un instant puis entreprit de feuilleter le volumineux paquet de procès-verbaux d'auditions, de perquisitions et de renseignements sans avoir le courage de tout lire. Elle tomba sur des dessins informatiques réalisés à partir des témoignages recueillis dans les hôtels et comprit qu'il y avait eu autant de descriptions que de témoins ou presque. Il en résultait une tête d'homme qui hésitait entre Frankenstein pour les rafistolages et Quasimodo pour un certain déséquilibre des traits, comme si une partie du visage avait été ressentie comme différente de l'autre, mais que cela fût impossible à traduire.

Tout de suite après, c'était le rapport d'autopsie et ses annexes — analyses toxicologiques et biologiques. Marion constata d'emblée que les résultats de l'analyse ADN ne figuraient pas dans le compte rendu. Une mention renvoyait le lecteur vers le juge d'instruction à qui les résultats avaient été transmis directement.

C'est la loi... Les magistrats sont seuls habilités à exploiter ces analyses... mais le commandant en a sûrement récupéré une copie. Si c'est un bon flic...

Vers le milieu du rapport, dans la partie qui traite de l'abdomen et des organes sexuels, une petite phrase lui sauta aux yeux. Elle la relut trois fois, incrédule. « L'examen de l'utérus et des ovaires conclut à une grossesse de trois mois. »

— Est-ce que l'on sait de qui elle était enceinte ? demanda Marion d'une drôle de voix cassée.

— Oui, de son mari, Léo Lunis.

— Tu as une petite mine, on dirait un chat affamé à qui on vient de faire prendre une douche glacée.

— À ce point-là ?

Marion se jeta un regard rapide dans le miroir qui surplombait la table des Trois Marches où elle venait de s'installer en compagnie du commissaire Vincent. Elle avait tenu parole en lui annonçant sa visite au Quai des Orfèvres et il s'était pointé une demi-heure plus tôt pour l'emmener déjeuner.

Il l'observa attentivement avant d'ajouter, avec un sourire gentil :

— Tu es toujours aussi belle. T'es un vrai canon, Marion ! Si j'étais pas marié...

Elle le remercia d'un clignement des paupières et comprit

pourquoi, la veille au téléphone, elle avait eu du mal à se créer de lui une image mentale. Avec sa petite taille, ses rondeurs qu'il dissimulait sous un costume large et de couleur foncée, sa calvitie et ses poils noirs qui débordaient de toutes parts, il n'avait pas marqué sa mémoire. Mais il avait des yeux de velours tendres et une voix à se faire embaucher pour le téléphone cochon.

— Ma vie est un peu décousue en ce moment, murmura-t-elle tandis qu'un serveur posait devant eux les kirs qu'ils avaient commandés. Tu sais, c'est incroyable, depuis que j'ai lu cette procédure, j'ai l'impression de ne pas connaître le même Léo Lunis. C'est comme si j'avais affaire à deux hommes, un Terrien et un Martien, avec seulement quelques points communs entre eux.

— Ce qui me stupéfie, commenta Vincent, c'est que tu n'aies rien su de toute cette histoire. Ton jules ne t'a rien dit, je n'en reviens pas...

— Et moi donc ! En plus, j'aurais pu lire ça dans la presse, il paraît que cette histoire a fait du bruit : ça m'a totalement échappé.

— Paris est loin... et tu avais sûrement d'autres soucis. N'empêche que, de sa part, ce n'est pas une grande marque de confiance.

Ils burent une gorgée en silence. Vincent la couvait des yeux comme s'il tentait de faire disparaître son air désemparé d'enfant perdu dans la foule et qui cherche sa mère. La Marion rieuse et toujours prête à se moquer des autres et d'elle-même avait cédé la place à une femme accablée.

— Je n'ai même pas osé demander au commandant Brun s'il avait trouvé des traces de mise en cause de Léo dans des affaires avec des mineurs...

Sa voix fléchissait tandis qu'un serveur, les reins ceints d'un grand tablier de toile bleue, leur présentait un imposant tableau noir avec le menu écrit dessus à la craie. Le regard de Vincent se mit à luire de gourmandise.

— Deux andouillettes-moutarde, avec de la purée maison, dit-il d'autorité alors que Marion, le regard au-dehors, se désintéressait. Et un pichet de côtes-du-rhône.

Il se pencha légèrement en avant, son kir à la main.

— J'ai pris la liberté de le faire, je savais que ce serait au-dessus de tes forces. Il n'y a rien.

— Tu es sûr ?

— Aussi sûr que je te vois. S'il a eu des histoires de ce genre, elles n'ont pas été traitées judiciairement et, si tel avait été le cas, j'ose espérer qu'on l'aurait viré.

Marion respira un poil mieux, et un peu de couleur, sous l'effet de l'alcool, revint à ses joues.

— Merci, Vincent. Je sais que l'absence de traces dans un dossier n'est pas une preuve, mais ça fait du bien. Merci.

Vincent secoua ses épaules rebondies, modeste.

— Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ?

— À ton avis ?

— Tu vas le quitter, j'espère ! affirma-t-il.

— Si ce n'était que ça ! Il y a autre chose, crois-moi !

Allez, vas-y ! Il va t'aider, il s'emmerde et il crève d'envie de te rendre service...

— Raconte, dit Vincent en se penchant, si je peux t'aider...

Son regard généreux disait qu'en effet il n'attendait que cela.

Le commissaire Vincent raccompagna Marion à la gare de Lyon en fin d'après-midi. Après le déjeuner et l'invraisemblable histoire qu'elle lui avait racontée, il avait insisté pour la conduire chez lui.

— Ne t'inquiète pas, c'est une proposition honnête. Ma femme est en vacances à la montagne avec mes trois enfants, elle va me faire le quatrième dans trois mois et je l'adore. Et toi, tu as besoin de repos. Je m'occupe du reste.

Elle était au bout du rouleau, mais, avant d'accepter son offre, elle avait voulu parler à Talon. Celui-ci était rentré à Lyon avec Lisette Lemaire quelque peu dépassée par les événements. L'assistante sociale débarquée chez elle à l'aube lui avait fichu la frousse de sa vie avant de disparaître sans attendre l'arrivée de la police, ce qui avait confirmé qu'il s'agissait bien d'une usurpatrice. Les patrouilles dans le quartier et aux abords de la gare avaient été inutiles : la femme aux longs cheveux grisonnants s'était évanouie dans le crachin du petit matin. Marion s'était résignée à voir s'éloigner la seule piste tangible qui lui restait.

— Où est Lisette à présent ?

— Chez moi, avait dit Talon simplement, comme si la chose allait de soi.

Marion s'était laissée conduire chez Vincent qui occupait un petit quatre pièces dans une cité HLM de l'Est parisien. Petit, encombré mais accueillant, plein de signes de vie laissés par trois enfants en pleine forme. Sitôt allongée sur le canapé du salon, Marion avait sombré dans un sommeil épais d'où elle était sortie nauséuse et triste lorsque Vincent était revenu deux heures plus tard de sa mission. L'air dépité du commissaire n'était pas de bon augure.

— Elle n'habite plus à l'adresse qui figure sur la plainte. J'ai traversé Paris pour rien.

Il s'était rendu au fin fond du dix-neuvième arrondissement pour retrouver Barbara Wincenski, la jeune femme violée un soir de décembre alors qu'elle rentrait chez elle et dont le cas avait été repéré par Marion au commencement de son enquête sur Julie Rouvres. Ça s'était passé dans la cour de son immeuble, au milieu des poubelles, et l'homme lui avait enduit le visage de son sperme.

— C'est une Polonaise qui vit en France depuis dix ans avec son mari et leur gosse. Les voisins n'ont pas leur nouvelle adresse.

Vincent avait insisté pour continuer les recherches lui-même, affirmant que cette enquête le distrairait de ses dossiers administratifs. Marion soupçonna que son empressement trahissait un réel ennui et la nostalgie d'enquêtes plus excitantes, et elle accepta.

Le TGV n'était pas à quai, ils avaient un bon quart d'heure d'avance et Marion grand besoin d'un café très fort.

Comme elle conservait un silence morose en tournant dans sa tasse une petite cuiller inutile puisqu'elle prenait le café sans sucre, Vincent s'inquiéta :

— Ça va aller, Marion ? Tu ne veux pas que je t'accompagne à Lyon ? J'ai le temps, tu sais, en l'absence de ma tribu !

— Tu exagères ! Ne t'inquiète pas, je ne vais pas me jeter sous le train... Non, je déplorais seulement que les règles d'accès aux formules ADN soient si strictes. Si je demande une comparaison au juge d'instruction de Lyon, il va falloir que je déballe tout... Pourtant, Vincent, j'ai besoin d'une certitude et la comparaison des empreintes génétiques me la donnerait. Il faut que je sache si mon mec est un violeur, c'est...

— Vital pour toi, je sais... Je comprends que tu sois dans le pétrin, Marion. Mais ton jules est déjà quasiment soupçonné d'assassinat, alors un ou deux viols de plus ou de moins...

Comme Marion semblait ne pas goûter sa remarque, il se hâta de préciser que c'était de l'humour, pour détendre l'atmosphère, mais il n'obtint d'autre résultat que de faire monter des larmes dans ses yeux noirs. Elle rejeta la tête en arrière en clignant des paupières pour les faire fuir tandis que, d'un mouvement brusque, elle se dirigeait vers son train. À deux pas d'elle, Vincent se sentit très bête. Alors qu'elle allait monter dans la voiture 6, il fouilla soudain la poche de son veston, comme s'il devait sans délai réparer une étourderie. Il tendit à Marion un papier plié en deux.

— Tiens, dit-il très vite, la voilà ton empreinte génétique. Le gars de la Crime ne pouvait pas te la donner, mais avec moi c'était pas pareil, il n'a eu qu'à la laisser traîner sur son bureau pendant que je t'attendais...

Marion enfouit le document sous son tee-shirt de dentelle rouge sans demander son reste. Puis elle sauta dans le train alors que la sonnerie annonçant la fermeture des portes retentissait.

Vincent fit un geste et cria quelque chose qu'elle n'entendit pas, mais elle lut sur ses lèvres qu'il lui demandait de faire gaffe à elle.

Talon était à l'autre bout, sur un autre quai, pas tout à fait le même, pas très différent. La nuit était tombée et la température avait

chuté de plusieurs degrés.

L'officier paraissait transi et, malgré l'effort qu'il fit pour planquer sous un sourire affable son air préoccupé, Marion sut qu'il allait lui annoncer une autre catastrophe.

Elle s'alarma aussitôt :

— Il n'est rien arrivé ? Nina ? Lisette ?

Il fit non de la tête.

— Calmez-vous, patron, vous avez l'air à bout de nerfs.

— Racontez-moi, Talon, pour l'amour du ciel !

— Lavot est rentré, il est chez lui...

— Lavot ? Mais quand ?

— Cet après-midi. Je ne l'ai pas vu, j'étais à l'enterrement.

— Ah oui, Talon, c'est vrai... Je suis triste pour vous.

— Ça va, affirma l'officier sans joie. Et puis j'ai déjà trouvé une autre mamy... Lisette est chez moi, elle a voulu absolument repasser mon linge.

Marion dit qu'elle était confuse de le mêler aux péripéties de sa vie personnelle, mais il balaya l'argument d'un geste bref.

Alors, qu'est-ce que tu attends pour lui poser la question ? C'est vrai que si tu retrouves Léo en face de toi dans un quart d'heure, ça risque d'être intéressant...

Elle se jeta à l'eau alors qu'ils arrivaient en vue du véhicule de service stationné en zone interdite sur le parvis de la gare :

— Et... Léo ?

Talon prit son temps pour répondre, un temps infini qu'il employa à ouvrir la portière de Marion, à la laisser s'installer, à contourner la Peugeot, à s'asseoir...

— On ne sait pas où il est, dit-il enfin. Il a déposé Lavot au service et il est reparti, soi-disant pour se changer. Quand Lavot est monté au quatrième, la secrétaire a dit qu'il avait téléphoné juste après. Il a pris huit jours de congé.

— Quoi ? Mais il est gonflé... Et la mission ? Le rapport ?

— Ça, c'est Lavot qui va vous en parler. Il vous attend chez lui.

Ce que suggérait le ton de Talon n'était plus de l'embarras mais une nouvelle tornade de force 10.

Marion s'abîma contre son siège. Elle aurait voulu disparaître, se laisser couler, faire une cure de sommeil.

— Votre type, reprit Talon, il est inconnu au bataillon.

Elle le fixa comme s'il était devenu fou. Il surprit dans l'éclairage intermittent des lampadaires urbains son expression décalée, soupçonneuse.

— Sam Nielsen. Vous m'avez bien demandé une recherche ?

— Ah oui, bien sûr !

— Bon, par moments, je me demande si je ne suis pas cinglé moi

aussi...

Marion n'eut pas le courage de lui demander ce qu'il entendait par « moi aussi ». Elle avait un instant oublié Sam et ses mains du diable. Au souvenir de leurs ébats, le remords l'attaqua sournoisement alors que Talon énumérait les différentes recherches qu'il avait faites pour n'obtenir en définitive que des réponses négatives.

— Il n'est même pas né à Paris, en tout cas pas à cette date ni sous ce nom...

— Aucune trace d'un domicile, ici ?

— Négatif. Rien sur les listes électorales, rien à la Sécu. Je doute qu'il réside à Lyon et même dans le département. Si je vous demande qui c'est, vous ne me le direz pas ?

Marion se tut comme Talon l'avait supposé. Il poussa un gros soupir en remontant ses lunettes sur son nez.

— Je m'en doutais... Il y a une dernière chose : le directeur vous a demandée ce soir. Il veut vous voir demain matin à huit heures dans son bureau. Et je n'ai pas eu l'impression qu'il était de bonne humeur.

Marion passa la nuit au domicile de Lavot, serrée contre Nina dans le lit étroit d'une des chambres des enfants. Le petit corps tiède et le souffle régulier de l'enfant émurent Marion au-delà de tout et elle résista longtemps à l'envie d'éclater en sanglots. Les yeux ouverts dans le noir, elle s'interdit tout mouvement, toute réaction émotive qui auraient pu inquiéter Nina, ajouter au trouble que la petite portait sur le visage comme une malédiction. Elle avait posé de nombreuses questions. « Pourquoi je suis là et pas chez mamy ? Pourquoi on ne va pas à la maison ? Est-ce que Mathilde va être aussi ma maman ? Est-ce que tu ne veux plus de moi ? Pourquoi tu ne restes pas avec moi ? »

Marion avait lutté contre sa propre détresse, contre sa peur aussi pour donner à Nina quelques explications qu'elle pouvait comprendre, la rassurer, l'assurer de son amour et lui jurer qu'elle était sa fille à elle et à personne d'autre. Finalement, elle avait promis de dormir avec elle et Nina s'était lentement apaisée.

Quant à Lavot, rien n'avait pu calmer son humeur de chien ni adoucir son air de bouledogue en colère, encore pâlichon des suites de sa gastro.

— Gastro, mon cul ! avait-il explosé après que sa femme Mathilde s'était retirée avec les trois petits. Ce mec est une catastrophe... une plaie, un furoncle... une erreur de la nature.

Marion n'avait pas jugé utile de lui demander de qui il parlait. Tétanisée, elle attendait la suite.

— Il m'a fait bouffer des vomitifs, j'en suis sûr. Quand on s'est arrêtés pour prendre un petit déjeuner sur l'autoroute. Il a profité que j'étais aux chiottes. J'ai trouvé que le café avait un drôle de goût. Tout

de suite après le départ, il a fallu s'arrêter. Malade comme un rat. Je sais même pas s'il n'a pas voulu m'empoisonner !

— Dites donc, c'est grave, cette accusation. Pourquoi aurait-il fait une chose pareille ?

— Pourquoi ? Je vais vous le dire pourquoi... C'est un barge, il a la conscience plus noire que ça.

Il montrait le rectangle sombre de la fenêtre sur lequel son ombre agitée se reflétait.

— Je sais pas ce qu'il cache, mais ça doit pas être beau. En tout cas, le fait que j'aïlle avec lui en Allemagne, ça ne l'arrangeait pas, mais alors pas du tout. Il m'a éjecté.

Malgré l'évidence, Marion avait encore du mal à le croire.

— Ça ne tient pas debout, Lavot ! J'aurais pu envoyer quelqu'un d'autre là-bas.

Lavot ricana :

— Ça, c'est ce que vous croyez, mais ça ne risquait pas.

— Je ne comprends pas.

— Avant que vous reveniez au service et que Talon organise sa réunion, tout le monde savait qu'il faudrait aller à Landau, et lui, il avait déjà annoncé que ce serait lui. Personne n'a moufté, vous piguez, patron ?

— Non.

— Personne n'a voulu contrarier le... petit ami de la patronne.

Marion se prit la tête dans les mains.

— Et, reprit Lavot, s'il y avait eu un volontaire, il l'aurait éliminé comme moi. Ce mec est un incroyable calculateur. Il serait parti seul et revenu avec des renseignements bidon.

— Lavot, je vous en supplie, expliquez-vous !

Je sens que je vais toucher le fond. J'ai déjà de l'eau dans les poumons.

— Y avait rien à gratter à Landau, patron. C'est du bidon !

— Mais Longe était bien adjudant à Landau, au 44^e RT... Comme Léo...

Lavot l'interrompit avec une expression d'infinie commisération.

— Au 44^e régiment de transmissions, exact. Sauf que le régiment en question c'est pas à Landau — Allemagne — qu'il est, mais dans le Bas-Rhin — en Alsace, France. Il y a été transféré en 94.

Talon s'était trompé en annonçant qu'il fallait poursuivre l'enquête à Landau. Oh, pas de beaucoup et pas de sa faute entièrement. Il avait trouvé des papiers de Longe indiquant qu'il était adjudant au 44^e RT de Landau, ce qu'avait confirmé le père de la victime qui avait perdu de vue son fils bien avant le changement de résidence de son régiment. Changement qui n'avait pas été répercuté sur les papiers du mort... Et en principe, Talon, ou Marion elle-même,

aurait dû se rapprocher des militaires avant d'envoyer une mission là-bas, les avertir. Décidément, depuis quelques semaines, tout allait de travers et même Talon, le plus rigoureux de tous, en était à sa troisième boulette en quarante-huit heures.

Et moi, n'en parlons pas, je suis en dessous de tout.

Une évidence frappa Marion : Léo savait qu'il ne trouverait rien à Landau. Longe était venu à Lyon, il le cherchait, ils s'étaient rencontrés à la Chambre rouge — pour y faire quoi, grands Dieux — et Longe était mort. Pourquoi ? Par qui ? Quel était le nœud de cette affaire ? Quel secret si lourd pesait sur l'histoire de Léo, sur sa vie ?

Elle s'écria :

— Mais vous avez bien fait quelque chose là-bas ! Vous n'avez pas fait que l'aller-retour ?

Marion s'enfonçait dans le noir, elle avait dans la bouche un goût de boue, une migraine effroyable naviguait entre ses tempes.

— Patron, vous êtes naïve... On n'a rien fait, du moins, *je* n'ai rien fait ! Il m'a largué dans un motel. J'étais comme une carpe.

Lavot ne savait pas à quoi Léo avait occupé le temps. Il était probable qu'il était allé dans la ville où se trouvait le 44^e RT, distante de cent kilomètres de Landau.

— Mais ça, il faudra le lui demander. Si toutefois vous le revoyez un jour...

Marion quitta Nina sans la réveiller et, comme il était très tôt, elle ne croisa aucun des membres de la famille Lavot. En sortant de chez eux, elle s'assura que les environs ne recelaient aucune présence indésirable et prit les mêmes précautions que Talon lui avait suggérées la veille au soir : sortie par les caves, détour par les rayons papiers peints-peintures de Monsieur Bricolage..

Chez elle, la maison était dans l'état où elle l'avait laissée l'avant-veille. Pas de Léo à l'horizon. Elle fit rapidement l'inventaire de ses affaires : elles n'avaient pas bougé, personne n'y avait touché. Il n'était pas venu. Le répondeur du téléphone affichait le chiffre « 1 », mais le message était du commissaire Vincent qui s'inquiétait, de sa voix chaleureuse, de savoir si Marion était bien rentrée. Pas de message de Léo, rien que le silence sidéral de la maison déserte et froide.

Le tourmenteur téléphonique avait lui aussi cessé son manège pour de bon, c'était le seul point positif d'une litanie lugubre.

Marion se changea rapidement et, pour une fois, mit des vêtements de femme. Une sorte de réflexe qui, elle en caressa l'espoir, ferait peut-être flancher son directeur et reculer sa mauvaise humeur.

Il n'en fut rien. Plus que contrarié, le directeur de la PJ était carrément en colère. Marion avait disparu, se programmant une mystérieuse mission parisienne sans aucun rapport avec les affaires en cours. Ses hommes étaient eux aussi éparpillés dans la nature, son groupe à la dérive. Le compte rendu de la mission en Allemagne, l'absence de préparation de cette expédition et son fiasco final achevaient de le convaincre d'une soudaine incompetence de Marion.

— J'ai essayé de vous voir avant-hier soir, se justifia-t-elle. Vous étiez en Corse.

— Oui et alors ? La Corse n'est pas une île ravitaillée par les corbeaux, il y a le téléphone, le fax, Internet.

Il avait son air et son arrogance des mauvais jours, et Marion, complètement dans son tort, évita de le contrarier davantage. Mais lui n'avait pas terminé sa liste de griefs.

— J'ai eu vent que la DDASS commence à émettre des doutes sur votre capacité à prendre en charge la petite Nina et, pire encore, on m'a raconté que vous faites des folies de votre corps ici et là.

Elle pensa à Lavot, à Garcia, à la mystérieuse femme qui appelait le PC. Elle bondit.

— Mais qui vous a dit ça ?

— Vous permettez ? Mes sources sont confidentielles...

— Elles sont mensongères. C'est un peu facile.

— C'est vous qui le dites ! En tout cas, je vous avais prévenue. Votre histoire avec Lunis est une grave erreur. J'ai décidé de le muter. À l'antenne PJ de Saint-Étienne. Au moins, il sera loin. Quant à vous, arrêtez de perdre votre temps avec des affaires sans intérêt et reprenez-vous vite, sinon...

Marion l'interrompt :

— Vous ne m'aviez rien dit du passé de Léo Lunis. Je me suis engagée dans une histoire avec lui et je ne m'en suis pas cachée. Vous auriez dû me dire pour sa femme.

— Vous n'étiez pas au courant ? Allons donc ! L'affaire n'a pas été tenue secrète : il y a deux ans, tout le monde ne parlait que de ça. Et vous en avez forcément entendu des échos.

Marion avait sollicité sa mémoire après que Talon, Vincent et Lavot lui avaient confirmé être au courant « comme tout le monde dans la boîte ». Elle s'était souvenue vaguement de l'assassinat d'une jeune femme, lieutenant de police à Paris, et des soupçons qui avaient pesé sur son mari, mais comment faire le rapprochement avec Léo ? Elle n'avait pas retenu les noms et, comme personne, y compris l'intéressé lui-même, n'avait jugé bon de la mettre au parfum...

— Je ne passe pas mon temps à lire les journaux ou à écouter aux portes. Et quand même, il a été suspecté, la moindre des choses aurait été d'en aviser son chef direct...

— Rien n'a été prouvé. Et puis vous êtes une grande fille. Je ne suis pas votre père.

— Muter le capitaine Lunis est une erreur, il est...

Tais-toi, c'est trop tôt. Tu ne sais pas ce qu'il faut dire...

— Oui ? Il est ? Finissez vos phrases, que diable !

— Je dois continuer l'enquête que j'ai commencée et il fait partie de mon équipe.

Elle avait pris cet air têtue que son chef hiérarchique connaissait bien. Parfois, quand elle allait trop loin, il lui rappelait que « s'obstiner est une qualité, s'entêter expose aux coups de pied au cul » ...

— Je vous interdis de faire quoi que ce soit dont je ne serais pas intégralement informé et pour lequel vous n'auriez pas d'instructions précises. Pour le reste, je ne veux rien savoir.

— Monsieur, je crois que j'irai jusqu'au bout. Laissez-moi deux jours encore.

— Négatif ! Et, si vous désobéissez, vous en répondrez

disciplinairement.

— Je suis prête à vous donner ma démission.

Le directeur émit un rire incrédule.

— Sa démission ! On n'est pas au cinéma, commissaire Marion. Et ne fichez pas votre vie en l'air pour un homme. Aucun n'en vaut la peine.

Elle se fit provocatrice :

— Comment vous savez ça, vous ?

— Foutez-moi la paix avec vos théories oiseuses sur l'amour et les grands sentiments. Pour les hommes, tout est affaire de cul, rien d'autre. Alors, mettez un terme à vos délires, occupez-vous de l'enfant que vous avez voulue et reprenez votre groupe en main, vous êtes un bon flic, je ne vous laisserai pas vous saborder dans je ne sais quelle histoire à la con. Et, pour commencer, vous allez m'envoyer Lunis, j'ai deux mots à lui dire et sa mutation à organiser.

Marion baissa la tête. Paul Quercy contourna son bureau et vint se planter devant elle. De l'index, il la força à relever le menton.

— Vous ne savez pas où il est, n'est-ce pas ?

Sa voix avait perdu toute trace de mécontentement. Marion cligna des paupières pour éviter d'affronter son regard où l'amitié et la réprobation se disputaient la place.

— Je vais le retrouver, assura-t-elle.

— Je vous le conseille, sinon, dès ce soir, je lance un avis de recherche. Je ne vous dis pas quelles en seraient les conséquences pour lui et pour vous. Allez, en piste !

Elle obéit et se dirigea vers la porte, de la démarche saccadée d'un vieux bidasse fourbu. Paul Quercy la héla :

— Et n'oubliez pas que demain vous m'accompagnez à la cérémonie chez le préfet.

Zut, j'avais oublié cette mascarade !

— C'est indispensable ?

— Obligatoire !

Les bureaux bruissaient des sons familiers du matin quand elle apparut dans le couloir du quatrième étage. Claquements des pièces tombant dans la machine à café, glouglous, bruits de déglutition, rires des filles, premières quintes de toux des tabagiques, remugles infects des sorties de nuit côtoyant les eaux de toilette bon marché. Dans le bureau du fond, la machine à écrire d'Yvette tentait de surmonter le crincrin agaçant d'une perceuse qui sévissait de l'autre côté de la cloison.

— Que se passe-t-il ? Il y a des travaux ?

— La Section des affaires financières a fait une descente chez un huissier, ils sont en train de placer les documents saisis sous scellés.

Yvette avait fourni l'explication d'un ton anormalement revêché et son cheveu sur la langue paraissait avoir doublé de volume. Elle replongea sur sa machine, tapa trois mots, jura. Marion commit l'imprudence de lui demander ce qui n'allait pas et aussitôt Yvette se mit à glapir tandis que les larmes jaillissaient de ses yeux soulignés de rimmel bleu électrique.

— J'en ai marre, marre et marre ! Je veux changer de service.

Allons bon... Elle aussi me fait sa crise. Serait-ce encore ce connard de Toutoune ?

— Votre mari ? Il a encore râlé à cause des horaires ? Écoutez, vous n'êtes pas obligée de rester aussi tard le soir...

La secrétaire dressa ses seins plantureux en faisant demi-tour vers Marion qui crut un instant qu'elle allait lui sauter à la gorge. « Toutoune » ne supportait pas que sa femme travaille la nuit, mais visiblement il n'était pour rien dans le chagrin d'Yvette.

— Lui, je m'en fous ! confirma celle-ci. Quand il bossera, il me fera la morale. Et moi je préfère être ici que voir sa tronche...

— Ben alors ? fit Marion en feuilletant le gros registre où Yvette continuait à enregistrer le courrier « arrivée » et « départ » et ce, malgré l'existence d'un logiciel spécifique.

« J'ai pas confiance dans ces bécane », affirmait-elle avec son franc-parler.

Le regard de Marion accrocha la colonne « arrivée » où elle lut : « Affaire Longe. Rapport balistique ».

— ... Il m'a traitée de « mal baisée » ...

— Qui ? Votre mari ?

Marion n'avait capté que la fin de la phrase et sa question n'était que de pure politesse. Les états d'âme d'Yvette, elle s'en fichait ce matin comme d'une guigne.

— Mais non, s'écria la secrétaire en lâchant une volée de postillons, monsieur Lunis ! Quel goujat ! Quel sale type !

Évidemment, elle n'a jamais pu le supporter. Elle est jalouse chaque fois que je suis bien avec quelqu'un et même chaque fois que je respire... Elle ne m'aime que déprimée, malade, pour mieux me mater...

Ses sanglots redoublèrent tandis qu'elle portait les mains à son visage.

— Et M. Lavot qui m'a engueulée...

Ah, nous y voilà... Bien sûr, son cher Lavot, j'aurais dû m'en douter...

Yvette nourrissait une passion tonitruante pour Lavot qui ne la lui rendait pas. Du moins, pas comme elle voulait. Car, Marion en aurait mis sa main au feu, Lavot avait dû lui faire de petits plaisirs, ici et là. Comme il savait les distribuer, en passant, distraitemment, en copain. Yvette rêvait d'autre chose...

— Le rapport balistique ? demanda Marion pour changer de sujet.

Yvette lui jeta un regard plein de rancune. Ses lèvres tremblèrent et elle renifla bruyamment en tamponnant son rimmel avec un mouchoir en papier.

— Sur votre bureau, fit-elle sèchement.

Puis elle aspira une grande goulée d'air qui fit trembler son pull dans lequel elle logeait un cent dix de tour de poitrine, sa gloire et sa fierté.

— Mais vous savez, s'écria-t-elle alors que Marion venait de tourner les talons, M. Lavot est peut-être pas amoureux de moi, mais au moins, moi, je le partage avec personne ici !

À la porte, Marion marqua le coup.

Attends, attends, ma grosse... Surtout ne lui demande pas de qui ou de quoi elle parle. Elle serait trop contente.

Elle reprit le chemin de son bureau, le sang puisant de manière désordonnée dans ses oreilles. Yvette avait lancé son invective, craché son venin. Pour se venger, parce qu'elle souffrait. Surtout ne pas prêter attention à cette allusion. Un nom et un petit cul serré dans un jean moulant sautèrent toutefois à l'esprit de Marion quand elle s'installa sur son siège en cuir après en avoir éjecté un tas de paperasses atterries là par inadvertance.

Le rapport balistique de l'affaire Longe était posé en haut de la pile et elle se mit à le lire sans attendre. L'absence de douilles sur la

scène de crime avait fait pencher pour un revolver et, compte tenu de la présence de six stries sur les balles extraites du cadavre de Longe, on pouvait supposer être en présence d'un Manurhin spécial police tirant des munitions de calibre 38, le canon de ces armes comportant, de manière immuable, six rayures à droite. Puis l'observation au microscope des rayures et des distances entre elles avait permis un étalonnage minutieux de leur structure et des marques spécifiques que laissait le canon sur la balle quand celle-ci le traversait en force au moment du tir. Ces marques d'usinage avaient été photographiées et les clichés permettraient, avec un peu de chance, de les comparer avec d'autres traces identiques laissées par la même arme sur des balles découvertes dans un autre corps. Si on trouvait une affaire antérieure qui rendît la comparaison possible. Les premières investigations lancées localement n'avaient pas donné lieu à un rapprochement et le rapport concluait en évoquant la possibilité d'élargir les recherches à l'ensemble du territoire national. Comme cette opération serait forcément longue, fastidieuse et d'issue incertaine, le spécialiste ne l'engagerait que sur demande expresse du juge.

Un petit clignotant s'alluma dans la tête de Marion. Comparer ces clichés.

Non, non, ça ne va pas. Tu fais une fixation sur lui... Quel rapport entre l'affaire Longe et... ?

Le rapport pourtant existait bel et bien entre l'affaire Longe et le meurtre de Gina Lunis deux ans plus tôt : Léo.

Une fois de plus, Marion pensa que la seule personne à laquelle elle pouvait demander un service officieux à Paris était Vincent. Elle le trouva à son bureau.

— Faxe-moi les pièces, je m'en occupe, soupira le commissaire sans s'attarder.

Par une association de pensée pas vraiment étrange vu qu'elle ne songeait qu'à cela depuis le moment où Vincent lui avait remis la précieuse formule génétique de Léo, la tête ébouriffée du docteur Marsal s'imposa et elle n'hésita que le temps de ressentir un petit pincement au cœur à imaginer ce qu'impliquait ce simple bout de papier couvert de chiffres. À son grand soulagement, Marsal ne se fit pas trop tirer l'oreille. Après tout, il ne s'agissait que de comparer des données déjà collectées et formulées. C'était l'enfance de l'art pour son confrère Ampuis et cela ne lui coûterait pas un centime.

— Envoyez-la-moi par fax, je perds une occasion de vous voir, mais vous, vous gagnerez du temps.

Le fax qu'utilisait Marion se trouvait dans le bureau d'Yvette et la secrétaire qui avait fini de martyriser sa machine à écrire était à présent occupée à lire le journal. Elle prenait un plaisir ineffable à

« dépucler » la presse le matin. Enlever les bandes des journaux, les enveloppes transparentes des magazines, les feuilleter pour coller ses empreintes dessus, lire les nouvelles avant Marion et lui balancer, l'air de rien : « Vous avez vu comment *ils* ont estropié votre nom... » Ou le grade. Pour la presse et ses lecteurs, un inspecteur, un officier ou un commissaire, cela ne faisait guère de différence.

Elle s'interposa entre le fax et son chef de service.

— Je vais le faire, laissez...

— Fichez-moi la paix, ronchonna Marion, agacée par le maternage dans lequel Yvette l'englait. Je suis encore capable de faire ça moi-même.

— Bon, bon...

Yvette se rassit, vexée. Le journal fit les frais de son humeur, puis elle le reposa, fixant le dos de Marion penchée sur l'appareil et qui lisait la notice et les instructions à suivre. Elle s'éclaircit la voix en toussotant puis prit son élan :

— Si vous voulez savoir qui c'est, c'est pas difficile...

Son ton de contentement vachard alerta Marion, qui suspendit son geste tandis que résonnaient les bips intimant l'ordre d'enfourner le document à transmettre. Elle se retourna :

— Yvette, je sens que vous allez dire une vacherie...

— *Il* a pris des congés, et elle aussi... Elle a téléphoné pour dire qu'elle était malade. Tu parles, Charles !

— Qui ça *il* ? Qui ça *elle* ?

Pourtant je m'étais juré de ne pas la poser, cette putain de question. Voilà, c'est fait... Quelle conne ! Et l'autre grosse vache qui jubile...

— Faites pas semblant de pas comprendre... M. Lunis et le lieutenant Marie Garcia....

Talon arriva un peu plus tard et, aussitôt, il s'enferma dans le bureau de Marion avec elle. L'officier avait passé une mauvaise nuit après qu'il avait dû reconnaître sa défaillance. Passer à côté du fait qu'un régiment avait été transféré quatre ans auparavant était impardonnable, surtout quand on se proposait d'y envoyer une mission.

— J'aurais dû vérifier. Et si j'avais contacté l'armée comme le juge m'y avait invité... Je suis inexcusable.

Marion le rassura.

— Ça va, Talon, tout le monde peut faire une bourde, vous n'êtes pas Dieu le Père.

— N'empêche que je suis vraiment mortifié.

— OK, mais ne vous flagellez pas ! C'est une grosse bourde, je me suis fait sonner les cloches, moi aussi, mais on va s'en sortir. Qu'est-ce qu'il y a ?

Talon avait une tête épouvantable. Il était pâle et, pour la seconde fois, il sortit son mouchoir de sa poche, retira ses lunettes pour les nettoyer avec hargne, les examinant ensuite à la lumière pour vérifier qu'il n'y restait pas un grain de poussière ou un acarien microscopique.

— Vous êtes toqué, mon pauvre Talon ! soupira Marion.

— Pardon ?

— Vous êtes atteint d'un trouble obsessionnel compulsif, un TOC... Vous êtes toqué. Vos lunettes, votre ménage..., ajouta-t-elle comme Talon la regardait sans comprendre.

Il prit un air encore plus sombre.

— Longe n'était plus à Landau et pour cause, mais le pire c'est qu'il n'était plus dans l'armée du tout. C'est pas toqué que je suis, c'est tocard.

Le père de la victime, Lucien Longe, avait bien évidemment crié au scandale quand Talon était retourné le voir tôt le matin. Du coup, le mainate en avait profité pour s'égosiller et le vieux avait dû le ranger dans les toilettes pour faire cesser le vacarme.

« Alors, les poulets, qu'est-ce qu'ils veulent encore ? »

Communiste il avait été, communiste il restait. Allergique aux

flics et aux curés, hostile aux militaires. Mais le vieux avait les yeux rouges, le souffle court, et Talon avait décelé la souffrance et le chagrin à travers les stéréotypes de son discours d'un autre temps.

« Vous m'avez menti, monsieur Longe, votre fils vous donnait des nouvelles. »

— Je bluffais, dit Talon. J'ai tout de suite vu qu'il était malade de chagrin. Près de la mort, seul... Il a fini par s'allonger.

Marion sentit sa gorge se serrer.

— Patrick Longe a quitté l'armée juste avant le transfert de son régiment. Il en avait averti son père en lui demandant de rester discret et de ne le dire à personne.

— Par exemple, à la police...

— Par exemple ! Le vieux n'a pas eu de mal à obéir, c'est une tête de bois. Pendant toutes ces années, son fils a vécu à Landau où il a gardé une adresse poste restante. Lucien Longe ne sait pas trop ce qu'il faisait, son fils lui écrivait assez peu. Tout ce qu'il sait, c'est qu'il avait une retraite de l'armée et que, tous les mois, il envoyait de l'argent à son père. Jamais du même endroit. Le vieux a l'impression qu'il tenait à rester discret.

— Pourquoi ?

— Aucune idée... Et ce n'est pas le pire...

Talon s'interrompt et Marion crut qu'il allait recommencer avec ses lunettes et son mouchoir, mais il se contenta d'enfouir ses mains au fond de ses poches. Elle s'impatiente :

— Le pire...

— Le vieux a déjà eu une visite, hier soir. Je pense que vous pouvez deviner de qui il s'agit...

— Léo Lunis ?

— Exactement. Tard dans la soirée.

— C'est sûr ?

— À cent pour cent. Je lui ai montré une photo de Léo.

Marion n'eut pas la force de demander à Talon comment et pourquoi il se baladait avec une photo de Léo.

Ne lui demande pas, tu vas apprendre qu'il couchait aussi avec Talon...

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

— En gros, la même chose que moi. J'ai l'impression que Longe est venu ici pour le voir. Pas vous ?

— Si.

La voix de Marion était au bord de l'extinction.

— Et ce n'est pas tout, poursuivit Talon en remuant sur la chaise où il avait finalement échu, mal à l'aise et torturé. Quand j'ai interrogé le père Longe sur le passé et les copains de son fils, il m'a cité un autre nom...

La suite ne surprit nullement Marion. D'ailleurs, on lui aurait annoncé que Léo Lunis était la reine d'Angleterre travestie qu'elle n'aurait pas bronché. Rien ne pouvait plus la surprendre.

Ni que Léo et Longe avaient fait leurs études ensemble au Prytanée militaire de La Flèche, ni qu'ils avaient ensuite choisi une carrière militaire dans les transmissions et intégré l'école d'application de l'arme à Agen pour échoir d'abord à Sarrebourg, au 40^e RT, puis à Landau, au 44^e RT, deux régiments de guerre électronique, disposant de matériel ultrasophistiqué pour écouter et — éventuellement — détruire les satellites. Léo Lunis et Patrick Longe étaient in-sé-parables et le vieux pensait qu'ils avaient gardé des contacts.

— Mais il ne l'a pas reconnu hier soir ? s'étonna-t-elle pourtant.

— Vous pensez bien que je lui ai posé la question ! Il ne l'avait vu qu'en photo. Des photos de jeunes gens en tenue de combat...

Marion écarquilla les yeux.

— Il y aurait une histoire d'espionnage ou un truc comme ça ?

— C'est possible... Je pense qu'il serait temps de contacter les militaires. Sérieusement.

— Très bien, acquiesça Marion après une courte réflexion. Je vais le faire...

— Pendant que vous y êtes, patron, essayez de vous renseigner sur un certain Mas. Le père Longe m'a dit que c'était un autre copain de son fils, qu'il a aussi connu dans le temps...

Vers onze heures, Marion n'était guère plus avancée. Vincent ne l'avait pas rappelée et les demandes de renseignements lancées au ministère de la Défense et — il avait fallu des trésors de persuasion — auprès de la DGSE étaient dans la moulinette. Il ne fallait rien espérer avant la fin de l'après-midi, en mettant les choses au mieux.

Talon furetait de son côté auprès des établissements militaires cités par le père Longe, à la recherche de dossiers, d'archives et d'hypothétiques éléments de réponse aux questions de Marion.

Lavot était resté auprès de sa tribu et de Nina avec pour mission de veiller sur elles.

Marion avait trois fois fait répondre à la directrice de la DDASS qu'elle était « en enquête à l'extérieur », mais elle s'attendait à chaque instant à la voir débarquer à l'hôtel de police. La disparition de Lisette et de Nina n'était sûrement pas passée inaperçue et le pire était à craindre de la part de cette femme qui devait rire chaque fois qu'elle se brûlait.

Léo, bien sûr, n'avait pas donné le moindre signe de vie.

Contrairement à ce qu'avait dit Yvette la vipère, le lieutenant stagiaire Marie Garcia n'avait pas pris de congés. Elle avait même fait demander un rendez-vous à Marion par son chef de groupe, qui avait transmis en indiquant que la jeune femme n'avait pas l'air dans son état normal.

Marion, même avertie, pressentit le pire quand elle fit son apparition, extrêmement pâle, les traits tirés et les yeux aussi cernés qu'après une semaine de bamboula. Elle refusa de s'asseoir alors que Marion l'en priait et bien qu'elle semblât sur le point de s'écrouler. Ses mains se joignaient en des gestes nerveux puis trituraient ses cheveux, les enroulant comme font les enfants en suçant leur pouce avant de s'endormir. Marion se leva, contourna le bureau en prenant soin de ne pas déranger le désordre ambiant, s'appuya au meuble en croisant les bras.

— Je vous écoute, souffla-t-elle.

Un sentiment de dégoût, de révolte, d'anéantissement, poussa Marion, en avance de quelques heures sur Paul Quercy, jusqu'au

service des transmissions auquel elle donna l'ordre de faire passer un message — en clair — dans tous les services de police de la ville, commissariats et brigades de gendarmerie du département. Un avis de recherche contenant l'identité, le signalement et tous les lieux et adresses où Léo Lunis était susceptible de se rendre, la sienne y compris. « Leur » maison désertée et qui, d'un seul coup, lui faisait horreur. Ses hommes aussi étaient mobilisés, officiellement pour retrouver un de leurs collègues en danger, ce qui, normalement, était censé les motiver.

Je vais te faire la peau, salopard ! C'est moi qui vais te foutre les pinces, tu peux me croire.

Cette fois, ce n'était plus la peine d'espérer un miracle, un coup de baguette magique. Il n'y avait plus rien à faire, la messe était dite : Léo était un violeur.

Marie Garcia avait tremblé, pleuré de honte, de désespoir, de chagrin. Malgré ses projets matrimoniaux, elle avait un béguin pour Léo, c'était une évidence. Elle l'avait accueilli la veille au soir à son retour d'Allemagne, fervente et fière qu'il ait pensé à elle pour échapper à Dieu seul savait quel danger. Heureuse de le prendre à Marion, oh, pas pour le lui voler, seulement pour l'avoir un peu, juste un peu, à elle. La nuit, il ne l'avait pas touchée malgré ses offres sans équivoque, malgré le trouble qu'elle suscitait avec son petit corps parfait qui se frottait au sien. Marion l'avait écoutée, horrifiée, raconter des heures de séduction, la danse des sept voiles qui n'était à côté qu'une mascarade de cirque. Rien. Même pas un baiser. Le matin, elle s'était réveillée et il n'était plus là. Dans le sous-sol, alors qu'elle descendait sa poubelle, il l'avait chopée à bras-le-corps, pliée contre un grand conteneur à ordures. Et...

Comment elle avait su que c'était lui sans le voir ? Les mains, le parfum, la voix. « Dis mon nom, dis : Léo, je t'aime, dis-le... » À la fin, bien sûr, ses mains sur son visage. Puis plus rien, le vide et le silence. Elle avait cherché des traces de sa fuite sans rien trouver. Un courant d'air, un cauchemar qui laisse son sperme partout comme une signature, un défi. Attrapez-moi donc !

— Est-ce qu'auparavant vous et le capitaine Lunis... ?

Marion serait sûrement morte sur place si la jeune femme avait répondu oui à sa question. Combien de fois ? aurait-elle demandé pour se faire mal. Chez vous ou chez lui, dans sa piaule de rêve où il ne voulait jamais m'emmener ? Mais Garcia avait répondu non. De même qu'elle avait refusé tout examen médico-légal. D'ailleurs elle s'était douchée, une heure durant ou davantage. Elle refusait aussi de porter plainte. Pas question d'être la risée générale. Elle s'en sortirait toute seule. Elle était un jeune flic inexpérimenté, mais elle y arriverait.

Pourquoi, dans ce cas, le dire à Marion ?

— Je veux qu'il soit puni. Par vous.

Marion serra autour d'elle ses bras douloureux à force de tension. Un vertige lui rappela qu'elle était à jeun, partie le ventre vide de la maison Lavot où déjà elle avait eu du mal à avaler un œuf au plat au dîner, la veille. L'heure du déjeuner avait vidé les bureaux, mais elle avait refusé toute proposition, se sentant dans l'impossibilité physique d'avalier quoi que ce soit. Elle fit le va-et-vient entre la fenêtre et la porte une dizaine de fois, l'immobilité et l'inaction dévoraient ses nerfs.

Je ne peux pas rester comme ça à attendre la débâcle.

Car il ne faisait aucun doute que tout allait se précipiter, à un moment ou à un autre. Léo allait réapparaître devant elle. Il faudrait lui faire cracher le morceau, le punir, comme disait Marie Garcia. Le punir. Mais comment ? Comment le châtier, sinon en le rayant de sa vie ? Mais comment le rayer de sa vie ?

Histoire de ne pas rester là à tourner comme un ours en cage, elle enfila sa veste et descendit au PC. Dos tourné à la porte, Paul Quercy était assis derrière un pupitre d'opérateur, comme un mauvais présage. Elle s'approcha de lui sans bruit, pourtant il devina sa présence.

— Regardez-moi ces cinglés ! fit-il en hochant la tête et en s'écartant légèrement afin que Marion pût voir elle aussi.

Le PC avait connecté un moniteur relié à une caméra qui filmait une scène incroyable en noir et blanc : deux types encordés et équipés comme des alpinistes de haut niveau escaladaient la tour pointue située en plein milieu du quartier commercial de la Part-Dieu. Ils avaient déjà gravi l'équivalent de cinq étages au moins et au pied de l'immeuble, gros cylindre en forme de crayon, plusieurs véhicules de police et de pompiers s'étaient rassemblés.

— Ils ne savent plus quoi inventer pour emmerder le monde, dit encore Paul Quercy alors que Marion restait silencieuse.

Il se tourna légèrement vers elle. Sous son coude, la fiche de recherche de Léo.

— Vous ne croyez pas qu'il est temps de me dire la vérité ?

— Je vais le trouver, souffla-t-elle. C'est à moi de le trouver.

— Et vous croyez que je vais vous laisser faire, les bras croisés ?

Dès à présent, je place des équipes devant chez vous et devant chez Lavot... Vous ne pouvez pas y arriver seule.

Marion eut un mouvement de recul. Si Paul Quercy protégeait le domicile de Lavot, c'était pour Nina. Il la devina :

— Si j'avais dû attendre que vous me rendiez compte... Vous êtes inconsciente.

— Laissez-moi faire une dernière tentative...

Paul Quercy hésita le temps de le dire, puis :

— D'accord. Mais, si vous le trouvez, appelez-moi. Ne faites rien toute seule. C'est un ordre !

Au dernier étage de l'immeuble vétuste qui sentait l'huile de friture et la soupe de poireaux s'alignaient les portes des chambres de bonne, réaménagées et dotées d'un minimum de confort, ce qui leur avait valu d'être pompeusement rebaptisées « studettes ». Celle de Léo était la dernière au fond de la cursive étroite et mansardée. La pente du toit était si forte qu'elle obligeait à marcher courbé et le rebord des fenêtres qui éclairaient le couloir était constellé de fientes de pigeon dont les roucoulements recouvraient le bruit pourtant présent de la circulation. Une enveloppe blanche avait été glissée sous la porte, et, en se penchant pour la ramasser, Marion constata qu'elle n'était pas fermée. Elle la retourna, l'entrouvrit et vit qu'il s'agissait d'une lettre à en-tête du commissariat du quartier. Une convocation ! Marion réprima un sourire malgré la ceinture de plomb qui lui broyait l'estomac.

Pas étonnant que les flics n'arrêtent plus personne.

Ceux du secteur avaient répondu à son avis de recherche en invitant avec courtoisie Léo Lunis à venir se jeter dans la gueule du loup !

Elle frappa trois coups, plus oppressée qu'à l'issue d'un cross dans la boue. Comme rien ne se produisait, elle pesa sur la poignée de la porte. Le battant s'écarta, dévoilant une pièce exiguë, nimbée de lumière grise. Elle n'était jamais venue dans cette chambre minuscule meublée d'un lit à deux places et d'une chaise. Un rideau ouvert laissait béant un placard encore encombré de quelques vêtements. Quant au coin cuisine, séparé d'une douche carrelée de bleu et d'un WC par un paravent de bois brut, il paraissait n'avoir jamais servi. Plantée au milieu de la pièce triste comme une cellule de moine, Marion examina les lieux, cherchant à repérer une trace de passage de Léo. C'était un coup de poker qu'elle jouait avec la bienveillance très provisoire de Paul Quercy. Si Léo n'avait plus d'endroit où se réfugier, peut-être était-il venu ici. Des effluves de son parfum si particulier flottaient dans l'air et l'étroit vasistas ouvert dans la pente du toit dévoilait le défilé urgent des nuages dans un ciel bas et sombre.

Elle allait faire demi-tour, bredouille et déçue, quand un léger grincement de la porte la figea sur place. Le subtil déplacement de

l'air derrière elle, le frottement de semelles sur le linoléum vert... Marion eut envie de hurler, les mains crispées au fond des poches de son imper, quand le pêne de la porte claqua. Sa peau enregistra une onde fragile de chaleur tandis qu'un souffle proche agitait les petits cheveux indociles de sa nuque. Ses jambes tremblèrent et un nouveau vertige faillit la précipiter la tête la première sur le sol. Elle haleta :

— Léo ?

Des bras se refermèrent sur elle, elle serra les paupières à les éclater. Coincée contre un corps vibrant et chaud, incrustée dans un homme dont elle percevait la force et le ventre tendu, les seins emprisonnés dans des mains qu'elle n'osait pas voir, pas reconnaître, elle eut envie de s'abandonner, de laisser le monde tourner sans elle.

Une bouche tiède et qui sentait le tabac blond caressa son oreille droite, saisit le lobe entre ses lèvres, le pinça doucement. Un doux murmure, les mots à peine expirés comme un souffle de vie sur sa fin :

— Marion, Marion...

Les mains cessèrent leur mouvement sur ses seins, descendirent sur son ventre, le long de ses cuisses. La jupe courte remonta et, à la limite des bas, l'air frais saisit la chair nue qui se hérissa tandis que Marion tanguait en frémissant. Les doigts de l'homme effleurèrent le slip de dentelle noire, minuscule, fragile, et Marion retint un cri qui se transforma en un gémissement sorti du fond de sa gorge. L'homme se colla plus étroitement contre elle, s'incrusta dans ses reins, dans leur chaleur intense. Marion voulait y mettre un terme, se retourner. Mais comment faire avec les jambes en coton ?

Et si ce n'était pas Léo ?

L'homme reprit la parole en chuchotant très bas.

— Je t'aime... je t'aime... Dis que tu m'aimes aussi... Dis « je t'aime » !

Le charme explosa comme une bouteille sous le gel. Marion se laissa glisser au sol pour se dégager et, se redressant d'un bond, fit face. Léo, l'air épuisé et une barbe de trois jours, resta planté, les mains vides et les bras ballants.

— C'est comme ça que tu fais avec elles ? siffla Marion. Je reconnais que ça peut marcher. J'ai failli me faire avoir !

Léo se mit à rire doucement. Il la détailla avec tendresse, amour et admiration.

— Viens t'asseoir, dit-il en lui prenant la main. Il faut que nous parlions.

Marion recula d'un pas et retira vivement sa main. Léo s'assit sur le lit, la tête entre les mains. Elle évalua la distance à parcourir jusqu'à la porte et bondit en portant la main à son arme. Puis elle fit volte-face, le Manurhin braqué sur lui.

— On va parler, mais pas ici ! Je t'embarque, tu t'expliqueras devant le patron !

— Marion, soupira Léo, arrête ! Je ne suis pas un tueur, pas un violeur. Il faut que tu m'écoutes. Range ça !

Elle hésita. Léo la regardait droit dans les yeux, il était à bout. Elle abaissa son bras qui tenait le revolver.

— Tu vas me dire la vérité, cette fois ? Ou tu vas encore mentir ?

— Je n'ai rien fait, Marion, tout ce dont tu me soupçonnes, c'est un autre qui le fait à ma place.

Allons bon ! le dédoublement à présent !

— Un autre ? fit-elle ironiquement. Comment ça, un autre ? Tu veux dire que tu te dédoubles ? Docteur Jekyll et Mr. Hyde ? Tes dents et tes poils poussent les soirs de pleine lune ?

— Marion, je suis sérieux. Quand je dis un autre, ça veut dire une autre personne.

— Dont tu ne peux ou ne veux rien me dire. Je sais, tu m'as déjà fait le coup la dernière fois !

— Un type avec qui j'étais à l'armée...

Nous y voilà ! Tu veux entendre la vérité ? C'est toi qui as peur. Ta main tremble.

Elle cacha derrière son dos ses mains qu'elle maîtrisait mal tandis qu'un nerf entamait une danse de Saint-Guy sous sa paupière gauche. Léo contempla le ciel, la tête rejetée en arrière.

— Marion, je ne veux pas t'attendrir, mais je suis un gosse de personne, j'ai connu le froid des dortoirs, la glace sur les cheveux le matin, les punitions et le désespoir parfois. Très tôt, le dégoût du monde et l'envie de mourir au fond du ventre. Oh, il y avait de petites accalmies dans des familles de passage, des chaleurs temporaires qui font croire au bonheur possible et qui s'effacent. Comme ça, d'un coup sec. Trancher le cordon si fragile, éviter de s'attacher, partir, quitter.

— Pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de ça ?

— À quoi bon ? Ton histoire est si proche de la mienne, on n'allait pas pleurer en chœur sur nos enfances ratées. Moi, à chaque étape de ma vie quelqu'un a choisi pour moi. On a décidé que je serais militaire. Dont acte. D'autres dortoirs, d'autres garçons, l'adolescence et ses premiers émois.

— Patrick Longe...

Marion changea de pied d'appui, les reins douloureux, puis elle remit son arme dans son étui.

— Longe était un ami, dit Léo en ramenant sur elle son regard d'un bleu subitement presque translucide, mon meilleur ami, rien d'autre.

— Allons donc ! Et la Chambre rouge, c'était juste pour le plaisir de payer deux mille balles !

— Il ne s'est jamais rien passé avec lui, pas plus à la Chambre rouge qu'ailleurs. Il nous fallait seulement un coin tranquille pour parler.

— De Mas ?

Léo sursauta, comme frappé par un projectile.

— Comment tu le sais ?

— Je suis flic, Léo. Vous avez été amants, Mas et toi, c'est ça ?

De la glace, je suis un bloc de glace, je vais exploser et me répandre en mille morceaux sur son lino dégueulasse.

— Pas exactement, répondit Léo après un temps de réflexion, c'étaient des jeux d'adolescents qui ne prêtaient pas à conséquence. Et comment faire quand on est entre garçons et que, comme tous les garçons, on porte en soi autant de penchants pour un sexe que pour l'autre ? On oublie tout en grandissant et, quand les filles deviennent enfin accessibles, c'est comme si on sortait de l'enfance. Mas n'a pas voulu sortir de l'enfance. C'est un phénomène étrange, un genre de monstre au sens scientifique. Il te touche et te voilà sur orbite. Je ne comprenais rien et j'avais peur car je ne suis pas attiré par les hommes... Ne souris pas, c'est vrai, il a été ma seule expérience.

— Tu n'as jamais recommencé ? Avec personne ?

— Jamais !

— Tu es un homosexuel refoulé, alors, qui viole les filles...

— Marion, s'écria Léo, je ne supporte pas que tu m'accuses encore de ces viols !

— Mais tu as tout fait pour qu'on t'accuse ! Tu m'as caché que tu connaissais Julie Rouvres. Et Carole Véron ! Tu vas me dire encore...

— Je ne pouvais rien te dire, la coupa Léo. Tu avais des doutes en ce qui concerne Julie, alors, si je t'avais dit que je connaissais Carole, tu m'aurais enfermé sans m'écouter. Il fallait que je sache avant toi. En te devançant, j'avais une chance de le repérer avant qu'il...

Marion pencha la tête en croisant les bras.

— Et Marie Garcia ? dit-elle sans élever le ton. C'est aussi ton double qui l'a violée ?

Léo se dressa, blême. Il éructa une question incompréhensible. Marion poursuivit, intraitable :

— Dans sa cave, sur les poubelles, tu te souviens ? Après ta nuit chez elle, au petit matin comme la chèvre de M. Seguin...

— Je ne savais pas..., balbutia Léo, défait. Ce n'est pas moi, Marion, je te le jure...

Pas sur Nina, surtout ne jure pas sur Nina. Par pitié !

Mais l'enfant était loin des pensées de Léo. Marion s'agita.

— Alors, Léo ? Continue, explique-moi ces viols par...
procuration.

Léo la fixa pendant un temps infini, puis il se redressa avec effort, s'avança tout près d'elle. La prenant par les épaules, il la poussa doucement vers le lit où il la fit asseoir. Lui-même se posa en douceur sur la chaise en face d'elle, les mains croisées entre ses genoux légèrement écartés.

— Pour moi, Mas, ce n'était qu'un jeu. Je l'ai laissé jouer un temps avec moi comme il jouait avec les autres, d'ailleurs. C'était incroyable, insupportable, mais ça marchait à tous les coups. Au début, on est révolté et puis c'est comme de boire, la honte c'est toujours pour le lendemain. J'ai essayé d'arrêter plusieurs fois, impossible, c'était comme une drogue. En partant, en quittant l'armée, j'étais sûr d'oublier tout ça et c'est ce qui s'est passé. Le hic, c'est que Mas avait pour moi un amour absolu, unique, définitif. Je sais, ça paraît absurde, impossible, un truc d'extraterrestre. Moi-même j'ai eu du mal à l'admettre, mais c'est ainsi, il n'y a pas d'autre explication. Je suis entré dans la police et j'ai coupé le contact avec l'armée. À Paris, j'ai rencontré Gina, on s'est mariés. Et...

La voix de Léo dérailla. Il chercha son souffle tandis que sa lèvre inférieure tremblait. Marion pâlit à son tour.

— Ce n'est pas lui qui... ?

Il secoua la tête sans conviction.

— Je ne sais pas, dit-il très bas. Je me suis renseigné, il avait eu un grave accident et il était encore hospitalisé.

— Si ce n'était pas lui, c'était qui, alors ?

— Je ne sais pas, Marion, je ne sais pas. Ce n'est pas moi, je te le jure.

— Tu t'es bien mal défendu...

— J'étais mort, mort avec elle. J'avais l'impression d'être dans son tombeau, tu comprends ? Avec son enfant, notre enfant...

— Pourquoi tu ne m'as pas parlé ? Ça m'a fait tellement mal, Léo, de découvrir ton histoire sur des PV et des photos...

— Je ne pouvais pas, souffla Léo dont les yeux s'embuaient. C'était trop douloureux. Pire que tout. Je ne sais pas comment j'ai fait pour résister à l'envie de me flinguer, cent fois je l'ai eue, cette idée, cent fois j'ai remis mon calibre dans l'étui. J'ai même écopé d'une mutation disciplinaire à cause d'un enfoiré de juge. Celui-là, il s'appelle Louvet, et je n'ai qu'un regret... Mais passons. J'aurais pu le buter, ça ne changeait rien, j'étais déjà mort. Et le soir de Noël, comme un cadeau, tu es arrivée. Une tornade, un ouragan. Comment te résister, Marion ? J'avais trop besoin de toi. J'ai oublié petit à petit mes peurs, cette fatalité que je sentais autour de moi. Je t'ai aimée, je t'aime, Marion, toi et Nina bien sûr, petite mère, petite boule d'amour... Et il y a quelques jours, tu t'es mise à me parler de ces viols, à me mettre la lampe dans les yeux. Quelque chose n'allait pas,

quelqu'un se servait de moi. J'ai commencé à chercher. À ce moment-là, fortuitement, Longe m'a contacté. Il avait appris je ne sais pas comment que j'étais affecté ici et son père...

Marion fit signe qu'elle savait.

— Bref, il a profité d'une visite à son père pour reprendre contact. Il avait entendu dire que Mas était dans la nature et qu'il me cherchait. J'ai compris ce qui se passait : Mas ne me cherchait pas, il savait où j'étais et il me persécutait.

— Pourquoi ?

Léo balaya l'air devant lui.

— Comment savoir ? Il paraît qu'il avait été interné. Il avait pété les plombs, c'est un fou, Marion. Quand Longe m'a expliqué ça, j'ai compris qu'il était pas loin...

Marion se cabra.

— Mais tu savais qu'il était dangereux, et tu l'as laissé faire ! Tu l'as laissé s'approcher, rôder. Tuer Longe, car c'est lui, n'est-ce pas ? C'est lui qui l'a tué !

Léo éluda la réponse :

— C'est moi qu'il voulait, dit-il simplement.

— Et la caserne, Landau ? Pourquoi cette comédie ? Lavot prétend que tu l'as à moitié empoisonné !

— C'est faux, Marion, Lavot a été malade, bêtement malade...

Il ment. J'ai envie de le croire mais je sais qu'il ment. Il ne voulait pas que Lavot découvre qu'il avait été homosexuel.

— Mais pourquoi aller là-bas ? Tu ne pouvais ignorer que le régiment avait déménagé. C'était *ton* régiment.

— Pour éloigner ce fou de toi, de Nina. Pour l'éloigner des filles qui m'approchaient, des garçons aussi, il n'est pas regardant. Je voulais l'emmener loin et...

— Le tuer à l'endroit où tu pensais que devait se terminer l'histoire !

— Mais non, pas le tuer ! Juste l'éloigner et savoir ce qu'il me voulait. J'étais sûr qu'il me suivrait, comme je sais qu'il me suit depuis des mois. Je me suis trompé, il n'a pas mordu.

Léo se tut, accablé. Marion se pencha vers lui, saisit ses mains.

— Où est-il ?

— Je n'en sais rien. Il est par là. Un moment j'ai cru qu'il t'avait « approchée ». J'ai eu peur. Marion, j'ai tellement peur.

Marion se mit debout et traversa le demi-mètre qui la séparait de Léo en titubant comme une femme ivre. Sa hargne était effacée, elle n'avait plus mal, juste une envie de le prendre dans ses bras, de lui dire : « Je suis là, je t'aime. » Elle prit sa tête entre ses mains, sentit sous ses doigts les cheveux drus et contre son ventre les poils durs de sa barbe. Deux larmes mouillèrent son chemisier et les bras de Léo se

refermèrent sur ses reins. Puis, comme un coup de poignard, lui revint le souvenir de sa nuit avec Sam. L'odeur, le parfum, qui montait de son amant agrippé à elle comme à une bouée et qui balbutiait « je t'aime » contre sa poitrine en pleurant la propulsait dans une chambre d'hôtel impersonnelle...

— Léo, fit-elle dans un souffle, j'ai moi aussi quelque chose à te dire...

— Non, Marion, hoqueta Léo, ne dis rien, je ne veux pas...

— Je t'aime, je suis folle de toi, je n'ai jamais aimé personne comme toi. Je ne peux pas aimer plus, c'est impossible, mais ce n'est pas encore assez...

— Tais-toi, mon amour, tais-toi, je t'en supplie, je ne veux pas savoir.

— J'ai fait l'amour avec un homme, Léo. Juste une fois, parce que je t'en voulais, j'étais perdue, désespérée, il était là...

Alors Léo la serra contre lui comme pour la broyer. Le visage enfoui dans son cou, il balbutiait des mots d'amour, fervents, magiques, bêtes. Il la décolla du sol et la porta sur le lit où une couverture de laine décolorée accueillit leur impatience. En quelques mouvements fiévreux, désordonnés, ils se retrouvèrent nus. Ce n'était plus le Léo que Marion avait connu. L'homme qui prenait possession de son corps était un amant chaud, vibrant et passionné qui flottait un mètre au-dessus de son corps, transcendé. Vaincue, Marion se laissa sombrer avec lui.

Marion, rhabillée, caressa le dos de Léo jusqu'au creux des reins où elle s'attarda pour le faire se cabrer. Il tressaillit en grognant tandis qu'elle n'en finissait pas de se demander pourquoi elle avait dû attendre aussi longtemps pour découvrir ce qu'elle venait de vivre avec lui. Sans doute devait-il rompre ses digues, toutes ses digues, pour atteindre cette perfection que Sam lui avait fait entrevoir, même si cette seule évocation écorchait sa mémoire. Léo digérait le plaisir intense, couché sur le ventre, à des années-lumière, et Marion sentit son angoisse reprendre sa place.

Tout n'est pas fini. Rien n'est fini.

— Et Nina ? demanda Léo, la voix étouffée. Elle va bien ? Tu ne l'as pas laissée à Grenoble, au moins ?

— Non, bien sûr, elle est chez Lavot...

Une petite alarme clignota dans l'esprit de Marion et elle se mordit les lèvres. Puis elle se réprimanda.

Trop tard, tu l'as dit, mais tu viens de faire l'amour avec lui, il faudrait savoir... Confiance ou pas confiance ?

Elle réfléchit brièvement à la suite des événements et elle se demanda comment elle allait s'y prendre pour convaincre Léo de la

suivre jusque dans le bureau de Paul Quercy.

Sous leurs vêtements entassés pêle-mêle sur le lino verdâtre, le Pager lança ses saccades étouffées.

JE T'ATTENDS. SAM.

— C'est lui, n'est-ce pas ?

Léo s'était dressé sur un coude et fixait la fenêtre du Pager que Marion ne songeait même pas à dissimuler.

— Lui qui ?

— Tu le sais très bien, Marion. N'essaie pas de tricher.

— Je ne triche pas, dit-elle d'une voix mourante. Je ne sais pas de qui tu parles...

Léo tendit la main, caressa sa joue, joua un instant avec ses boucles plus folles que jamais.

— Voyons, mon amour, tu le sais aussi bien que moi. Ton... amant d'un soir, c'est Samuel Mas. Sam.

La brève euphorie avait disparu. Marion avait mis du temps à comprendre. Du moins, se dit-elle en grimpant dans sa voiture, n'avait-elle pas voulu comprendre. Depuis le début, Léo *savait*. Avant même qu'elle ne succombe à Sam, il savait qu'elle allait faire l'amour avec lui. Et qu'il ne ferait rien pour empêcher cela. Quant à se demander pourquoi, à se creuser la cervelle pour y découvrir la véritable histoire de Léo et de Sam, ce n'était plus l'heure. Marion était passée à côté de la solution et elle n'avait même plus envie de savoir.

Une bouffée de chaleur embrasa son cou tandis qu'elle fonçait à vive allure sur l'avenue Berthelot presque vide.

Ce qui la chamboulait, c'était cette réaction inattendue de Léo, cette soudaine folie sexuelle qu'elle s'était échinée à partager avec lui et qu'elle n'avait partagé qu'avec son double, une ombre, un... fantôme. Elle frappa le volant de son poing serré.

Léo a senti sur moi le parfum de l'autre, les phéromones de Sam !

La raison de son déblocage, c'était la pensée de l'autre, le souvenir de sa folie. Ce n'était pas elle qui l'avait excité, transcendé, c'était Sam ! Des larmes brouillèrent sa vue, elle les essuya d'un revers de main. Elle tourna sur le quai où les eaux du Rhône, agitées et noires, faisaient trembler les réverbères. À droite, à cent mètres, l'hôtel Mercure s'y reflétait aussi.

— Je vais là-bas avec toi, avait dit Léo.

— Je ne veux pas que tu t'en mêles, je ne veux pas que tu lui fasses un mauvais sort.

— Tu es amoureuse de lui ?

— Imbécile ! Tu veux aller en prison ?

Ils avaient transigé : Léo se maintiendrait à distance et resterait en couverture. Le plus légalement du monde, elle réglerait son compte à ce gringalet qui ne lui faisait pas peur.

— Je vais l'arrêter et le mettre en taule.

— Méfie-toi ! avait averti Léo. Il est dangereux.

Elle entra dans le hall de l'hôtel et aussitôt l'employé de la réception l'intercepta.

— Madame, M. Nielsen a laissé un message pour vous.

M. Nielsen !

Elle se saisit du papier à en-tête de l'hôtel. Une écriture inconnue, hachée, instable, presque illisible.

« Impossible d'attendre. Je te ferai signe plus tard ou demain...
Sam. »

Elle tourna le bout de papier entre ses doigts en se demandant ce que signifiait ce nouveau jeu. Un mouvement vers le fond du hall attira son attention, le temps de le dire. Une silhouette de femme venait d'apparaître et de faire brusquement demi-tour en l'apercevant.

Marion fit deux pas en arrière et surprit le reflet de la femme qui marchait d'un pas vif vers l'escalier conduisant au sous-sol. Un instant, les miroirs qui encadraient l'entrée du bar-restaurant jouèrent avec l'image d'une quinquagénaire aux cheveux gris réunis en catogan, aux formes indécises et vêtue de couleurs passées. Impossible de se tromper : cette femme était celle de Sam, du moins celle qu'elle avait vue en sa compagnie devant l'Opéra. Comme un flot nauséabond, les mots de Léo, ses aveux et ce qu'elle savait de Sam la submergèrent. Si cette femme était celle de Sam, elle était aussi sa complice et, à cinq contre un, celle qui avait essayé d'approcher Nina et de l'enlever.

Marion se jeta à sa suite dans l'escalier. Mais, quand elle déboucha dans le parking, la femme avait disparu.

Un quart d'heure de vaines investigations plus tard, Marion réapparut à la réception, bredouille. Cette fois, un homme d'une quarantaine d'années en costume-cravate l'attendait, figé devant le comptoir.

— Je peux savoir à quoi rime cette cavalcade ?

Sans prendre la peine de lui répondre, Marion sortit sa carte tricolore de la poche intérieure de son imper et l'exhiba aux deux hommes successivement.

— Commissaire Marion, de la PJ. Vous êtes ?

— Joël Jolibois, le directeur de cet établissement

— Quelles sont les issues, dans le parking ?

— La sortie pour voitures et une issue de secours pour les piétons sur la cour, derrière.

— C'est tout ?

L'homme haussa les épaules, l'air mécontent. Le jeune homme de la réception tenta de faire de l'humour :

— Il y a une trappe de désenfumage, au fond...

Son directeur le fusilla du regard.

— Vous connaissez cette femme ? demanda Marion à l'employé de la réception.

— Mme Nielsen ?

L'autre avait l'air aussi surpris que si Marion avait demandé s'il

savait que l'homme au visage renfrogné en face de lui était son patron. Ce dernier reprit la main :

— Mme Nielsen et son frère sont des clients. Ils habitent ici.

— Ici ?

L'étonnement de Marion désarma Jolibois, qui regarda autour de lui.

— Mais oui, ici. À l'hôtel Mercure, pont Pasteur.

— Vous voulez dire qu'ils logent à l'hôtel en permanence ? Et moi qui...

— Pas tout le temps, régulièrement, corrigea le directeur, depuis six mois. Ils vont et viennent, mais on les a souvent, oui. Ce n'est pas interdit, que je sache ?

Marion le rassura d'un geste en se disant que l'autre profitait de sa surprise pour se montrer désagréable. Comment n'avait-elle pas compris ce que Sam sous-entendait en affirmant qu'il habitait ici ? Ici, pour Marion, c'était la ville, Lyon...

— Quelle chambre ?

Marion connaissait la réponse. Jolibois interrogea son employé du regard.

— La 420... Je pensais que vous le saviez !

Il s'était adressé à Marion avec un petit air bizarre et elle en déduisit que, chaque fois qu'elle était passée devant lui, il l'avait parfaitement vue contrairement à la légende qui veut que ces gens ne voient ni n'entendent rien.

— La clef n'est pas au tableau, fit le directeur, ils doivent être en haut.

— Ils sont sortis, affirma le jeune homme, Mme Niel-sen a dû emporter la clef.

Marion se dirigea vers les ascenseurs.

— Vous avez un double, j'imagine. Ou un passe.

— Mais qu'est-ce que vous voulez faire ?

L'homme s'était dressé, les mains dans les poches de sa veste croisée.

— À votre avis ? Rassurez-vous, je vais seulement jeter un coup d'œil, je ne toucherai à rien.

Elle se tourna vers l'employé qui restait planté derrière son comptoir alors que le téléphone sonnait depuis une bonne minute sans qu'il songe à répondre.

— Et vous, si l'un des deux se ramène, vous me prévenez, d'accord ?

— Et par pitié, s'écria Jolibois, décrochez ce téléphone !

Le désordre de la chambre faisait penser au passage d'une horde de sangliers. Le lit défait ressemblait à un champ de bataille avec ses

draps tire-bouchonnés et le couvre-lit en vrac. Marion s'avança et repéra une constellation de traces luisantes et blanchâtres sur la couverture et le drap du dessous qu'elle considéra avec dégoût.

Sa sœur ! Drôle de conception des rapports fraternels !

Puis le souvenir de ses ébats avec Sam dans cette même chambre, dans ce même lit, lui mit le rouge au front.

Nom d'un chien, où était la femme, la pseudo-sœur, pendant que... ? Embusquée dans la salle de bains ? Dans le placard ? Si ça se trouve, elle n'en perdait pas une miette !

Des vêtements d'homme et de femme mêlés jonchaient les deux fauteuils recouverts de tissu à motifs jaune et bleu assortis à la moquette, au couvre-lit et aux rideaux. Marion reconnut la veste bleue, la chemise Lacoste blanche de Sam, et sa gorge se serra. Il n'y avait rien d'autre en vue, sinon des brosse à dents et quelques effets de toilette anodins dans la salle de bains dont la porte était grande ouverte. Marion se dirigea vers le placard dont elle fit coulisser les portes d'un geste brusque.

— Mais..., bêla Jolibois qui stationnait dans l'embrasure de la porte, vous aviez dit...

— J'ai une commission rogatoire, mentit Marion. Et si vous êtes gêné, vous n'avez qu'à regarder ailleurs, je dirai que vous étiez parti.

Un gros sac de voyage en toile bleu marine était posé sur le sol, vide. Il n'y avait aucun vêtement suspendu, mais c'est dans les tiroirs qui flanquaient la penderie de part et d'autre que Marion découvrit ce qu'elle cherchait. Dans le premier, une paire de jumelles couplée à un système infrarouge pour la vision de nuit voisinait avec un appareil photo Nikon de professionnel et deux cylindres de cuir contenant des objectifs dont l'un de 600 mm. Pas d'arme. Mais, collée contre le fond, une boîte de cartouches vide.

Attention, il a sûrement une arme !

Dans le tiroir juste en dessous, des dizaines de photos étaient empilées. Incrédule, le sang aux joues et le cœur en danger, Marion feuilleta rapidement le tas de clichés couleur ou noir et blanc sur lesquels sa vie s'étalait par le menu. Photos d'elle avec ses gars : Talon sur le pont de l'autoroute, Lavot à côté de sa voiture, relevant ses Ray-Ban sur son front ou serrant de près le lieutenant Marie Garcia devant l'hôtel Mercure. D'elle avec Nina et Lisette Lemaire. Marion reconnut sans peine le moment où elles avaient été prises : le jour du départ en vacances de Nina. Photos d'elle, nue dans son salon, assise par terre près du téléphone, le nez enfoui dans le pull de Léo. Photos de Léo, par dizaines, vingtaines. Seul, dans la rue, près de la pizzeria, avec Carole Véron sur le trottoir de la rue Voltaire. Avec Marion, chez eux, enlacés dans le salon, sur le pas de la porte... Un festival de Léo, l'obsession du photographe à un stade pathologique de la maladie !

Marion rassembla le tout et le fourra, avec les appareils, dans le grand sac bleu. Le directeur était vert de contrariété.

— Qu'est-ce que vous faites ? Vous n'avez pas le droit !

— Bien sûr que si et je vous suggère de ne pas continuer à me casser les pieds. Ou je fais fouiller l'hôtel de fond en comble. Ces gens sont de dangereux malfaiteurs. Vous avez des enfants ?

Jolibois roula des yeux ronds en acquiesçant.

— Alors, mettez-les à l'abri.

— Que voulez-vous dire ?

— Exactement ce que je dis. Et demandez à votre employé qu'il m'appelle immédiatement si ce couple réapparaît. Je vous laisse mes coordonnées en bas.

Au moment où elle remontait dans sa voiture, Léo surgit de l'ombre d'une camionnette stationnée à trois mètres de l'entrée de l'hôtel. Il s'installa sur le siège passager.

— Alors ?

— Ils se sont envolés, provisoirement. Ils habitent l'hôtel.

— Qui ça, ils ?

— Samuel Mas est avec une femme, quarante-cinq ans environ, sa sœur soi-disant. Ça te dit quelque chose ?

Léo fronça les sourcils en jouant distraitemment avec le micro de la radio de bord.

— Rien du tout. Autant que je me souviene, il était comme moi, sans famille. Cette femme n'est sûrement pas sa sœur...

— Non, il couche avec elle...

— Oh, ricana Léo, ce n'est pas ce qui l'arrêterait... Je reste ici. Ils vont bien finir par se montrer. Ils ont laissé des affaires là-haut ?

Marion fit une grimace.

— Oui. Je vais t'envoyer des renforts et avertir Quercy. Cette affaire prend des proportions qui me déplaisent.

— Marion, je t'en prie ! Je peux me débrouiller tout seul. S'ils reviennent, je t'appelle, je ne fais rien sans toi, d'accord ?

La voix de Léo était chargée d'anxiété.

— Et pour Quercy, attends demain...

— Non, Léo, c'est trop grave...

— Tu veux que toute la PJ se marre ? Ton jules, un pédé... Ton amant de passage, idem... ! J'imagine déjà la gueule réjouie de Lavot, l'air catastrophé de ce faux cul de Talon...

Marion serra les mains sur le volant et posa son front dessus, épuisée, laminée. Elle fit face à Léo, éperdue.

— Tu veux protéger qui, Léo, exactement ?

— Marion, nom de Dieu !

— Je ne sais plus, tu vois. J'ai l'impression que tu ne m'as pas

tout dit... que tu me caches l'essentiel... Toi et Sam...

Léo se rejeta contre la portière en soupirant. Il y avait de l'amour dans ses yeux mais aussi un petit éclat inconnu.

— Marion, fais comme tu veux. Appelle Quercy et son armada, si tu penses que c'est mieux. Mais ensuite...

Marion l'examina brièvement.

— Bon, bon, ça va ! dit-elle. Tu restes là, mais tu ne fais rien sans moi. Je file au service, ensuite je vais voir Nina et je reviens. Je préfère rester ici avec toi. D'accord, Léo ?

— Comme tu veux. Je vais m'installer dans la chambre, c'est mieux, je suis sûr de ne pas les rater.

Ils repassèrent devant l'employé de la réception et Jolibois qui n'avait pas bougé de là, observant leurs allées et venues d'un air soupçonneux et inquiet.

Une fois dans la chambre, Léo débarrassa un des fauteuils pour s'y asseoir et Marion se pencha vers lui pour effleurer ses lèvres d'un baiser léger. Elle chuchota :

— Surtout fais gaffe ! Il est sans doute armé...

— Ne t'inquiète pas ! Tu devrais te reposer, rester avec Nina.

Marion secoua ses boucles et Léo n'insista pas.

— Je te promets de t'appeler chez Lavot dès qu'ils s'amènent, dit-il. Surtout ne va pas à la maison, ce soir !

Marion avait déjà fait mouvement du côté de la porte. Elle se retourna vers lui.

— Il faut que je passe prendre mon uniforme. Quercy m'a désignée pour représenter les commissaires demain à la préfecture, pour les cérémonies du 8 Mai...

Léo sursauta dans l'ombre. Marion se méprit.

— Mais je suis flic quand même, armée, et tout et tout. Ce petit con ne me fait pas peur. Et si cela peut te rassurer, Talon m'accompagnera chez moi.

Léo s'était dressé, il marcha sur elle, lui saisit les poignets qu'il serra de toutes ses forces.

— Marion, fais très attention, il est dangereux.

Ses yeux étaient devenus sombres, presque aussi noirs que ceux de Marion. Elle chancela en abaissant les paupières tandis qu'une houle remontait dans sa poitrine. Elle murmura, d'une drôle de voix brisée :

— Tu te rends compte, Léo, de ce que j'ai fait ? J'ai honte, tu n'imagines pas à quel point...

Il porta ses mains à ses lèvres, les baisa longuement.

— Chut, on ne va pas recommencer. Sauve-toi vite !

— Il est vingt heures trente, patron. Si vous voulez voir la petite...

Marion sembla émerger d'un sommeil furtif qui l'avait saisie alors qu'elle contemplait son antre qu'autrefois, avant, elle appelait bureau et, elle en était sûre à présent, qu'elle n'aurait jamais, mais jamais, le courage de ranger. Là, c'était le courage de se lever, de sortir qui lui manquait. Elle aurait posé sa tête sur le meuble en bois et se serait endormie s'il n'y avait pas eu tous ces tracas qui l'attendaient dehors.

Elle s'ébroua.

— Oui, Talon, oui.

Un coude sur le bureau, le menton dans la main, elle le considéra pensivement.

— Talon, soyez gentil ! Allez me chercher un café, j'en ai besoin, bon Dieu !

L'officier la fixa, indécis. Il avait la coiffure défaite et des ombres suspectes sur le visage. Ce n'était pas de la barbe, il était quasiment imberbe, les joues lisses comme celles d'un bébé. Marion se mit à rire et l'air courroucé de Talon lui fit monter des larmes aux yeux.

— Excusez-moi ! dit-elle un bon moment après en s'essuyant avec sa manche de tailleur. Vous êtes tout noir, sur le visage...

Talon se frotta maladroitement les joues, mécontent :

— J'ai réparé la machine à écrire d'Yvette, je dois tout faire ici... Je suis plus flic, je suis factotum. Et je ne vois pas ce que ça a de drôle !

— Ne vous fâchez pas ! Ça fait du bien de rire, surtout comme ça, de rien. Allez vous débarbouiller, et n'oubliez pas le café !

Talon sortit et, d'un coup, Marion sentit de nouveau l'étau lui broyer l'estomac, le sternum et les côtes.

Léo ne s'était pas encore manifesté et Marion ne pouvait s'empêcher de penser qu'il ne la rappellerait pas quand bien même Sam et son énigmatique sœur reviendraient à l'hôtel se jeter dans ses pattes. Marion n'y croyait pas un instant, bien qu'elle soit de plus en plus incertaine de ses intuitions et incapable de dire qui, réellement, la manipulait. Sam l'avait appelée pour l'attirer au Mercure. Léo attendait Sam. Et si Sam, en fait, voulait y attirer Léo ? Elle serra ses

tempes douloureuses entre ses mains en se disant qu'elle aurait dû dire la vérité à Paul Quercy au lieu de céder à une stupide promesse faite à Léo parce qu'elle se sentait coupable de l'avoir trompé.

Elle posa les yeux sur un fax découpé à la hâte et maintenu en place par un taille-crayon en forme de chien, un petit kern noir affreusement kitsch qui levait la queue pour accueillir les crayons. Distraitement, elle tourna et retourna l'objet entre ses doigts tandis que les mots imprimés sur le papier se frayaient un chemin jusqu'à ses neurones. C'était la réponse de Vincent à ses questions de la veille. Il avait fait diligence, le commissaire Vincent, pour se procurer le rapport balistique de l'affaire Gina Lunis. Elle lut le verdict de l'identité judiciaire :

« Les rayures des balles tirées sur la victime Gina Lunis (planche n° 1) et celles retirées du corps de Patrick Longe (planche n° 2) ont fait l'objet d'un rapprochement positif. Il y a lieu d'affirmer que la même arme a pu être utilisée dans les deux homicides. »

Le rapport était prudent, mais Vincent avait été plus formel au téléphone : la même arme avait servi dans la commission d'un meurtre à Paris et d'un second à Lyon, à deux ans d'intervalle, sur deux victimes dont le seul lien identifié s'appelait Léo. Léo Lunis, qui avait découvert le corps de Gina et passé deux heures en compagnie de Patrick Longe, juste avant sa mort.

Le deuxième volet de l'enquête de Vincent à Paris portait le doux patronyme de Barbara Wincenski, la femme polonaise violée six mois plus tôt dans sa cour puis barbouillée de sperme et qui avait changé de domicile entre-temps. Vincent l'avait finalement retrouvée.

La femme vivait en grande banlieue, à Creil, où elle exerçait un emploi de femme de service dans une clinique. Le ménage était déjà son gagne-pain à Paris, même qu'elle s'était constitué une clientèle inattendue avec les flics. Les femmes flics : un commissaire et deux officiers.

— Gina Lunis ? avait suggéré Marion.

— Bien vu ! Barbara W. a eu des trémolos en parlant du mari de Gina, Léo Lunis, bien que...

— Il l'a violée, c'est ça ?

— Oui, enfin... elle a porté plainte à cause de son mari qui insistait, mais ça lui a coûté, il semblerait. En tout cas, elle ne l'a pas dénoncé.

Marion joua un instant avec le petit kern noir, lui infligeant culbutes et triples saltos entre ses doigts.

Qu'est-ce qu'il fout, Talon ?

Sous les fax de Vincent, il y avait les renseignements du ministère de la Défense, enfin, ceux qu'on avait bien voulu lui donner. Les militaires avaient joué le jeu presque aussi bien que Vincent. La DGSE

l'avait rassurée : ni Lunis ni Longe n'avaient été mêlés à une quelconque affaire de trahison ou de fricotage avec l'ennemi malgré les tentations qu'aurait pu induire l'extrême sensibilité de la matière qu'ils traitaient. Longe avait une carrière plus étalée dans le temps que Lunis, qui avait interrompu la sienne brusquement pour tenter sa chance dans la police. C'étaient des gens de bon niveau, correctement notés. Pas d'affaire d'espionnage, seulement un dossier classé au bureau central des archives militaires.

Dossier classé ! Une habilitation spéciale était nécessaire pour le consulter, mais Talon avait un copain — quel genre de copain, elle ne savait pas trop mais sûrement du genre dont on n'a pas trop envie de parler — auquel il avait recours parfois pour des petits services. Les réponses étaient inscrites sur une feuille blanche, anonyme, sous le fax.

Sous le numéro 3365/1992, la vie militaire de Léo Lunis était exposée en style télégraphique. Il y était fait référence à deux autres dossiers 3366 et 3367 auxquels celui de Léo était étroitement lié. Le premier était celui de Patrick Longe, l'autre de Mas. Le troisième volet du triptyque, Samuel Mas. Samuel en raccourci et Mas en anagramme, cela donnait Sam. Ça, elle le savait déjà.

Une porte claqua au loin et des éclats de voix montèrent de la cour. Une femme s'énerva dans les aigus avant qu'une cavalcade et de nouveaux coups de gueule retentissent dans la nuit de plus en plus froide.

Raide et les membres aussi douloureux qu'après un séjour prolongé dans le tambour d'une machine à laver, Marion se leva et étira ses muscles durs comme du bois.

Des pas se firent entendre loin dans les entrailles du quatrième. Talon allait revenir. Il avait lu les renseignements sur la feuille, même s'il avait affirmé le contraire, elle savait qu'il avait lu. Elle était convaincue à présent de sa loyauté à son égard. Pourtant, elle répugnait encore à tout lui dire. Elle ne savait pas comment se finirait la chanson, mais elle connaissait désormais les chanteurs : Léo et Sam. Et elle au milieu. Comme quoi, au juste ? Enjeu ? Prétexe ? Tranche de jambon ?

Talon avait donc lu que Lunis, Longe et Mas étaient des inséparables depuis le Prytanée militaire de La Flèche. Mêmes classes, mêmes examens, mêmes dates d'entrée, de sortie, de concours, mêmes écoles. Pour finir, même affectation à Sarrebourg. Puis Longe partait pour Landau, Lunis y était affecté six mois plus tard. Mas les rejoignait bientôt après avoir ameuté le ban et l'arrière-ban militaire qui rechignait à lui donner satisfaction. On le disait alors très instable, caractériel et violent.

À Landau, Mas attire l'attention sur lui à plusieurs reprises.

Agressivité, bagarres, excès de boisson. Plusieurs événements inexplicables marquent la vie de ce régiment à cette période. Outre quelques faits anodins — voies de fait et viols ! — on enregistre deux disparitions de jeunes appelés. Dans tous les cas, si ces faits sont mentionnés dans les dossiers 3365, 66 et 67, c'est que les trois hommes sont d'une manière ou d'une autre concernés. Léo Lunis parce qu'il en est le témoin privilégié : les disparus étaient placés sous son autorité, Mas parce qu'on a des raisons de penser qu'il avait des relations « étroites » avec eux et Longe parce qu'il est un intime des deux autres avec lesquels il passait tous ses temps libres.

En 1992, date de la seconde disparition, Lunis déclare forfait et passe un concours d'entrée dans la police. Les informations contenues dans son dossier ont sans doute été tenues secrètes, car on peut se demander ce que faisait la police au moment de son recrutement.

Le 30 mai 1992, Lunis quitte l'armée pour de bon. Au cours de la prise d'armes organisée en son honneur, devant le régiment au complet, surgit une créature de rêve, maquillée comme une voiture volée, cuissardée de cuir. Titubante aussi, soûle ou droguée. Il s'agit de Mas, travesti et armé. Devant les hommes pétrifiés, il s'avance vers Lunis et braque son pistolet Mac 50 sur lui. Les militaires les plus proches tentent d'intervenir, mais, en un éclair, Mas retourne l'arme contre lui et se tire une balle dans la tête, du côté droit. Une balle dans la tempe droite, une étoile.

Pourquoi m'as-tu caché ça aussi, Léo ? Mas avait été victime d'un grave accident. Tu avais perdu sa trace ! Tu parles !

Talon apparut enfin, une bouteille à la main.

— La machine à café est en panne, le chef de poste m'a « prêté » un cognac. C'est du Camus, du bon, à ce qu'il paraît.

— Va pour le cognac, très peu...

Bien sûr que Talon avait lu. Mais il ne connaissait que Léo et accessoirement Longe qu'il avait vu une seule fois, chez Marsal, allongé sur une table en inox. De Mas alias Sam, il ignorait encore presque tout sauf son long calvaire. D'abord hospitalisé en Allemagne dans le coma, il avait été transféré à Paris. Inopérable. La balle s'était fourrée dans le cerveau et probablement — comment savoir — y était-elle encore. Comme il était sous la responsabilité de l'armée française, Mas avait été soigné dans ses hôpitaux puis suivi pas à pas lorsque, contre toute attente, il était sorti du coma. Sa trace s'arrêtait dans une unité psychiatrique après une interminable convalescence dans des centres de soins où l'histoire ne disait rien de ce qu'il avait subi ni pourquoi on l'avait finalement interné chez les fous.

Talon avait lu aussi, dans la rubrique « divers », que Mas était catalogué comme homosexuel notoire tandis que les deux autres étaient soupçonnés de n'en avoir que des tendances.

Marion leva son verre en direction de Talon qui, une fois n'est pas coutume, l'accompagnait. Il avait besoin d'un remontant lui aussi.

Et encore il ne sait pas tout. S'il savait que son vénéré patron a couché avec un homosexuel fou, une tête brûlée, c'est le cas de le dire, pauvre Talon, il tomberait raide...

Une contraction violente coïncida quelque chose du côté de son cœur. Elle avala le liquide fort, se brûla la gorge, toussa, but encore. Ne pas penser à la suite, à l'épilogue, à Sam, à Léo... Où Sam se cachait-il ce soir ?

Elle se leva brusquement et la moitié de son verre de cognac se répandit sur son tee-shirt blanc. Elle déversa un flot de jurons alors que la sonnerie du téléphone retentissait.

— Merde, grogna-t-elle en attrapant le combiné, sûre d'entendre la voix de Léo.

Le timbre aux accents de titi parisien de Lavot lui claqua dans l'oreille.

— À qui vous avez dit que Nina est chez moi ? attaqua-t-il sans préambule et sans dire bonsoir.

Marion se sentit défaillir tandis qu'une grande faiblesse la rejetait sur son siège.

— Que se passe-t-il ? Où est Nina ?

— Pas de panique, patron, elle va bien. Mais vous, je vous retiens !

— Comment ça, *vous*... Expliquez-vous, que se passe-t-il ?

— *Il* a appelé vers dix-huit heures trente. *Il* voulait savoir si Nina était là. C'est Mathilde qui a répondu.

— De qui parlez-vous ?

— Vous plaisantez, patron, j'espère ! Lunis. C'est lui qui appelait.

— Comment pouvez-vous en être aussi sûr ? Votre femme le connaît ?

— Non, mais je suis pas né de ce matin. J'avais branché un magnéto sur mon téléphone. J'ai reconnu sa voix sans l'ombre d'un doute. Et si vous voulez, je vous la ferai écouter...

— Ensuite ?

— Il a rappelé une heure plus tard. Mathilde donnait le bain aux petits. Moi j'étais aux chiottes... J'ai le droit d'aller aux chiottes, non ?

— Mais je n'ai rien dit ! J'ai peur de comprendre... Nina a décroché !

— Pourtant, c'est pas faute de l'avoir chapitrée...

— Et alors ?

— Il lui a raconté des conneries sans nom. Genre : « Je vais venir te chercher, on va faire un grand voyage avec Marion, on ne reviendra jamais. Prépare-toi ! » À peine raccroché, elle avait déjà commencé à faire son sac, excitée comme une puce. Il est barge, ce mec. Et

dangereux.

Le sang s'était retiré du visage de Marion et elle se rendit compte que ses mains glacées tremblaient.

— Lavot, ce n'est pas lui, je le sais.

— Et moi, je sais que c'est lui...

— Peu importe, il faut mettre Nina à l'abri. Et votre famille aussi.

Elle se tourna vers Talon.

— Contactez l'équipe en planque devant chez Lavot. Ils interpellent tout ce qui se présente. Hommes, femmes, tout. Dites-leur que, si Léo débarque, ils le serrent, ajouta-t-elle avec une sorte de désespoir.

— Mais qu'est-ce qui se passe ? s'écria Talon qui n'avait compris que la moitié de l'échange entre elle et Lavot.

— Lavot, reprit Marion d'une voix brève, vous m'avez entendue ? Il faut vous protéger...

— Je vous ai pas attendue, patron, je vous appelle de la gare.

— Quoi ?

— J'emmène Mathilde et les gosses dans un coin tranquille, le temps que ça se tasse. Mais c'est top secret, bien sûr... Je vous donnerai des nouvelles. N'ayez crainte, il ne nous aura pas !

— Ce n'est pas lui ! affirma-t-elle encore, la voix fêlée par l'alcool avalé de travers. Vous avez un poste numérisé, vous avez relevé le numéro de téléphone appelant ?

— J'ai fait mieux : je l'ai identifié.

Il énonça les dix chiffres puis se tut pour ménager son effet.

— C'est celui de l'hôtel Mercure, pont Pasteur. Vous le connaissez, je crois ?

Le directeur de l'hôtel était occupé à prendre son repas dans la grande salle à manger en compagnie de son épouse quand le ciel lui tomba sur la tête. Marion à la tête d'une dizaine d'hommes investit l'hôtel pour fouiller les chambres, les cuisines, l'office, et tous lieux et dépendances de l'établissement. Il n'eut pas le temps de protester que, déjà, les hordes policières faisaient ouvrir les portes et grincer les premières dents des clients mécontents. Il était vingt et une heures moins dix minutes et il n'avait fallu qu'un quart d'heure à Marion pour rassembler la troupe, preuve que son équipe était plus que jamais à ses côtés.

Marion fila directement au quatrième étage. La porte de la chambre 420 n'était pas fermée à clef et la pièce était vide. Exactement dans l'état où elle l'avait quittée avec Léo assis dans le fauteuil. Elle dévala les étages jusqu'au rez-de-chaussée et, sans demander l'avis du réceptionniste éberlué, elle se retrouva derrière le comptoir.

— La liste des numéros appelés depuis les chambres ? ordonna-t-elle brièvement.

Il y en avait pas mal sur le listing informatique, mais, elle eut beau chercher, elle ne repéra pas ceux que Lavot avait reçus, ni au départ de la chambre 420 ni des autres. Perplexe, elle resta un moment à contempler l'écran, soulagée de pouvoir penser que Léo n'était pas à l'origine des coups de téléphone à Nina.

— D'où peut-on téléphoner, en dehors des chambres ? demanda-t-elle au directeur qui papillonnait dans le hall comme un insecte affolé.

— Mais de partout, fit-il avec un geste large. De mon bureau, tiens, tant que vous y êtes...

— Y a-t-il un numéro qui n'est pas rattaché au standard de l'hôtel ?

Jolibois la fixa, dépassé. Ce fut l'employé qui donna la réponse :

— Oui, celui du « point phone ».

— Qui se trouve ?

Il désigna un renforcement, derrière un bouquet de plantes vertes.

— Il y a un autre poste couplé à celui-ci, dans l'espace toilettes, et un au sous-sol, à l'entrée du parking. C'est un numéro unique pour les trois. Vous le voulez ?

La vérification était superflue. Le numéro qui s'était affiché chez Lavot était bien celui de la cabine et, comme personne n'avait vu Sam au rez-de-chaussée, il était probable que c'était du poste situé au sous-sol, dans un sas qui desservait le parking et un local technique, qu'il avait appelé en faisant en sorte que Lavot le prenne pour Léo.

Une heure plus tard, les équipes commencèrent à se regrouper dans le hall de l'hôtel. Il fallut se rendre à l'évidence. Sam Nielsen et sa sœur étaient restés introuvables. Accablée, Marion laissa les hommes faire un dernier tour de piste avec la certitude que Sam ou sa « sœur » étaient encore présents dans l'établissement quand elle y avait laissé Léo. Sûrement embusqués au sous-sol, peut-être dans le local technique entre la tondeuse à gazon et les outils d'entretien, tout à côté du « point phone ».

Comment avaient-ils appris le lieu où se trouvait Nina ? Par déduction ? En la suivant, malgré toutes les précautions qu'elle avait prises ? Et pourquoi appeler Nina et lui raconter n'importe quoi ? Pourquoi, sinon par pure provocation, pour créer de la tension et de la peur, obliger les gens à bouger, à sortir. Exposer Nina, la...

Marion évita de se laisser gagner par la panique et regretta d'avoir cédé à la pression de Léo en différant le moment d'alerter Quercy. Car c'était à présent limpide : si Sam connaissait Léo au point de l'imiter jusqu'au dédoublement, sans doute avait-il aussi

suffisamment observé, épié Marion pour deviner ses réactions, se mettre à sa place et anticiper ses actes. Elle imagina le couple embusqué quelque part dans l'ombre, guettant la sortie de Lavot et de Nina, et pria pour que, à la vue du dispositif, ils aient renoncé à s'en prendre à elle.

Alors qu'elle restait figée devant le comptoir de la réception à se demander ce qu'elle pourrait faire de plus, son Pager vibra contre son ventre et elle l'arracha violemment pour lire le message affiché. Un voile rouge devant les yeux, elle eut toutes les peines du monde à reconnaître le numéro de l'IML puis, quand elle l'eut enfin identifié, à ne pas céder à une nouvelle vague d'effroi. Si le légiste la bipait à dix heures du soir, ce n'était pas pour lui souhaiter bonne nuit. Elle imagina le pire (Léo sur une table en inox, ou Sam, ou les deux, entretués quelque part dans une rue noire) et se dirigea vers le point phone d'une démarche approximative.

— Je ne vous ai pas réveillée, j'espère ? s'inquiéta Marsal. Je sais qu'il est tard, mais je n'ai pas pu faire plus vite et j'ai pensé que vous voudriez savoir dès ce soir... Vous avez une drôle de voix. Ça va ?

Au moins n'avait-il pas le ton qu'il prenait pour annoncer les mauvaises nouvelles. Au contraire.

— J'espère que je vais vous faire plaisir. La comparaison est négative.

Marion resta sèche, frappée d'aphasie. La fatigue, les émotions en cascade gênaient la progression de l'information dans son cerveau. Enfin, elle comprit ce que le doc annonçait : la formule génétique de Léo ne correspondait pas à celle du « violeur » de Julie Rouvres. Une petite musique allègre explosa dans sa tête tandis qu'elle balbutiait sa reconnaissance au légiste.

Léo, mon amour, pardon... Tu as dit la vérité et je ne t'ai pas fait confiance. Tu n'es pas un violeur, c'est l'autre qui voulait le faire croire...

La conclusion était évidente : si Léo n'était pas le violeur des filles, ce ne pouvait être que Sam !

— Nom de Dieu, jura Marion tout haut, mais je suis la reine des connes !

Elle fit face aux autres, le visage affreusement tendu. Les hommes l'observaient en silence, Talon au milieu d'eux. Appuyée contre le comptoir de la réception, Marie Garcia la fixait. Machinalement, Marion remarqua qu'elle avait omis de se maquiller et renoncé à ses vêtements sexy. Elle lui sourit, un pauvre sourire qui s'excusait des horreurs commises par un autre.

Talon s'avança : Léo ne répondait pas aux appels répétés toutes les trois minutes sur son Pager. Après une dernière tournée d'inspection, la voiture de service blanche attribuée au capitaine Lunis avait été retrouvée dans le parking de l'hôtel, fermée à clef, radio

éteinte. Il fallait se rendre à l'évidence, Léo avait disparu. Léo était avec Sam, entre ses mains, en danger de mort.

La cérémonie touchait à sa fin. Sonnerie aux morts, montée des couleurs. Musique. Paul Quercy, le directeur de la PJ, était en tenue civile et Marion ne décolérait pas : il l'avait obligée à se mettre en uniforme et lui...

— Vous venez ? ordonna-t-il alors que Marion allait emboîter le pas de la dispersion générale.

Elle lui jeta un regard inquiet tandis qu'il se dirigeait vers les bâtiments de la préfecture, côté salons de réception.

— Le préfet offre un coup à boire, c'est pas tous les jours, vous pouvez me croire. Celui-là, on dirait bien que c'est avec ses sous qu'il nous régale !

— C'est-à-dire que je n'ai...

— Taisez-vous ! J'en ai assez de vos jérémiades... Détendez-vous cinq minutes. Au point où on en est, on n'est plus à cinq minutes. On va même aller déjeuner, tiens, après la java préfectorale ! Ça vous fera le plus grand bien, on dirait une évadée d'un camp de la mort !

La nuit s'était achevée sans apporter de nouvelles ni de Sam ni de Léo. Aucun appel, aucun signe de vie. Nina était partie avec les Lavot et une demi-douzaine de gardes du corps armés comme des porte-avions — Quercy y tenait beaucoup —, pour une destination tenue secrète. Même Marion l'ignorait et, bien qu'à moitié rassurée, elle avait accepté de finir la nuit dans la chambre 420 après qu'une équipe avait passé la pièce au tamis, prélevant tous les objets qui, soumis au laboratoire, apporteraient la preuve que Sam était bien le violeur.

Puis six hommes s'étaient placés en surveillance entre le sous-sol et les étages. Rien n'avait bougé, pas même Jolibois, le directeur, qui restait scotché à la réception, des éclairs de colère dans le regard. Pas le moindre mouvement n'avait été observé par les planques mises en place un peu partout à l'extérieur, et jusque devant chez Talon où Lisette Lemaire avait installé provisoirement ses quartiers. Les patrouilles de la sécurité publique étaient rentrées bredouilles, mais, à chaque instant, Marion s'attendait à ce qu'une bagarre, un échange de coups de feu, un cadavre, ou deux, lui soient signalés.

— Il faut que je me change, dit-elle, je ne vais pas aller déjeuner dans cette tenue. D'ailleurs...

— Je vous trouve très bien, moi, dans cette tenue... Et puis, de toute façon, c'est un ordre. Voilà, ça vous convient ? Non ? Tant pis.

Marion accéléra l'allure pour se mettre au diapason de son chef dont elle avait remarqué les épaules voûtées, les yeux battus et les poches dessous. Puis elle nota que son veston le boudinait et ne put s'empêcher de sourire. Il se retourna brusquement et s'arrêta pour lui faire face.

— Oui, j'ai grossi. Et alors ? Je n'ai pas pu enfiler mon pantalon ni fermer ma veste d'uniforme. Re-et alors ?

— Mais je n'ai rien dit, monsieur...

Malgré le poids qui plombait son estomac, Marion rit de la tête courroucée de Paul Quercy. Entracte de courte durée qui lui fit oublier, quelques minuscules secondes, le merdier dans lequel elle était enlisée jusqu'au cou. Dans la nuit, après la disparition de Léo, elle avait tout déballé à Quercy, demandé son aide, sa compétence paternelle. Et s'il avait promis de rester discret sur certains aspects de l'affaire, pour lui, il n'y avait pas de doute : Léo Lunis s'était mis dans un mauvais pas. Il ne savait pas lequel, mais il pressentait du grave.

Il posa ses poings sur ses hanches pour l'inviter à le suivre et elle se remit en marche lentement, cherchant un moyen d'échapper à l'apéritif du préfet.

Les bips de son Pager faillirent la faire trébucher. Un vertige la ploya en avant tandis qu'elle lisait le numéro affiché. Inconnu. Quercy fronça les sourcils.

— Si c'est une entourloupe pour vous épargner la corvée, ça ne marche pas. Si c'est Lunis ou l'autre cinglé, attention...

— Il faut que je téléphone, dit-elle en regardant autour d'elle.

— Hop, hop, hop, tenez !

Quercy lui tendit son téléphone mobile et Marion le prit d'un geste sec, plein de rancune. Il pointa l'index sur elle.

— Demain, je vous affecte un portable. D'office. C'est malheureux que vous ne puissiez jamais rien faire comme tout le monde.

Elle s'éloigna de quelques pas, composa le numéro. Son cœur battait la chamade et des cercles lumineux masquèrent le visage de Quercy qui l'observait en coin.

Seigneur tout-puissant, fais que ce soit Léo... Léo ! je t'en supplie !

La voix de Sam dans une cabine quelque part. Calme à faire peur, détachée, résolue. Marion se retourna pour échapper au regard inquisiteur de son chef en plaquant sur ses lèvres un sourire fabriqué.

— Bonjour, jolie dame...

— Où est Léo ? s'écria-t-elle en étouffant sa voix, la main devant la bouche.

— Léo ! Pourquoi Léo ? Je ne connais pas de Léo...

— Vous mentez ! Je veux savoir...

— Je suis pressé, la coupa Sam d'un ton presque méchant. Je veux te voir dans ta belle tenue bleue... Tout de suite. Je t'attends sur l'île...

— Sur l'île ! Mais quelle île ?

— L'île des cocus... C'est bien ainsi que tu l'appelles ? Et ne fais pas la maligne. N'amène pas ton armée avec toi, pense à Léo.

— Mais..., fit-elle, bête, alors que Sam avait déjà interrompu la communication.

Elle se retourna lentement, prise de vertige, au bord du malaise. Il lui fallait affronter Quercy qu'elle n'entendait plus, lui dire que Sam... Mais qu'est-ce qu'il avait dit, déjà, Sam ? « Ne fais pas la maligne. Pense à Léo ! » Il savait où était Léo ! Il l'avait enlevé, tué peut-être ! Ou alors ils étaient ensemble...

Si je préviens Quercy, il va rameuter tout le monde. Si j'y vais seule, qu'est-ce que je risque ? Je suis armée.

Paul Quercy ne put se rendre compte de son hésitation. Il marchait vingt mètres devant, s'éloignant à petits pas en compagnie du président du tribunal de grande instance qui lui racontait une histoire ponctuée de grands gestes véhéments en lui serrant le bras avec force. Plusieurs personnes s'étaient déjà intercalées entre les deux hommes et elle. La grille latérale de la cour de la préfecture avec son portillon ouvert était à sa portée. Elle y fut en quelques enjambées rapides. Sans se retourner, elle franchit la grille, indifférente à l'impeccable gardien en tenue d'apparat. Quand elle fut hors du champ de Paul Quercy et sûre qu'il ne la rattraperait pas, elle se mit à courir vers la station de taxis, à dix pas de l'entrée majestueuse où de nombreux invités faisaient la queue de part et d'autre, selon qu'ils voulaient sortir ou entrer.

C'est quand elle fut installée à l'intérieur du véhicule qu'elle s'aperçut qu'elle avait toujours en main le téléphone de son directeur.

Marion demanda au taxi de l'arrêter à l'entrée du pont. L'employé de la compagnie « Les Taxis lyonnais » ne se posa pas tout de suite la question de savoir pourquoi une jeune femme, commissaire de police de son état, en grande tenue d'uniforme de surcroît, se faisait conduire dans cette île inhospitalière, par un temps à ne pas mettre un honnête citoyen dehors. Ce qui le chagrinait, c'était de repartir sans avoir encaissé le prix de la course. Car cette femme se baladait les bras ballants, sans un sou en poche, munie seulement d'un téléphone portable, peut-être d'une arme, il n'en était pas sûr. Il devait la croire sur parole quand elle affirmait qu'il serait payé à l'hôtel de police mais, en douce, il pria le ciel pour qu'elle soit bien ce qu'elle prétendait être et pas une usurpatrice qui allait à un bal masqué.

— Eh bien, ne restez pas là ! s'écria Marion, alors que le taxi faisait mine de s'incruster.

À contrecœur, l'homme enclencha la première et fit demi-tour. Cent mètres plus loin, il fut pris de remords. La jeune femme — ravissante sous son petit tricorné — lui avait paru agitée. Elle se mordait les lèvres, il l'avait vue dans le rétroviseur. Elle lui avait demandé deux fois d'aller plus vite, au risque de lui faire griller un feu ou commettre un excès de vitesse, ce qui était un comble avec un flic à bord. Il allait s'arrêter quand la réputation de l'île lui revint d'un coup. Qui lui avait parlé de cet endroit comme d'un lieu de rencontre de gens mariés ? Enfin mariés, mais pas ensemble... Il tressaillit. Pourquoi une femme commissaire en uniforme se rendait-elle là-bas ? Pas pour travailler, ça, il en aurait juré, surtout les mains vides. Pour se débaucher ? Cela lui sembla impossible.

Quelque chose ne collait pas, il allait perdre de l'argent et son patron, qui l'avait déjà dans le collimateur, allait le virer. Il se dit qu'il ferait mieux de rebrousser chemin. Il ralentit et, juste comme il s'arrêtait pour un nouveau demi-tour sur place, une autre voiture le croisa pour stopper un peu plus loin. Dans son rétroviseur, il aperçut un grand gaillard brun aux cheveux courts qui en descendait et s'en éloignait rapidement. Il pensa : *Tiens voilà l'homme, l'amant*. Surtout que lui, contrairement à la femme en uniforme qui était partie en courant sans se retourner, avait l'air de se cacher. Il regardait autour

de lui, semblait sur ses gardes, avançait à couvert, derrière les arbres de la promenade.

Le ciel était devenu noir et il allait tomber des hallebardes. Cette histoire ne lui plaisait pas et le taxi sentit son courage l'abandonner à grande vitesse. Ce que ces deux-là allaient faire là-bas n'était pas ses oignons et il n'avait aucune raison d'y retourner, au risque de se faire traiter de voyeur. Le plus simple encore était de vérifier que cette femme était bien ce qu'elle avait dit, là où elle avait dit. Il repartit lentement et décrocha son radiotéléphone.

Marion arriva en vue de la pointe de l'île alors que les premières gouttes s'écrasaient sur le chemin herbeux déjà détrempé. Ses chaussures l'étaient tout autant et l'humidité glacée avait envahi ses pieds et commencé à ramper le long de ses jambes, sous le drap bleu marine de son pantalon. Elle distingua le ponton brinquebalé par les remous de l'eau que l'averse amplifiait et dont les gouttes frappaient le bois sauvagement. En une seconde elle fut trempée et, avant de l'être complètement, elle retira sa veste d'uniforme pour s'en couvrir la tête. Son tricorne bousculé tomba au sol où il atterrit dans une flaque en formation.

Merde, mais quelle idiotie ! Manquait plus que ça !

Elle le ramassa, le secoua pour faire tomber quelques brins d'herbe collés et reprit son chemin en courant sans prendre garde à la boue qui l'éclaboussait et à l'eau du ciel qui plaquait contre son torse son chemisier blanc réglementaire, dessinant avec précision les volutes de la dentelle blanche de son soutien-gorge. D'abord examiner la partie de l'île où elle avait croisé Sam la première fois, sans le reconnaître, puis aller jusqu'au bout, là où une association de pêcheurs à la ligne, à moins que ce ne fût de plaisanciers hardis, avait financé la construction d'un ponton d'une dizaine de mètres surplombant les berges marécageuses.

Entre le chemin et le ponton, à trois mètres de la rive, elle aperçut une masse de pierres enfouie sous le lierre et s'en approcha avec précaution. C'était une construction appelée « l'abri des résistants » par les gens du coin, car elle avait servi pendant la Seconde Guerre mondiale à un ou deux réseaux de maquisards. Elle ne distingua aucune ouverture, ni porte ni fenêtre, seulement l'entrelacs serré des tiges de lierre — certaines épaisses comme des troncs d'arbre — qui l'escaladaient. Marion se colla contre les grosses pierres et examina les abords en tâtant machinalement son arme coincée dans sa ceinture de pantalon, à hauteur des reins.

Pas de Sam à l'horizon. Le ponton était vide, les environs l'étaient tout autant. Aucun couple ne s'était risqué sous ce déluge annoncé et tout à coup Marion perçut dans sa chair, dans toutes ses terminaisons nerveuses, l'hostilité du lieu au point qu'elle se mit à trembler des

pieds à la tête.

Elle se passa la main sur le visage où sûrement son rimmel devait dégouliner. Elle eut une pensée fugace pour Quercy qui devait être dans une colère noire. Soudain, elle se sentit moins seule et songea que ce qu'elle n'avait pas fait dans la cour de la préfecture — rendre compte à son chef — elle pouvait encore le faire avec son téléphone, malgré la menace de Sam. L'évocation de l'homme à la cicatrice en étoile fit battre son cœur plus vite et, comme elle l'avait déjà ressenti à plusieurs reprises, elle se sentit observée.

Elle avança de trois pas pour se montrer.

Regarde-moi, connard, regarde bien. Tu vois, je suis venue...

Puis elle se remit en marche pour contourner l'abri de pierres et se protéger de la pluie qui à présent formait un rideau opaque et brouillait la surface de l'eau. Il devait forcément y avoir un moyen d'y entrer et, si quelqu'un, Sam ou Léo ou bien les deux, se cachait sur l'île, cela ne pouvait être que là.

Marion découvrit l'ouverture, une trappe presque horizontale dont les abords étaient jonchés de détritus mêlés aux pierres et à l'herbe. Une grosse plaque de métal rouillé en assurait la fermeture, mais, là, elle était ouverte, laissant béante la gueule noire et humide de la cabane semi-enterrée. Marion avança la tête au-dessus du trou, glissa un œil à l'intérieur, le cœur au bord des lèvres, assourdie par le vacarme du sang dans ses oreilles. Rien ne se produisit. Personne ne lui sauta dessus et aucune bête malfaisante ne l'attaqua. Il y faisait noir comme dans un tunnel et elle dut patienter le temps de s'habituer à l'obscurité, tandis qu'une odeur de terre mouillée, de moisissure et de tabac froid grimpait jusqu'à elle. Elle finit par distinguer une masse dans le fond, une forme longue posée à même le sol, un matelas sans doute ou une couverture, quelques objets épars — bouteilles vides dont le verre luisait, boîtes et canettes —, signes que cet abri utilisé pendant la guerre par les résistants servait aujourd'hui à des acrobaties moins glorieuses. À l'évidence, la seule pièce de cette cabane bouffée d'humidité était vide de toute présence humaine.

La pluie redoubla tout à coup, produisant sur les feuilles du lierre des crépitements secs comme au contact d'une huile surchauffée. Décontenancée, Marion se demanda à quoi elle allait bien se résoudre : entrer dans le trou nauséabond pour se mettre à l'abri ou prendre ses jambes à son cou et regagner le service ? Le cadran du téléphone portable de Paul Quercy s'éclaira d'une lumière verdâtre en même temps qu'un bruit provenait de derrière la cabane, couvrant la rage de l'averse. Un raclement, un frôlement tout proche. Marion fit face, l'eau dégoulinant de ses cheveux sur son visage, à moitié aveuglée.

Une silhouette se découpa sur les arbustes aux pointes rouges qui

luisaient comme des sémaphores et, en une fraction de seconde, Léo fut contre elle.

— Ah ! s'écria Marion, perdant son contrôle.

— Chut, fit Léo dans son oreille, ne dis rien ! Viens !

Il la saisit par la taille et l'entraîna très vite à l'intérieur de l'abri en lui faisant escalader les grosses pierres qui barraient l'entrée.

— Léo, dit-elle en claquant des dents, où étais-tu ?

Il était aussi trempé qu'elle et la barbe qui noircissait son visage lui donnait l'air d'un vieillard ou d'un redoutable gangster. Il plaqua Marion contre le mur en se penchant pour regarder au-dehors, agité et inquiet.

— Je t'expliquerai, dit-il très vite. Il est là ?

— Je ne sais pas ! Je n'ai rien vu ! Je n'ai vu personne !

— Il est là ! répéta Léo comme pour s'en convaincre. Je le sais, je le sens. Il va te faire du mal, je ne veux pas, Marion...

Un bruit de pas frappant les planches du ponton parvint jusqu'à Marion qui à présent, transie, se convulsait des pieds à la tête. Des mots, la voix de Sam qui disait son nom.

— Marion, hou, hou, Marion. Je suis là. J'arrive !

— Saleté, gronda Léo, les yeux hors de la tête. Il savait que tu viendrais et que je serais derrière toi.

— Qu'est-ce qu'il veut ? Me tuer ? Comme Gina ?

— C'est moi qu'il veut.

Léo saisit Marion par la taille et la serra contre lui. Dans le même temps, il toucha la crosse du Smith et Wesson et le tira hors de la ceinture de Marion.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? s' alarma-t-elle.

— Ne t'inquiète pas ! Reste là, je reviens !

Avant que Marion ait le temps de dire ouf, il bondit hors du trou, l'arme à la main, et attrapa la poignée de la lourde trappe de métal qu'il rabattit d'un seul coup. Avant de la laisser retomber, il passa la tête par l'entrebâillement qui laissait encore filtrer un peu de jour sale éteint par une montagne de nuages.

— Ne t'inquiète pas, répéta-t-il. J'ai prévenu les autres, ils vont arriver... Je t'aime, Marion, fit-il gravement après un infime silence.

La trappe claqua, répercutant sur les pierres à moitié enterrées de la cabane un écho plaintif dont les ondes assourdirent Marion. Elle se jeta sur le métal rouillé, ne parvint qu'à se meurtrir l'épaule tandis que le portable giclait de sa main, explosant contre les gros assemblages du mur. Un grincement, comme un rire cynique, venu du dehors fit monter la bile dans sa gorge tandis que des coups sourds et inquiétants retentissaient sur la trappe.

Il m'enferme, il pose des pierres dessus pour m'empêcher de sortir !

Elle voulut crier, appeler Léo, mais les sons ne franchissaient pas

ses lèvres. Elle s'arc-bouta encore contre la porte, la frappa à coups de poing... elle était inébranlable.

Puis ce furent des bruits dehors, des voix, des pas, une cavalcade. Un cri. Et, comme un mauvais rêve, apparurent les images glacées de l'album anthropométrique, les photos de Gina Lunis et les trous comme des clins d'œil sur son corps froid, l'uniforme d'officier. L'uniforme ! Une coulée de plomb dévala dans ses veines... Sam savait qu'elle portait son uniforme aujourd'hui, comme Gina. Léo aussi le savait et sans doute avait-il compris ce que Sam voulait : l'attirer ici, la tuer pour punir Léo, pour le détruire.

Une lueur verdâtre attira son attention, sur le sol, à un mètre de ses pieds. Au milieu de l'ombre, comme un signal rassurant. Le portable de Quercy était toujours en marche ! Intact...

Marion se pencha pour le ramasser. Son pantalon collait à ses jambes raides de froid et ses doigts gourds eurent du mal à serrer l'objet. Elle prit conscience de son état misérable, des tremblements qu'elle ne pouvait maîtriser, de l'eau qui coulait de ses cheveux détrempés.

Elle s'apitoya un instant sur son sort, puis surgit une autre image. Une vision fulgurante d'enfant rieuse et claire, de tranquillité et de paix. Au fond de son trou sordide et malodorant, Nina lui souriait, Nina lui commandait de finir ce qu'elle avait commencé et de rentrer à la maison.

Elle saisit le téléphone et le porta à hauteur de son visage pour apercevoir le cadran et composer le numéro de l'hôtel de police où forcément quelqu'un l'entendrait. Trouver, dans le noir, comment fonctionnait cet engin, lui prit un temps fou et, en accord avec Quercy, elle se maudit de son allergie à se munir d'un instrument pourtant si commun.

Si je m'en sors, j'en colle un à tous mes gars, contents ou pas.

Elle finit par trouver le mode d'emploi et attendit, fébrile, la sonnerie à l'autre bout. L'attente se prolongeant, elle voulut vérifier le numéro. Sur le cadran s'affichait une mention : service indisponible.

Dehors, les bruits avaient cessé.

Marion revint examiner la trappe et tenta encore de la soulever. Mais elle n'avait pas de prise, elle n'était pas assez grande pour prendre appui sur ses pieds et pousser des épaules, et, en prime, le poids des pierres rendait puérile toute tentative. Elle observa attentivement les murs de l'abri et, sur le côté donnant vers le ponton, elle s'aperçut que du lierre poussait jusqu'à l'intérieur alors que les autres murs en étaient dépourvus. Les longues lianes avaient gagné le plafond et, en y regardant de plus près, Marion trouva par où elles étaient entrées : une étroite fente verticale et sommaire aux bords

irréguliers, sans doute pratiquée du temps des résistants pour observer les mouvements du dehors. Une sorte de meurtrière qui devait les empêcher de se faire prendre comme des rats, voire leur permettre de tirer sur l'ennemi de l'intérieur de l'abri. Sauf qu'elle, tirer lui poserait un problème puisqu'elle n'avait plus d'arme.

Léo avait la sienne, pourtant. Alors pourquoi lui enlever son Smith et Wesson ? Pour la neutraliser ou l'empêcher de s'en servir ?

À force de s'acharner sur les feuilles et les tiges de lierre intimement imbriquées les unes dans les autres, elle finit par obtenir une ouverture de quelques centimètres qui lui permit, enfin, de discerner l'extrémité du ponton et au-delà les flots paisibles couleur de suie, comme le ciel. Elle capta en même temps des bruits de pas sur le bois et le son étouffé d'une conversation. Plutôt le monologue d'un homme dans lequel Marion reconnut Sam. Puis les pas cessèrent et, elle eut beau se tordre le cou, elle ne put rien voir que ce bout de ponton exaspérant de solitude.

Découragée et frigorifiée, Marion eut soudain envie de hurler sa colère, sa détresse, de s'en prendre à ces deux hommes qui l'enfermaient. Elle cria très fort leurs deux prénoms, mais c'était comme si elle avait crié dans le vent au fin fond du désert : seul l'écho étouffé par les pierres et le lierre lui renvoya le son de sa propre voix.

Puis le bruit de pas reprit sur le ponton et, enfin, Sam s'inscrivit dans son champ de vision. Mouillé, les cheveux collés sur le crâne. Derrière lui surgit une autre silhouette tout aussi détrempée. Léo.

L'un suivant l'autre, les deux hommes s'avancèrent au bout du pont branlant et s'y arrêtrèrent, face à face, leurs regards rivés l'un à l'autre tandis que la pluie continuait à tomber doucement, noyant leurs contours dans une brume irréelle. Marion eut la sensation de deux amoureux coupés du monde, se fixant intensément, loin de tout. Puis Sam se laissa glisser au sol, à genoux. De ses deux bras, il entoura les jambes légèrement écartées de Léo et y posa le front.

Sam a posé sa tête contre la toile du pantalon de Léo et soudain la vrille a cessé son manège. La chaleur de Léo traverse son os frontal et débusque lentement les derniers points durs de la douleur. De toutes ses forces, il se concentre pour envoyer les messages d'amour, une supplique muette et fervente. C'est comme une allégresse qui monte dans les jambes de Sam, gagne son ventre et transmet à ses mains la décharge que Léo ne peut pas ignorer, celle qui, des années avant aujourd'hui, l'hypnotisait, le rendait dingue. Maintenant qu'il est là et qu'il peut le toucher, le miracle va se reproduire.

— Léo, dit Sam d'une petite voix d'enfant, toutes ces années, tout ce temps, tout ce sang... Je veux oublier, recommencer... Je vais t'aimer, tu verras comme je vais t'aimer...

D'abord, Léo ne bouge pas. Sam sent seulement des frémissements agiter ses jambes comme celles d'un pur-sang impatient, dans l'écurie, juste avant la course. Une agitation qui gagne son corps et sûrement enflamme sa tête. Est-ce que Marion les voit depuis l'abri des résistants ? Est-ce qu'elle ressent leur communion intense alors que l'eau coule sur leurs visages et jusque dans leurs cous, trempant leurs chemises, et qu'ils ne s'en rendent même pas compte ? Est-ce qu'elle sait que Léo va relever Sam et le prendre dans ses bras ? L'emporter loin de ce ponton branlant, et qu'elle ne reverra plus jamais ni l'un ni l'autre ?

Le bras de Léo se redresse lentement. Sam sent la caresse fugitive de la main sur son épaule, le frôlement du pouce sur sa joue puis sur le bord du cratère en étoile, contre la pointe externe de son sourcil. Il ferme les yeux, s'abandonne à la paix qui fait reculer les terreurs.

Puis un objet froid sur sa tempe, juste au cœur de l'étoile... Et Léo parle.

— Je ne peux pas, Sam. Je ne t'aime pas. Si tu étais une femme, j'aurais pu t'aimer, peut-être, autrefois.

Sam sursaute, de nouveau il perçoit la morsure du vent qui glace la pluie sur son dos, jusqu'au milieu de ses os. Sa colonne vertébrale se déchire et une gerbe rouge inonde son cerveau.

Léo parle encore.

— Marion, tu ne la prendras pas. Je l'aime, elle est à moi...

Mais quoi ? Léo pleure, des sanglots secs et rauques. Est-ce possible ou n'est-ce que l'air glacé qui rugit dans ses oreilles ? Sam relève la tête, fixe son regard éperdu sur un visage fermé qui regarde au loin, si loin, de l'autre côté du miroir, là où les ombres s'agitent nombreuses, mais où il n'y a ni pluie ni vent.

À Landau, Léo l'a tué. Sur le ponton, Léo, encore, le tue.

Marion, raide de stupeur, constata que Léo ne bougeait pas plus qu'une bûche, les bras le long du corps, son arme au bout des doigts comme un objet encombrant et inutile. Pis, elle pouvait presque entendre le remue-ménage du combat qu'il se livrait pour ne pas poser la main sur les cheveux de Sam, l'attirer plus fort contre ses jambes, le faire relever, l'enlacer...

La main de Léo qui tenait le revolver de Marion se releva lentement. Le bout du canon effleura la cicatrice en étoile comme pour en vérifier la présence, une ultime et indispensable constatation. Pour une caresse ou un adieu.

— Noooooon !... hurla Marion. Léo, noooooon !...

Sam sursauta et, avant que Léo ait pu aller au bout de son geste, il se rejeta en arrière, plongea la main dans sa poche et en retira une arme, un gros revolver dont le canon brillait sous la pluie.

— Tu m'as déjà tué ! Pourquoi tu fais ça ? Léo, pourquoi ? l'entendit hurler Marion tandis qu'un coup de feu éclatait.

Léo fit un pas en arrière comme frappé par un adversaire invisible et se cassa en deux, la main pressée par réflexe contre sa cuisse droite, au-dessus du genou.

À son tour, il leva son arme mais sans conviction et Sam fut plus prompt. Il tira de nouveau, touchant Léo près de l'épaule.

— Arrêtez ! hurla encore Marion.

Mais c'était comme si les deux hommes avaient intégré une cellule capitonnée, défendue par d'hermétiques murailles qui les protégeaient de ses cris.

Au lieu de riposter, Léo se tourna brusquement dans la direction de la cabane et se lança en avant, coupant la route à Sam. Malgré ses blessures, il progressa rapidement sur le ponton, alors que l'autre restait planté à la même place, l'arme pointée sur lui, indécis et flou, hésitant ou répugnant à lui tirer dans le dos.

Ni Marion ni Sam ne comprirent ce qu'il voulait faire que déjà il arrivait devant l'abri des résistants. Il trébucha et tomba contre la trappe, sur laquelle il farfouilla un moment, invisible, et Marion n'entendit qu'un bruit de métal martyrisé. Voulait-il ouvrir, se mettre à l'abri ?

— Ouvre, Léo ! s'écria Marion, au bord de la crise de nerfs. Ouvre, protège-toi. Défends-toi, Léo, merde ! Il va te tuer, Léo !

Les yeux rivés sur Sam toujours immobile, posé contre le ciel noyé, Marion recomposa fébrilement le numéro du commissariat.

— Léo, tu m'entends ? Qu'est-ce que tu fais ?

— Je ne peux pas, gémit Léo, je n'ai plus de forces.

Le message désespérant s'afficha de nouveau : service indisponible. Dans un sanglot, Marion jeta derrière elle l'appareil inutile avec une pensée stupide pour Lavot qui disait souvent, pour masquer ses insuffisances, que la technique est un faux ami et qu'elle vous trahit toujours.

Sam venait de se remettre en mouvement, mais d'autres sons amortissaient le bruit de ses pas. Des piétinements sourds et des cris, des appels lointains, indistincts. Ou n'était-ce que le souffle bruyant de Léo blessé qui faisait vibrer la trappe de métal ? Dans un cauchemar, Marion vit la main de Sam se dresser et son index qui ne tremblait pas presser la détente une fois. Un miaulement interminable fracassa le métal et tout de suite après explosa le choc mat d'un corps sur les pierres du seuil. Pas un cri de Léo, pas de riposte. Le silence derrière la porte avec, de plus en plus proche, la course de pieds martelant l'herbe de l'île aux cocus.

— Léo ! hurla Marion, impuissante et inutile. Réponds-moi ! Qu'est-ce qui se passe ? Léo !

L'index de Sam se crispa de nouveau sur la détente du revolver, mais, cette fois, son élan fut coupé net. Il sembla à Marion qu'il se soulevait de terre avant que ne parvienne à son cerveau une déflagration, forte comme un coup de tonnerre. Sam lâcha son arme, fit demi-tour sur place et bondit en arrière. Sa tête prit une drôle d'allure comme s'il avait, pour narguer ses adversaires, levé le menton bien haut. Il se cabra alors que tonnait le second coup d'une arme de gros calibre et, dans un gracieux saut périlleux, il décolla du ponton. Son plongeon projeta de belles gerbes d'eau sur le bois malmené par le temps et le « plouf » de sa chute fut le dernier bruit que perçut Marion. Sam disparut dans l'eau où il s'engloutit sur-le-champ, comme absorbé, avalé, effacé sous les cercles parfaits, de plus en plus larges, de plus en plus mous.

Elle revint près de la trappe, appela encore Léo, le supplia de lui répondre. Lui ordonna de répondre. Mais Léo resta silencieux, au point que Marion espéra, un court moment, qu'il était parti lui aussi.

Alors, des voix toutes proches firent écho à la sienne. Elle reconnut celles de Paul Quercy, de Talon et de quelques autres. Ils étaient venus. Ses hommes étaient là.

Dans le silence relatif de l'unité de soins intensifs, Marion contemplait Léo allongé sur le lit étroit, plus impassible qu'un gisant. Un seul appareil le reliait encore au monde des vivants, celui qui maintenait actif son circuit sanguin à l'intérieur de son système cardio-vasculaire. Tous les autres instruments sophistiqués de réanimation étaient éteints, inutiles et dérisoires. Des bandages grossiers tachés de sang entouraient sa tête et, en dessous, son visage à la peau livide, presque bleue, avait un aspect paisible, enfin paisible. Marion en caressa des yeux les contours, les longs cils protégeant le bleu de son regard, la bouche volontaire et douce, légèrement entrouverte, ses belles lèvres à présent sèches et craquelées, son menton et son cou que la barbe drue ombrail jusqu'au petit creux tendre entre les clavicules, sous la pomme d'Adam. Dénudé jusqu'à la taille, son torse portait les traces des manipulations infligées par les pompiers et le Samu et en haut du bras gauche, dans la fosse sous-clavière, un trou bien propre, bien rond, laissait suinter des résidus de liquide lymphatique. Le reste était caché sous le drap blanc de l'hôpital, mais Marion en devinait l'essentiel. Au-dessus du genou, il y avait un autre orifice qui lui aussi avait cessé de saigner.

Elle s'assit avec précaution comme si elle s'attendait à ce qu'il se fût par inadvertance endormi et qu'elle eût craint de l'éveiller. Elle aurait voulu le toucher, prendre ses mains abandonnées sur les draps, baiser son visage et ses paupières, mais, terrifiée à l'idée qu'il pût déjà être froid, elle préférerait penser qu'il dormait et lui parler doucement, dans sa tête, comme elle faisait avec Nina, les soirs de gros chagrin.

Va, va, mon amour... Puisque c'est ainsi que tu l'as voulu...

Léo était cliniquement mort et, aussi longtemps qu'elle vivrait, Marion garderait la certitude qu'il avait fait tout ce chemin avec la conviction que tout se terminerait là, sur un ponton, au bord d'une rivière, dans un face à face inéluctable.

Les médecins lui avaient accordé une dernière demi-heure avec lui, c'était la limite à ne pas dépasser pour effectuer le prélèvement d'organes auquel Marion avait consenti, certaine que Léo aurait approuvé cette décision. Sa présence s'effaçait déjà, l'ombre gagnait. Une demi-heure.

Elle était là depuis vingt minutes.

— Le temps presse, j'ai besoin de t'entendre, Léo, dit-elle très bas en se penchant au-dessus des relents d'alcool, d'iode et d'éther. Je veux que tu me répondes, mon amour. J'ai besoin de savoir.

Léo ne pouvait pas répondre, mais même si une machine le faisait pour lui, il vivait encore, de manière provisoire, tout près.

— Tu pars et je n'ai même pas eu le temps de te dire au revoir. Et Nina, qu'est-ce que je vais lui dire ?

Les larmes jaillirent des yeux de Marion, elle les laissa ruisseler sans bruit sur ses joues, s'égarer autour de sa bouche, se perdre dans son cou.

— Léo, je veux savoir qui tu aimais. Il faut que je sache ce que j'ai représenté pour toi, si j'ai seulement été un épisode dans ta vie, quelqu'un qui a aidé l'autre à te faire mourir. Tu savais que Sam était revenu, qu'il te persécuterait jusqu'à la mort, à sa façon extrême, diabolique, impitoyable. Pourquoi ne l'as-tu pas empêché de te détruire ? Pourquoi, Léo ? Je t'aimais, moi.

Les saccades du moniteur et leur message immuable scandèrent ses derniers mots.

— Il est l'heure, patron !

Elle tressaillit comme au sortir d'un songe. Talon était derrière elle, elle ne l'avait pas entendu entrer. Avec le docteur Marsal, il s'était mobilisé pour la dissuader de venir jusque-là, dans son uniforme en piteux état, attendre le moment où Léo partirait pour de bon, mais elle avait fait sa tête de cochon et ils avaient obéi, postés derrière la porte pourtant.

Elle jeta autour d'elle un regard éperdu puis, en état second, se mit debout. Son pantalon était maculé de boue et son chemisier blanc taché de larges auréoles bleuâtres. Elle frissonna en se penchant sur Léo tandis que le bip du cœur auxiliaire semblait reprendre de la force. Son visage tout près du sien, elle le caressa longuement de ses yeux embués puis posa ses lèvres furtivement sur sa bouche. Léo n'avait pas la peau sèche, froide et sans vie comme elle le redoutait, mais encore tiède et souple, vivante. Quand elle se redressa, la paupière gauche de Léo s'affaissa imperceptiblement, animée par un sursaut involontaire de son système nerveux. Marion lut dans cet ultime signe de vie une réponse à ses questions, un acquiescement, un encouragement, un message d'amour.

Elle reflua vers la porte à reculons. Hors de la chambre, Talon lui saisit le bras pour l'entraîner et ils cédèrent la place à l'équipe médicale qui attendait son tour. Quand ils parvinrent au bout du couloir, le bip du moniteur s'était tu.

Institut médico-légal. Un mois plus tard...

— Vous êtes bien sûre, patron ?

Marion hocha la tête et poussa la porte de la morgue, tandis que Talon et Lavot échangeaient un regard mortifié. Elle se retourna vers eux et les congédia d'un geste de la main.

— Allez, allez, tirez-vous !

Il n'y avait rien dans sa voix que de l'amitié, mais ses yeux noirs disaient qu'elle devait aller jusqu'au bout.

Marsal n'était pas dans la grande salle d'autopsie qui, momentanément vide, rutilait sous le morne éclairage au néon. Elle le trouva dans une pièce attenante qui lui servait d'annexe pour des manipulations accessoires. Planté devant des tableaux lumineux qui éclairaient des radiographies alignées les unes au-dessous des autres.

— Salut, miss, dit-il presque gentiment sans se retourner. Je ne vous attendais pas en personne...

Marion s'avança sans répondre, attirée par la lumière comme une phalène. Sur deux rangées, les radios d'un crâne martyrisé la fixaient de leurs orbites vides.

— C'est incroyable, affirma Marsal en pointant sur les clichés une baguette dont l'embout s'éclaira, projetant un point rouge sur le tableau. Les radios de ce crâne sont celles de l'armée, prises à l'hôpital militaire de Dijon, en 92. Vous voyez là... l'os temporal défoncé, les contours de la dépression... Et ça, cette tache noire, c'est le projectile, là, bien planqué au milieu du lobe frontal...

Marion suivait la démonstration comme fascinée mais lointaine, déconnectée. Marsal se remit à parler, en écartant de son torse étroit ses bras courts :

— C'est quand même une drôle d'histoire, non ? Ce type qui vivait avec trois grammes de plomb dans le cerveau... J'ai étudié son dossier, vous savez, il n'avait pas une chance de s'en tirer. Alors, qu'il ait survécu, soit, mais pratiquement sans séquelles, c'est mieux qu'un miracle, c'est une aberration.

— Sans séquelles ?

— Oui, enfin, pas celles auxquelles on pouvait s'attendre :

troubles neurophysiologiques, infirmité motrice, disparition de fonctions comme la parole... Il n'a écopé que d'une forme sévère d'épilepsie et de violentes migraines, plus la dinguerie, mais ça, je crois qu'il y avait chez lui un terrain favorable... Il paraît, si j'en crois mes informations, qu'il disposait d'une acuité sexuelle exceptionnelle. Une centrale nucléaire !

Marion haussa les épaules, impassible, l'ombre du crâne de Sam projetée sur son visage.

— Vous avez une explication, doc ?

Le légiste se gratta le haut du crâne.

— J'ai soumis ce cas à Ampuis qui étudie la chaîne chromosomique de Samuel Mas. Beaucoup de choses peuvent intervenir, des données génétiques particulières, une configuration atypique des chromosomes. Plus la balle dans la zone frontale du cerveau qui, comme vous le savez sans doute, est le lieu où se détermine le comportement agressif et sexuel. En principe, le plomb aurait dû en faire un légume et un impuissant, c'est l'inverse qui s'est produit. Mais, en médecine, on voit de tout, la preuve. Ah ! autre chose...

Il fit deux pas jusqu'à une table jonchée de documents, de radios et de photos dans lesquels il farfouilla en marmonnant.

— Voilà, fit-il en tendant à Marion un feuillet rempli de signes et de chiffres incompréhensibles pour un profane. Je vous les donne. La formule génétique de Samuel Mas a fait l'objet d'une comparaison positive dans l'affaire de Gina Lunis comme dans celle de Julie Rouvres. C'est avec lui qu'elles ont eu des rapports sexuels avant leur mort.

— Oui, doc, je l'avais deviné, fit Marion d'une toute petite voix.

Le silence retomba dans la pièce exiguë et Marion, qui se sentait gagnée par la grande fatigue à laquelle elle succombait à chaque instant depuis la mort de Léo, s'adossa à la table en détournant son regard des radios sur lesquelles elle avait du mal à superposer le visage de Sam.

— Toujours pas de nouvelles ? s'enquit Marsal qui paraissait lire dans ses pensées.

— Rien.

— Il remontera un jour, c'est fatal. Aucun corps ne disparaît jamais complètement. On le retrouvera en morceaux au barrage de Pierre-Bénite. Un fémur, un tibia, un humérus, le bassin...

Marion frémit. Marsal avait vu qu'elle n'était pas dans son assiette, il en rajouta une petite dose.

— À moins, bien sûr, qu'il ne soit pas mort...

— Personne ne peut l'affirmer, en effet, dit Marion après un temps. Deux tireurs affirment l'avoir touché, mais tant que je n'aurai

pas son cadavre devant moi...

Sa voix flancha, trahissant une émotion que les jours et les semaines n'atténuaient pas. Marsal pencha la tête en examinant son visage amaigri.

— Ça va, vous ?

— Bof...

Des larmes perlèrent au coin de ses paupières et Marsal se hâta de reprendre un ton professionnel et médical.

— Et cette femme dont les journaux ont parlé...

Marion leva le menton, fixant derrière le légiste un point invisible.

Comme le silence s'éternisait, il s'ébroua.

— Je vais chercher des cafés, je crois que ça vous fera du bien.

Le doc sorti, Marion ferma les yeux, se retrouva un mois en arrière, sur le parvis du pavillon des urgences, entre Talon et Paul Quercy, qui les attendait dehors. Le ciel pleurait ses nuages sur la ville et, dans son cœur, quelque chose venait d'éclater en même temps que Léo expirait.

Paul Quercy l'avait prise dans ses bras comme un père l'aurait fait si elle en avait eu un. Il l'avait soutenue, entraînée jusqu'à sa voiture alors que Talon suivait, décomposé.

« La femme, avait dit simplement Paul Quercy, on l'a retrouvée. Elle est à la PJ.

— Je veux la voir. »

Sans commenter, Quercy avait pris la direction de l'hôtel de police. Dans le petit bureau de Talon, la femme grise, les mèches pendantes, la tenue en bataille, lui avait jeté un regard hostile, assassin. Elle ne s'était pas laissé prendre facilement, ses vêtements désordonnés en témoignaient de même que les menottes qui la liaient à un anneau fixé dans le mur.

« Détachez-la ! » avait ordonné Marion malgré la réprobation de ses hommes qui se relayaient pour témoigner de leur consternation et de leur sympathie, et aussi satisfaire leur curiosité.

Car, à part Talon, personne ne connaissait toute l'histoire, seulement des bribes éparses. Marie Garcia, effondrée, avait dû être raccompagnée chez elle. Même si Léo avait fait grincer bien des dents, sa mort les laissait tous sans voix.

Marion s'était assise en face de Lucienne Mercier et avait senti les tumultes intérieurs de cette femme, sa révolte si proche de la sienne. Hors d'elle, livide et prête à étripier la terre entière, la femme grise, atone, laide mais presque belle dans sa douleur, sifflait :

« C'est à cause de vous. Il est mort à cause de vous. »

Elle parlait de Sam, pas de Léo tant sa mort à lui était, elle l'avait crié, inscrite dans l'histoire de Sam. Marion avait relevé la tête.

« Pourquoi, moi ?

— Parce qu'il vous aimait. Léo vous aimait comme il n'avait jamais aimé personne. Même avec Gina, ça n'était pas pareil, même avec l'enfant qu'elle attendait. Vous étiez son double, sa moitié, et Samuel ne pouvait pas le supporter. Il voulait vous expulser de sa vie, exterminer la petite fille. S'il ne pouvait pas avoir Léo, personne ne l'aurait. »

Les pas de Marsal raclèrent bruyamment les dalles du couloir, grises et usées jusqu'à la trame. Le légiste apparut avec dans les mains un petit plateau supportant deux tasses de café et une assiette de biscuits secs qu'il tendit à Marion. Elle fit un geste de refus.

— Mangez, nom d'un chien ! gronda-t-il. Vous êtes transparente. Vous avez perdu au moins dix kilos... Allez ! Pour me faire plaisir !

— Bien, papa ! fit-elle avec un rire sans joie.

Elle prit une tasse et un biscuit dont elle mordilla le coin en fixant Marsal.

— Lucienne Mercier, dit-elle sur un ton monocorde, « Lulu » pour Samuel Mas, était son infirmière, une ergothérapeute qui rééduque les grands accidentés de la route, en particulier. Elle s'était occupée de lui quand il était interné et...

— Elle est tombée sous sa coupe.

— Oui, complètement, confirma Marion. Il exerçait sur elle une fascination tous azimuts, intellectuelle, sexuelle. De plus, le fait qu'il soit un miraculé, qu'il ait survécu à une balle de 38 dans la tête, la subjuguait. Elle l'a soigné, elle lui était attachée exclusivement et, quand il a été autorisé à sortir pour un essai de traitement ambulatoire, elle l'a accompagné. Elle était son cornac, la garantie qu'il ne ferait pas de bêtises. Quand elle a compris à quoi il voulait l'utiliser, elle a pris peur, du moins c'est ce qu'elle prétend, mais elle a fini par céder...

— Le sexe...

— Peut-être, pas seulement. Elle l'aimait. Comme une mère, une sœur, une maîtresse, et elle a oublié tout le reste : son métier, sa famille, la morale, la loi.

— Mais quel était le but de Mas ? Qu'est-ce qu'il voulait ? Personne n'en a vraiment parlé, ni la presse ni vos gars...

Marion hésita car lui répondre, c'était dévoiler sa vie, remuer les douleurs encore à vif. Mais Marsal, malgré ses airs bourrus, avait été bienveillant avec elle, présent lors des obsèques de Léo. Il avait compati à son deuil, à sa façon, et elle lui en était reconnaissante.

— Je sais. La presse a été tenue à l'écart.

Ça, c'était le travail de Paul Quercy qui l'avait maternée, protégée, cachée des curiosités malsaines. Qui avait, malgré la résistance de la DDASS, ramené Nina près d'elle et les avait envoyées,

sous la houlette de Lisette et de Mathilde Lavot, dans sa villa en Corse, à Tonia, dans la montagne bleue, un mois d'affilée. Qui avait ordonné aux troupes le silence radio, le respect de leur camarade mort et de leur chef en détresse.

Marion choisit de dire la vérité à Marsal.

— Il voulait Léo Lunis. C'est à cause de sa passion pour lui que tout cela est arrivé. Sam et lui, à l'armée, avaient... étaient... Vous comprenez ? Léo avait pris ça comme un jeu, l'autre non. Quand Léo est parti, Sam s'est « suicidé » dans la cour de la caserne, par désespoir. Il s'est raté et, après des années de lutte contre la mort et l'infirmité, quand il a pu récupérer son autonomie, il n'a pensé qu'à le revoir. Il avait passé des semaines dans le coma, des mois à récupérer sa lucidité, des années à reprendre une apparence normale, et après tout cela, malgré tout cela, il avait retrouvé intact cet... amour, stupéfiant, supranaturel. Fou, pourrait-on dire. D'après Lucienne Mercier, il était convaincu qu'un jour Léo l'aimerait enfin, il vivait dans l'illusion qu'inéluctablement Léo serait à lui.

— C'est incroyable ! Et cette femme, cette... Lulu, l'a aidé...

— Elle avait extirpé Sam du néant et épousé sa cause, par amour, même si elle avait vite compris quel serait le dénouement. Au premier meurtre, celui de Gina Lunis, elle a paniqué et réussi à le convaincre de rentrer se mettre à l'abri dans un centre de suivi psychiatrique près de Paris, en échange de la promesse qu'elle s'arrangerait pour ne pas perdre la trace de Léo. Le pauvre Léo, il ne risquait pas de partir loin avec la suspicion et les menaces qui pesaient sur lui... Sam s'en délectait, la souffrance de Léo était la sienne, il attendait patiemment son heure pour réapparaître et reprendre Léo. Et le pire, c'est qu'il était sûr de son coup...

— Ouais, un vrai malade, c'est bien ce que je disais...

— À la fin de l'année dernière, reprit Marion sans relever le commentaire de Marsal, Léo a commencé à plier bagage et Sam à s'agiter. Léo s'enfuyait. Qu'allait-il devenir, lui, si Léo partait ? C'est là qu'a eu lieu la rencontre décisive. Lucienne Mercier veillait au grain, mais il avait coincé Léo un soir près de chez lui. Et, selon elle qui le jure sur la mémoire de Sam, ça aurait pu marcher : Léo a bien failli flancher. Mais il l'a finalement repoussé. Sam a mis des jours à se relever, il refusait de manger, de sortir. Puis il a annoncé sa décision à Lulu : il prenait le maquis, disparaissait de l'hôpital, se collait derrière Léo et ne le lâchait plus. Ou Léo finirait par vouloir de lui, ou il mourrait, et lui avec.

— C'est là que tout a commencé pour vous..., suggéra Marsal.

L'ambiance de la pièce sombre, sous le regard du crâne radiographié de Sam, était surréaliste. Évoquer son histoire, leur histoire, dans ce contexte le parut plus encore à Marion.

— Oui, murmura-t-elle comme pour se préserver d'un nouveau danger. Il s'est collé derrière nous, sans relâche, jour et nuit. Elle aussi. Ils nous épiaient, prenaient des photos. Il ne supportait pas que Léo et moi... notre vie, Nina... Son côté le plus diabolique, c'est tout ce qu'il a entrepris, les menaces, les coups de fil anonymes, les viols en faisant croire aux filles que c'était Léo. Chaque fois il choisissait bien ses proies, celles dont il sentait qu'elles avaient flashé sur lui. Il poussait la perfection jusqu'à imiter la voix de Léo, ses gestes, se procurer son parfum. Ensuite, c'était facile : il faisait ce qu'il fallait pour me mettre sur la piste.

— Le militaire, Patrick Longe, c'était lui aussi.

Marion confirma. Longe avait appris l'affectation de Léo Lunis à la PJ de Lyon. Quand il est venu rendre visite au vieux Lucien Longe, il a cherché à renouer le contact avec Léo, car il se doutait de ce qui se tramait. Léo avait alors compris que Sam était là. Sam détestait Longe depuis l'armée parce qu'il faisait écran à sa relation avec Léo (du moins le pensait-il) et il l'avait plusieurs fois menacé de mort. Qu'il revienne soudain dans le paysage n'était pas prévu, pas imaginable. Que quelqu'un, a fortiori un ancien membre du trio, se mette en travers de sa route était insupportable pour Sam...

— Il choisissait les circonstances avec soin, pour faire soupçonner Léo, l'obliger à tenir compte de lui. Il subsiste néanmoins des mystères, comme la mort de Julie, justement. A priori, elle s'est jetée elle-même du pont, précisa-t-elle avant que Marsal le lui demande, si l'on en croit Lucienne Mercier.

— Elle veut peut-être minimiser les faits... Elle risque gros. Non-dénonciation de crime. Complicité même...

— Oui. Mais c'est une maîtresse femme, elle ne craquera pas. On ne saura vraisemblablement jamais ce qui est arrivé exactement à cette fille.

— Et votre petite fille ? Vous croyez qu'ils auraient pu lui faire du mal ?

Marion reprit son souffle. C'était une question cruciale. Là encore, l'entreprise du couple avait fonctionné à merveille. Les viols ne suffisaient pas, le meurtre de Longe non plus ; la cerise sur le gâteau, c'était Nina. Toucher à Marion représentait un défi, s'approprier Nina revenait à les détruire ensemble, comme Sam l'avait fait en tuant Gina et l'enfant qu'elle portait.

— Je crois qu'il serait allé jusqu'au bout. Il était de l'autre côté du miroir. Il avait perdu la tête.

Elle était épuisée, ne se sentait pas la force de raconter la dernière nuit, du moins la version que lui en avait donnée Lulu. L'attente de Léo dans la chambre de l'hôtel Mercure et la soudaine apparition de Sam, monté par l'ascenseur directement du sous-sol. Il

connaissait Léo par cœur, il était sûr de le trouver là, seul. Entraîner Léo en bas pour une supplique lourde de menaces, une descente aux enfers pendant une heure, dans le parking. Lulu n'avait pas entendu ce qu'ils se disaient, pas vu ce qu'ils avaient fait. Rien de sexuel, l'autopsie de Léo en aurait témoigné, plutôt une longue tractation. Léo avait sans doute compris où Sam voulait entraîner Marion, le lendemain, jour de la cérémonie officielle du 8 Mai. Contre quoi avait-il arraché à Sam la promesse de ne plus tenter de toucher ni à elle ni à Nina ? Lulu s'était terrée dans le local technique, dans le noir, les mains sur les oreilles. Chassés par l'arrivée de Marion à la tête de ses troupes, ils avaient échoué tous les trois dans un lieu que Marion connaissait bien : la Chambre rouge, et ils y avaient fini la nuit, avec la complicité de la tenancière. Lulu avait juré à Marion qu'ils étaient restés dans une des chambres du second, sans rien faire d'autre que parler, parler jusqu'à l'aube... Et boire jusqu'à l'ivresse. Marion s'était mille fois reproché de n'avoir pas pensé à la Chambre rouge, mais comment aurait-elle deviné la parfaite duplicité de Raymonde Legras ? Et si Léo avait fait cela, c'était pour donner du temps à Marion, à Nina. Il pensait tenir ses tortionnaires sous contrôle. C'était compter sans Sam et sa diablerie. Au matin, Lulu s'était réveillée et, dans la chambre, il n'y avait plus que Léo. La suite était limpide : Léo avait suivi Marion pour qu'elle le mène à Sam, puis il avait sacrifié sa vie pour sauver la sienne.

Marsal s'approcha de Marion, posa une main légère sur son bras.

— Arrêtez de vous torturer, commissaire, vous n'y pouviez rien de toute façon.

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne suis peut-être qu'un vieil original un peu fou, mais je regarde, j'observe et, de temps en temps, je comprends les choses qu'on ne me dit pas. Le capitaine Lunis était votre ami et l'autre vous a séduit. Vrai ou faux ?

Marion baissa les yeux sur ses chaussures.

— Voyez-vous, je me demande ce qui le rendait le plus fou, votre Léo. L'idée que vous aviez couché avec l'autre ou l'idée que l'autre couchait avec vous ?

— Quelle différence ? murmura Marion.

— Énorme. Si Lunis avait voulu se débarrasser de Mas, ne croyez-vous pas qu'il l'aurait fait depuis longtemps ? Sans aucune difficulté ? Au lieu de ça, il le laisse rôder autour de vous et de votre enfant, il le laisse violer toutes les filles qui le côtoient. Il vous laisse le soupçonner sans rien dire. Mas tue son copain de régiment, Lunis sait que c'est lui et ne dit rien. Il emmène votre gars, Lavot, en Allemagne, il essaie de l'empoisonner...

— C'est faux, Lavot a eu une gastro !

— Oui, elle tombait à pic, la gastro...

— Doc, je vous en prie...

Marion refusait d'entendre la chute de l'histoire recomposée à la sauce Marsal. Il passa outre.

— J'ai pensé un moment que Lunis vous avait laissée faire le boulot à sa place et régler son compte à Mas pour éviter de se mouiller. En réalité, je crois que Lunis n'avait pas envie qu'on attrape Samuel Mas. L'autre lui pourrissait la vie, mais il ne se résignait ni à le faire prendre ni à l'éliminer. Je me trompe ?

Marion se remit debout avec difficulté, le corps moulu comme après un combat de boxe contre un poids lourd. Elle hocha la tête en silence et réajusta d'un geste machinal son jean sur sa taille. Elle flottait dedans et n'avait pas vraiment dormi une nuit entière depuis la mort de Léo. Trop de questions, trop de cauchemars, trop de remords. Curieusement, les déductions d'un vieux maniaque du scalpel lui apportaient la paix. Léo n'avait pas mis sa vie et celle de Nina en danger pour protéger un quelconque et absurde secret d'homosexuel honteux, mais parce que, du fond de ses tripes, l'amour de Sam, une certaine forme d'amour, décidait de ses choix.

Dehors le soleil avait repris possession du ciel et le beau temps semblait vouloir s'installer à l'approche de l'été. Marion refoula la bouffée de tristesse qui l'avait rattrapée au sortir de la morgue.

Elle leva la tête vers le ciel bleu dur traversé de deux lignes blanches laissées par un avion, parallèles, pures, porteuses de rêve, et, tout à coup, les senteurs douceâtres des marronniers en fleur s'imposèrent tandis qu'un léger souffle tiède se glissait dans son cou, soulevant les petits cheveux indociles qui frisaient sur sa nuque.

Au pied des escaliers, Lavot et Talon guettaient sa sortie, anxieux de retrouver sur son visage la langueur et les larmes. Mais elle leur parut plus sereine, les traits lisses, enfin apaisés. Elle leur sourit.

— On va chercher Nina et Lisette et je vous invite au resto. Je meurs de faim.

Lisette avait décidé de s'installer à Lyon pour veiller sur Nina et Marion. Et du coup, entre elles, ses deux autres petits-enfants — qu'elle voyait de plus en plus souvent au point qu'elle se demandait si elle n'allait pas finalement les faire vivre avec elle — et Talon qu'elle avait adopté aussi, elle n'avait plus une minute. Elle parlait même de vendre sa maison de Grenoble. Marion était rentrée de Corse depuis deux jours et elle n'avait pas encore réussi à franchir le seuil de sa maison. Les Lavot leur avaient ouvert leur porte, sans poser de questions, mais Marion savait que son deuil devait prendre fin. Nina avait besoin de retrouver une maman vivante et Marion devait ranger ses mouchoirs.

En sortant du restaurant, un self-service branché qui venait d'ouvrir dans la presqu'île et où les enfants, ceux de Lavot et Nina en tête, avaient traîné les « vieux », Lisette exprima l'envie de passer la soirée en tête à tête avec Talon, qui approuva son initiative avec un enthousiasme qui ne lui était pas naturel. C'était une délicatesse pour signifier à Marion que, même s'ils étaient toujours là, le moment était venu pour elle de voler de ses propres ailes, de reprendre en main son existence et celle de Nina. Et que, si la vie dans la maison qui avait abrité ses amours brèves et intenses n'était plus supportable, il était grand temps de le dire et de déménager.

Marion et Nina s'arrêtèrent devant le pavillon où le jardinet avait du mal à retrouver son second souffle. Les jonquilles aux feuilles jaunies penchaient leurs têtes brunes vers la terre et les mauvaises herbes s'en donnaient à cœur joie. Pourtant, surmontant la pagaille, les roses éclataient, blanches frangées de pastel ou vermillon lustré, et les arbres pointaient vers le ciel de lourds bourgeons juteux. Elles franchirent le portillon et montèrent l'allée, collées l'une à l'autre.

Sur le seuil de la porte, Nina serra très fort la main de Marion, comme pour l'encourager à entrer seule, sans béquilles. Des images, des rêves insaisissables, l'assaillirent. Léo debout dans l'entrée, son revolver au bout du bras. Léo allongé sur le canapé, les pieds sur la table basse, une bouteille de vin à portée de main... Puis l'image sauta sans prévenir, le rêve tourna court.

Sam est là, vissé à ses jumelles, de l'autre côté de la rue, braqué sur leurs jeux amoureux. Le vent, un instant bref, un souffle, un songe, relève sa mèche et découvre la cicatrice en étoile...

Léo, Léo, pourquoi m'as-tu abandonnée ?

Et toi, Sam, où es-tu à présent ?

Nina tira Marion par la manche, impatiente de retrouver ses jeux.

— Maman, maman, tu viens ?

Sur le seuil du salon, indécise, Marion regarda autour d'elle le décor qu'elle paraissait découvrir. La guitare de Léo était posée dans son étui contre le mur et, sur la table, un cendrier jaune débordait de cigarettes à moitié consumées et hâtivement éteintes. Un relent de son parfum si caractéristique semblait s'incruster, ou bien n'était-ce qu'un effet de son imagination... Marion ressentit au fond de sa chair l'absence de son homme et ne put résister à jeter un coup d'œil inquiet au-dehors, pour s'assurer que l'ombre de Sam ne pouvait plus la menacer.

Une bouffée d'anxiété bloqua son souffle quand ses yeux se posèrent sur le répondeur. Le chiffre 0, fixe et placide petit œil rond, s'y inscrivait comme un message de l'au-delà.

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur :

La petite fille de Marie Gare, Versilio | Robert Laffont

Mises à mort, Versilio | Robert Laffont

Et pire, si affinités..., Versilio | Robert Laffont

Origine inconnue, Versilio | Robert Laffont

Affaire classée, Versilio | Robert Laffont

Le festin des anges, Versilio | Editions Anne Carrière

L'ombre des morts, Versilio | Editions Anne Carrière

© Éditions Robert Laffont / Versilio, 2012

Couverture : © Versilio

www.toslog.com/versilio

<http://www.laffont.fr>

EAN 978-2-361-32071-3

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo